



OBSERVATIONS
SUR L'ITALIE
ET SUR
LES ITALIENS.
TOME TROISIEME.

OBSERVATIONS SUR L'ITALIE

ET SUR

LES ITALIENS,

Données en 1764, sous le nom de deux Gentilshommes Suédois.

PAR M. G....

NOUVELLE ÉDITION,

Augmentée d'un Volume.

TOME TROISIEME.



A LONDRES;

Et se trouve à PARIS,

Chez DE HANSY, le jeune, rue Saint-Jacques.

M. DCC. LXXIV.



OBSERVATIONS SUR L'ITALIE, ET SUR LES ITALIENS.

SUITE DE L'ARTICLE DE ROME.

LA gravité des Romains ne les abandonne ou ne les quitte jamais en public, ni même dans les parties de plaiſir qui ſemblent naturellement imaginées pour la bannir. A un grand dîner donné chez un Prélat, une plaiſanterie un peu gaie, qui m'échappa, tourna les yeux des Italiens dont le dîner étoit compoſé, ſur le Prélat qui ſourit avec un air d'embarras. Ce ſourire fut le ſignal d'un ris inextinguible qui s'é-

Gravité des Romains.

ROME leva parmi les Convives : ils rioient moins de la plaisanterie & de mon ignorance sur leurs usages, que de se voir rire dans la maison qui les rassembloit.

Ils sçavent s'indemniser dans le particulier, de la gêne qu'ils s'imposent en public. Rien de plus enjoué que les cotteries, où quelques amis entre lesquels la confiance est établie, s'abandonnent en toute liberté à cette gaieté qu'une douce mélancolie met dans leur caractère, & qui faisoit l'*urbanité* des anciens Romains. Là, il est permis de rire aux dépens même des personnes présentes : là, un Etranger que l'on juge digne d'y être admis, & qu'en public on ne reprend jamais, ou que l'on ne reprend qu'avec respect sur les fautes de langage, fournit à la joie commune par ses *spropositi* : là, on rit plus & on rit de meilleure foi qu'en aucun lieu de la terre : là enfin se débitent mille contes dont les Romains sont farcis, que personne ne joue comme eux, & que la manière de conter rend toujours nouveaux. En voici un échantillon :

Dans le combat de Saint Michel avec le Diable, cet Archange s'appercevant du désavantage & de l'inutilité de sa lance, remonta au Ciel, & s'armant d'un foudre, le lança sur Lucifer, dont le corps vola en éclats. Ses jambes tombèrent en France: de-là, la pétulance des François, leur fureur pour les courses & pour les voyages, & la difficulté de les fixer. L'Espagne reçut la tête de Lucifer: de-là, la fierté, la hauteur & le ton bravâche de l'Espagnol. La main avec laquelle il escamottoit, tomba sur Naples: celle avec laquelle il serroit, échut à Gênes. Les Allemands recucillirent son estomac. Enfin les parties de son corps les moins honnêtes tombèrent à Rome: *E per questo*, ajoutent-ils, *tutti noi Romani siamo Cogl...*

Chez les Italiens en général, la *gravité est un mystère du corps*, qui est adopté pour cacher une disposition dominante à la gaieté & même à la bouffonnerie. Monsignor Bayardi, Archevêque de Tyr, que nous vîmes à Naples, & Auteur de cinq gros volumes *in*-4°. qui ne contenoient en-

ROME.

core qu'une partie des Prolégomènes sur l'histoire d'*Herculanum*, avoit toute la dignité de son état, soutenue de la gravité & de la pesanteur qu'annonçoient ses Ouvrages connus. Il est mort après avoir publié la Relation d'un miracle opéré sur lui, par le Bienheureux Dom Jean de Palafox. Or ce même M. Bayardi avoit travaillé toute sa vie, & il s'est occupé, jusqu'à sa mort, d'un Poëme dans le genre que les Italiens appellent *Bernesque*; & ce Poëme, dont il avoit laissé entrevoir quelques lambeaux l'emportoit, à ce que l'on m'a assuré, par la folie des idées & la liberté de l'expression, sur la *Secchia rapita*, sur le *Ricciardetto*, &c. Tel fut le goût des Bembes, des la Casa, des Pogge, des Sannazar, des Panormita, & des Italiens les plus distingués, soit par des Ouvrages dans le genre le plus sérieux, soit par les emplois qui exigeoient le plus de gravité.

Le Pogge, Secrétaire de confiance de sept Papes, Député au Concile de Constance, Envoyé par Martin V. vers le Roi de Hongrie,

Auteur de Traités très-édifians, n'est presque connu que par son Recueil de Facéties. L'Auteur de sa vie * nous apprend qu'il s'étoit pratiqué, dans le Vatican même, un petit réduit où il rassembloit quelques amis. Dans ce réduit, qu'ils nommoient *il Bugiale*, on s'abandonnoit, sans gêne & sans réserve, à toutes les saillies que pût fournir

Italis exæstuans præcordiis
Libera bilis **.

Et de-là, ajoute le Récanati, sont sortis les bons mots & les plaisanteries que le Recueil de Pogge a répandues dans le Public.

Le Tassoni, que nous ne connoissons que par la *Secchia rapita*, c'est-à-dire, que comme un agréable bouffon, Critique judicieux & grand Littérateur, joignoit au tact le plus délicat, des connoissances aussi variées qu'étendues. Ses Con-

* Elle se trouve à la tête de l'*Histoire de Florence*, par le Pogge, édit. de 1715.

** Horat. Epod. II.

ROME.

sidérations sur Pétrarque en font la preuve. La même plume avec laquelle il avoit fait des extraits raisonnés des anciens Poëtes Provençaux, comparés aux Poëtes Italiens, il l'employa à réduire dans un seul & même volume les Annales de Baronius, en les rectifiant sur plusieurs points importans. Dans leurs compositions les plus folles, la même bizarrerie ramene les Italiens aux idées les plus graves & les plus sérieuses. On en jugera par cette Stance qui fait partie du *Vindemiatore* du Tansillo :

Rare volte uman desìo
Di molto sperar buon frutto prende,
Senza soccorso di alcun Nume pio
Ch' el ben ch' egli desia dona o contende :
Onde ciascun fà maggior prieghi al Dio,
Ch' a più poter nell' opra ov' egli intende :
Di cui nacquero i Tempi e i Sacerdoti,
L'offrir de gli holocausti e il dar de' voti.

Le goût des Italiens & des Romains modernes pour la plaisanterie, étoit le goût de l'ancienne Rome, où il étoit honoré du nom d'*urba-*

nité. Il admettoit les plaisanteries de tout genre & de toute espèce, dont on s'empressoit de tenir Recueil. J'ai dit ci-dessus que Jules-César avoit donné lui-même un Recueil de cette espèce. S'il eût passé jusqu'à nous, combien nous offriroit-il de *mots* & de *dits*, dans lesquels, ainsi que dans la plûpart des bons mots de l'Antiquité, nous ne pourrions trouver le sel qu'y trouvoient les Anciens *: au moins nous prouveroit-il combien ces Anciens étoient disposés à la gaieté. ROME.

La réserve, qui fait partie de l'étiquette des Cours, modéra ce goût pour la gaieté, auquel Rome libre s'étoit livrée sans réserve, à l'exemple d'Athènes, où l'*Atticisme* n'étoit autre chose qu'une licence sans réserve dans les propos: licence dont nous avons la preuve dans ce qui nous reste des Comédies d'Aristophane. La Cour d'Auguste y introduisit un ton décent, & l'*urbanité* ne signifie plus que le ton de la Ville

* *Eodem animo accipiebantur quo dicta erant.* Tacit.

ROME. opposé au ton de la Cour. Horace écrivant à un homme de Cour, pour lui recommander Septimius, lui dit en ce sens :

Frontis ad Urbanæ descendi præmia.
Lib. I. Ep. 9.

Les Italiens ont conservé dan l'usage, ces mots que les autres Langues ont abandonnés à mesure qu'elles se sont polies, & que les mœurs se sont dépravées. Les objets qu'expriment ces mots, sont une ample matière pour les Muses de cotterie : en un mot, l'Italie est aussi féconde en Priapées *, qu'en Sonnets de dévotion. On y est aguerri, dès l'enfance, sur les nudités, comme l'é-

* J'ai rapporté de Naples un Recueil intitulé *la Cicceïde*, de la troisiéme édition. Ce Recueil contient quatre cens vingt Sonnets ou Madrigaux, où il est prouvé de quatre cens vingt manières différentes, que certain Don Ciccio est, *in terminis*, un *CogL....* Voyez sur ce Recueil, sur son Auteur, & sur le Personnage qui en étoit l'objet, le Dictionnaire de Bayle, au mot *Lazzarelli*. Ce genre de plaisanterie est l'ame de la *Murtoleïde* du Cavalier Marin, &c. &c. &c.

toient les Grecs & les anciens Romains, comme le font encore les Sauvages du nouveau Monde. Les oreilles y sont aussi peu frappées de l'expression, que les yeux de la représentation d'objets dont l'habitude a diminué l'indécence. Cette habitude avoit enraciné dans la bouche de Benoît XIV. un des mots les moins honnêtes de sa Langue : depuis qu'il fut Pape, ce mot lui échappoit également dans la colère & dans la gaieté, c'est-à-dire, qu'il l'avoit presque toujours à la bouche. Ce mot & sa contre-partie sont les juremens, ou plutôt les interjections les plus familières aux Romains. Les peines prononcées contre les blasphémateurs, les empêchent de jurer *per Dio* : ils s'en indemnisent, en jurant très-fréquemment *per Dio Bacco*.

La gaieté des cotteries particulières ne se produit en public, que dans le Carnaval & sous le masque. On n'en tire nulle part meilleur parti qu'à Rome ; c'est toute la folie des anciennes Saturnales. J'ai oüi raconter mille scènes, dont l'enjouement & l'aimable folie m'ont fait regretter

ROME. de ne m'être pas trouvé à Rome dans le temps du Carnaval.

Religieux. J'ai dit que, parmi les habitans de Rome, on ne connoît point cet ordre mitoyen entre l'opulence & la pauvreté, cette Bourgeoisie chez laquelle on trouve ailleurs l'*auream mediocritatem*, à laquelle est attaché le bonheur. Elle y est remplacée par une foule innombrable de Réguliers de tous Ordres & de toutes couleurs: gens à qui l'air de Rome est, ce que la chaleur est aux Mouches, qu'en les multipliant, elle rend plus agiles, plus opiniâtres, plus incommodes: gens de qui on pourroit dire à meilleur titre que des habitans de la campagne: *Heureux, s'ils connoissoient leur bonheur* *!

En effet, ils pourroient jouir en paix du fruit des travaux de leurs Fondateurs & de leurs premiers Peres. Délivrés de l'embarras d'acquérir, & de l'embarras souvent plus grand de jouir, tout leur assure une vie tranquille que pourroient parta-

* *Fortunatos sua si bona norint!*

ger l'étude & les devoirs de leur état. Mais les passions que les engagemens & les vœux semblent irriter, en leur fermant les yeux sur les avantages de la vie monastique, ne leur en laissent appercevoir que les désagrémens. A peine trouveroit-on à Rome un Religieux qui n'eût un systême de fortune, des vûes, des intérêts personnels, indépendans des vûes & des intérêts de son Ordre. Chacun d'eux suit imperturbablement la ligne qu'il imagine devoir le conduire à la considération, aux honneurs & aux dignités. Trois ou quatre qui arrivent au but, soutiennent les espérances, les prétentions & les efforts des autres : il en est très-peu que l'exemple de la foule qui reste en chemin, détermine à ne s'y pas engager. En un mot, les Moines sont à Rome ce que sont les petits tourbillons imaginés dans le Monde physique par l'Abbé de Molières. ROME.

Le Coriphée de ces Intriguans, étoit, pendant notre séjour à Rome, certain Procureur-Général de l'Ordre des Chartreux, à la primauté

ROME.

duquel il aſpiroit, pour monter enſuite de-là juſqu'où il pourroit aller. La ſoupleſſe de ſon corps égaloit celle de ſon eſprit. Je le rencontrois dans toutes les anti-chambres : je le voyois ſouvent à l'oreille de tous les gens en place : il étoit dans toutes les affaires & de tous les ſecrets : il avoit tenu, diſoit-on, à très-peu que Benoît XIV. ne l'eût fait Cardinal ; enfin il venoit de ruiner un de ſes Confrères qui le côtoyoit de trop près, & dont le crédit commençoit à lui faire ombrage. Un tête-à-tête qu'il engagea une fois entre lui & moi, aida beaucoup à me le faire connoître. Il débuta par de grands complimens ſur les bontés dont m'honoroit un Cardinal qui avoit toujours été inacceſſible pour lui. » Vous ſeul, me diſoit-il, avez conſtamment vu avec cette Eminence, » *cælos apertos ;* ce qui me donne la » plus haute idée de vos talens pour » manier les eſprits. Vous ne pouvez » plus utilement qu'à Rome, em» ployer ce talent pour vos amis & » pour vous-même : ſi vous voulez » en tirer parti, votre voyage réu-

nira l'utile à l'agréable. « Je lui ré- ROME.
pondis que j'étois aussi détaché de l'utile, que le meilleur Chartreux; que cependant je présumois assez des bontés du Cardinal, pour les implorer avec succès, soit en ma faveur, si j'en avois inopinément besoin, soit pour le compte de gens qui m'intéresseroient. » C'étoit-là » précisément ce que je voulois dire, répliqua le Moine; » & un ami au- » quel vous ne pensez pas, a grand » besoin de votre intercession. » Sur la prière que je lui fis de m'indiquer cet ami, il me nomma un Gentilhomme de basse Bretagne, qu'il convint que je ne connoissois pas, mais dont l'amitié seroit le fruit des bons offices que je me trouvois à portée de lui rendre: amitié que cimenteroit une reconnoissance qu'il abandonnoit à ma discrétion. Éventant où il en vouloit venir, je lui dis que les absens avoient tort avec moi, & que les motifs qu'il me présentoit, pourroient me déterminer en faveur de gens que j'aurois à la main. Cette ouverture l'embarrassa: après avoit réfléchi un instant, il

ROME. me pria de proroger notre entrevue au ſur-lendemain : j'y conſentis, c'étoit preciſément le jour de mon départ.

Il mourut à Rome, vers le même temps, un Céleſtin qui avoit cultivé les hautes ſciences avec ſuccès. Il avoit amaſſé dix mille écus Romains, qui furent trouvés dans ſon appartement. Ses amis diſoient qu'il les deſtinoit à la fondation d'une Bibliothéque ; mais tous les Moines publioient qu'il vouloit mourir au moins Evêque.

Les Jéſuites ſont à Rome ce qu'ils ſont dans le reſte de l'Univers, ce que, dans le ſeiziéme ſiécle, ils étoient aux yeux du fameux d'Aubigné, *une Secte adorée de tant de gens, haïe de pluſieurs, meſpriſée de nul* *. Ce que fait chacun des autres Religieux pour ſe tirer de pair, chaque Jéſuite le fait pour ſon Ordre. Le crédit, la conſidération, les profits, les gains & tous les fruits du mérite & de l'induſtrie, rapportés à la maſſe commune, forment le crédit, la con-

* *Hiſtoire Univerſelle*, Liv. III, ch. 14.

ſidération, l'opulence & la grandeur de la Société : grandeur qui croît en proportion de l'union de ſes Membres, & de la déſunion que l'eſprit particulier a jettée dans les autres Corps. Au milieu des vaines clameurs de ces Corps, la Société s'avance comme un bataillon dont les rangs ſerrés & les forces réunies, mépriſent les efforts des Troupes légères qui l'attaquent à la débandade. D'une part, *plena omnia conſiliorum videmus ;* de l'autre part, *plena verborum omnia.* Cic. de Orat. L. 1.

La deſtruction poſtérieure de la Société en France, laiſſe cette obſervation dans tout ſon entier. Les Jéſuites en étoient au faîte de l'édifice qu'ils élevoient depuis environ deux ſiécles, temps de leur établiſſement en France. Leur confiance dans des amis qui voyoient leur grandeur dans celle de la Société, & le mépris pour des ennemis qu'ils croyoient écraſés, leur ont fait illuſion. Quinze ou vingt années de patience aſſuroient une victoire ſans combat : enfin la Société n'avoit plus qu'un pas à faire pour arriver à

ROME.

son but*. Elle a fait ce pas, dis-je; ou plutôt elle l'a franchi, d'après une résolution très-réfléchie du régime qui la gouvernoit. Or il faut ou supposer cette résolution & voir dans ce régime *plena consiliorum omnia*, ou n'y voir qu'une troupe d'imbécilles, ce que personne ne supposera jamais.

L'attachement aux mêmes résolutions & à tous les moyens qui pouvoient les favoriser & les soutenir, vient de décider l'expulsion de la Société de toutes les possessions Espagnoles, & ce terrible remède décidera sans doute dans peu sa ruïne totale.

Liv. 1. c. 49. Rabelais semble avoir peint le Général des Jésuites dans le Roi Picrochole, *de présent pauvre gaignedenier, toujours colère comme devant, & toujours se guermentant à tous Estrangiers de la venüe des Coquecigrües; ayant jadis esté advisé, par une vieille Lourpidon, qu'à la venüe desdictes Coquecigrües, il seroit alors réintégré à son Royaulme.*

* *Quem si non tenuit, magnis tamen excidit ausis.*

L'oſtentation que font les Jéſuites de leur opulence, tient aux mêmes principes. Il eſt public à Rome, que, dans l'année où ils bâtirent avec une ſomptuoſité royale le Palais qu'occupa depuis l'Abbé de Canillac, ils dépenſerent, ſoit pour la bâtiſſe de ce Palais, ſoit pour des acquiſitions à Rome ou dans les environs, quatre cents mille écus Romais, ſans emprunter une baïoque. Cependant ils quêtent toujours; &, conformément à l'Inſtitut primitif, la Maiſon du *Gièsù* ſubſiſte, diſent-ils, de ces quêtes, qui produiſent des ſommes proportionnées à l'emploi. Lorſque nous étions à Rome, il y mourut un riche Prélat Florentin, qui leur donnoit, à titre d'aumône, environ cinquante louis de France par mois: il couronna cette bonne œuvre, en les inſtituant ſes légataires univerſels. Tout le mobilier qui étoit à Rome, ſuivit la loi du teſtament; mais l'autorité du Miniſtère Impérial à Florence, conſerva dans la famille du Teſtateur, les immeubles ſitués en Toſcane.

Le ſeul Corps redoutable aux Jé-

ROME.

ſuites, qui cependant paroiſſent le redouter peu, eſt la Congrégation des *Scuole-Pie*. Laſſels qui avoit vu naître cet Inſtitut, en parloit ainſi, *Tome I. p.* 304. » C'eſt une Compa-» gnie de bons Religieux qui vont » nuds pieds & avec des ſandales. » Ils font profeſſion d'enſeigner *gra-» tis* aux enfans des pauvres, les pre-» miers Rudimens, pour les rendre » capables d'aller au Collége des Jé-» ſuites. Ils ne ſe contentent pas de » les enſeigner ; ils les accompa-» gnent quand ils vont en Ville, de » peur qu'ils ne rapportent la corrup-» tion du ſiécle, ou qu'ils ne la prati-» quent. «

» Les Peres attachés à cette hum-» ble profeſſion, ne prétendent » point à un plus grand éclat ; ils ne » deviennent ni plus ſçavans, ni » plus riches ; ce qui eſt une gran-» de mortification pour de Beaux-» Eſprits qui ſe rencontrent ſouvent » parmi nous. «

Cette Congrégation formée dans le dernier ſiécle, à l'*inſtar* de celle des Freres de Saint Yon en France ; a déja des Sçavans, des Ecrivains

eſtimés, des richeſſes & une conſidération qui croît & s'affermit de jour en jour. Le régime de ce Corps, auſſi politique que celui des Jéſuites, s'empare de tout ce qu'ils négligent, ſe gliſſe dans tous les vuides qu'ils ne rempliſſent pas, profite de toutes leurs fautes, & peut-être ſera-t-il la pierre qui renverſera ce Coloſſe, pour le devenir à ſon tour.

Les autres Ordres, ſupérieurs à leurs beſoins, bien bâtis à la ville & à la campagne, ne penſent qu'à jouir, *fruuntur paratis*, à la faveur des priviléges dont les Papes les ont comblés *. Les Franciſcains appellent,

* Voyez parmi les *Opere Berneſche*, édition de Florence de 1552, prem. vol. p. 159. un *Capitolo*, où le Mauro prouve dans le plus grand détail que les Moines ſont les plus heureux de tous les hommes :

Si truova al fin che trà gli humani ſtrati,
Sovrà ogni gran virtù, ſovrà ogni regno,
La più felice e la vita de' Frati.
. . . .
Se d'haver s'ingenaſſero gli ſciocchi,
Come gli corpi, gli animi quieti.

ROME.

ſi je ne me trompe, la Collection des leurs, *Mare magnum ;* & cette mer a franchi toutes les bornes qu'avoient poſées les anciennes Loix Eccléſiaſtiques. Pour juger de la rapidité avec laquelle ces priviléges ſe ſont étendus, il ſuffit de rapprocher l'état actuel des Franciſcains, de la Bulle de Sixte IV. qui, Franciſcain lui-même, accorda à ſes Freres, par grace très-ſpéciale, la permiſſion de chanter la grand'Meſſe chez eux, mais ſeulement à huis clos, & une heure avant l'Office des Paroiſſes.

Pour détruire la plûpart des nouveaux Ordres, il ſuffiroit de les ramener à leur état primitif. La réforme au contraire a raffermi celui des Bénédictins, en le diſtribuant ſous des Congrégations encore plus heureuſement imaginées pour le maintien du temporel, que pour celui du ſpirituel. Cet Ordre eſt à l'abri des révolutions, par ſon droit d'aîneſſe, par la nature de ſes biens, par la manière de les gérer, par le don de la ſcience des Titres, par les bornes qu'il a miſes depuis long-temps à ſes acquiſitions, enfin par la conſi-

dération que lui procurent les gens de condition, attirés en Italie, par l'eſpérance de parvenir aux Abbayes, qui preſque toutes ſont encore régulières, & enſuite aux places où ces Abbayes peuvent conduire.

Cependant une des grandes affaires du Pape & de ſes Miniſtres, c'eſt d'eſquiver & d'éconduire mille gens qui ſe préſentent tous les jours avec des projets pour la fondation de nouveaux Ordres, ou pour la réforme des anciens. Le Cardinal Valenti, Secrétaire d'Etat ſous le Pontificat de Benoît XIV, étoit aſſiégé par deux Moines, qui vouloient, ſous ſes auſpices, réformer leur Inſtitut: voici comment il ſe débarraſſa de leur perſécution. Les ayant enfin admis dans ſon Cabinet, il leur dit que le Saint Eſprit qu'il avoit conſulté ſur leur projet, lui avoit inſpiré d'y ajouter: que ceux qui l'avoient formé, en renonçant aux dignités & à toute ſupériorité, vouloient donner l'exemple du déſintéreſſement & de l'humilité ſur leſquels ſeroit établie la réforme. Les

ROME. Réformateurs applaudirent à cette inſpiration, & le Cardinal n'entendit plus parler d'eux ni de leur projet.

Religion. Les Romains vertueux ne le ſont pas à demi; Rome moderne met encore, dans la pratique de la vertu, cette grandeur dont l'ancienne Ville de Rome donna l'exemple aux Payens d'abord, & enſuite aux Chrétiens. Les modèles en ce genre ſont rares; mais dans quelle Ville, dans quel pays ſont-ils bien communs? Ils ſont d'autant plus merveilleux à Rome, que l'inſtruction publique y eſt très-peu lumineuſe, & que les exercices publics de Religion, bornés à des pratiques extérieures, ne ſemblent deſtinés qu'à parler aux ſens.

L'Italie & Rome ſont, il eſt vrai, remplies de Congrégations, de Confrairies & d'établiſſmens qui ont la Religion pour objet: la fréquence des Jubilés y multiplie les miſſions & les prédications: des Inſtituts tels que ceux des Jéſuites, des Philippins, &c. ont l'inſtruction du Peu-

ple pour principal objet : enfin les canonisations offrent tous les jours de nouveaux modèles d'une sainteté presque contemporaine.

Congrégations.

Mais les Congrégations, en enlevant le Peuple aux Paroisses, le tirent de la voie canonique que lui ouvroit l'Eglise dans le ministère des Pasteurs. Les Conventicules ameutés à l'envi par les nouveaux Ordres Religieux, tiennent leurs assemblées à huis clos ; & les instructions qui s'y débitent, n'ont point cette publicité que l'intérêt des Souverains, de concert avec l'Evangile, impose aux fonctions des Ministres de la Religion. Le soin d'inculquer ses vérités, occupe moins sans doute les Directeurs, que celui d'inspirer à leurs Congréganistes un zèle aveugle & exclusif pour les préjugés, les intérêts & la prospérité de l'Ordre, sous le gonfanon duquel ils se réunissent.

Confrairies.

Les Confrairies ne peuvent produire de meilleurs fruits. Elles rassemblent un certain nombre de Sé-

ROME.

culiers qui, les Dimanches & Fêtes, font en commun l'Office canonial, en forme sémi-publique. Chaque Confrairie est distinguée par la couleur du sac dont s'affublent les Confrères. Les plus grands Seigneurs sont aggrégés à quelqu'une de ces Associations, dont la première idée date de quatre siécles. La mort même ne sépare point les Confrères : ils se font enterrer dans leurs Chapelles d'assemblée. Le Prieur de la Confrairie en est le Chef: les Prêtres même qui s'y font aggréger, sont à ses ordres. Il tient au choeur la place de Curé ; & tandis que les autres Officiers remplissent les emplois, soit de Choristes, en se promenant avec de grands bâtons de la couleur de la Confrairie, soit d'Acolytes, &c. le Prieur chante gravement les dernières Leçons, les dernières Antiennes, les Capitules, les *Pater noster*, &c. La plûpart de ces Messieurs ignorent le Latin. D'un Dimanche à l'autre, ils étudient leur rôle; mais dans les jours chargés d'Office, dans la Semaine Sainte, par exemple, obligés d'y fournir un *impromptu*; il

il leur échappe assez fréquemment des *qui-pro-quo* aussi édifians pour les Confrères qui ignorent le Latin, que réjouissans pour les Latinistes *.

Les fêtes de ces Confrairies sont des combats de magnificence entr'elles. Le moins gai de ces spectacles est celui que donne, pendant l'octave des Trépassés, la Confrairie de la Mort, qui est une des plus riches. Un soûterrein très-profond qui régne sous sa Chapelle, offre d'abord une salle dont les murs lambrissés de papier rouge, sont coupés par des pilastres & des niches. Les bases & les chapiteaux de ces pilastres sont formés par de véritables têtes de mort, dans la cavité desquelles des lumières distribuées avec art, & masquées par des morceaux de papier appliqués sur les yeux & sur les mâchoires, répandent une

* J'ai oüi dire que ce Capitule de Ténèbres, *Vos fugam capietis, ego autem vadam immolari pro vobis*, avoit ainsi été rendu par un grave Prieur: *Vos furcam capietis, ego autem vadam* in malora *pro vobis*.

ROME.

lueur ſombre & rougeâtre qui forme toute l'illumination de la ſalle. Les niches offrent de grands ſquelettes deſſéchés, parmi leſquels on me fit remarquer celui de la belle Paule, qu'une grande chevelure rouſſâtre couvre encore juſqu'à mi-corps. Cette belle Paule fut une beauté célèbre, qui, dans les derniers ſiécles, à renouvellé à Rome l'exemple de l'antique Lucrèce. Le coup de poignard qui lui ôta la vie, eſt marqué par une ſolution de continuité dans la peau qui couvre ſa poitrine. Plus loin, dans un autre ſoûterrein en forme de grand ſépulcre éclairé par des torches funéraires, ſont jettés ſept ou huit véritables morts repréſentant au naturel les degrés progreſſifs de la putréfaction. Dans ce ſéjour de la Mort, au milieu d'un ſpectacle dont la triſteſſe eſt ſoutenue par l'odeur très-fétide des cadavres, au bruit des coups de poing dont une foule de bonnes ames ſe meurtriſſent la poitrine, je ſurpris des ſignes de vie donnés à de jeunes *Zitelles*, par des gens empreſſés à les raſſurer. L'horreur de ce ſpectacle faiſoit ſon

effet sur plusieurs personnes abandonnées à elles mêmes, & que l'on tiroit de-là évanouies & sans connoissance. Telle étoit sans doute la décoration de la fameuse *Chambre des Méditations*, dont il est tant parlé dans l'histoire des Jésuites.

ROME.

Cette même octave des Trépassés attire tout Rome à Saint Grégoire, c'est-à-dire, au Monastère situé sur le Mont Célius, dans l'emplacement qu'occupoit la maison où ce Pape est né, vers le lieu que les anciens Romains appelloient *Clivum Scauri*. Saint Grégoire rapporte, dans ses Dialogues, qu'ayant fait dire trente Messes pour l'ame d'un de ses Moines, cette ame lui apparut toute rayonnante de gloire, & lui apprit qu'au moyen de ses suffrages, Dieu l'avoit tirée du Purgatoire. De-là, l'origine de cette dévotion & de ce pélerinage où je suivis la foule. C'est un point d'honneur de s'y faire inscrire pour trente Messes que l'on paye d'avance. On visite à Saint Grégoire, d'abord la grande Eglise reconstruite en entier, & ornée avec magnificence par le sçavant Cardi-

ROME. nal Querini. Enſuite une Chapelle iſolée, où l'on voit la table à laquelle Saint Grégoire recevoit tous les jours douze pauvres. Il s'en trouva treize une fois, quoiqu'à l'ordinaire on n'en n'eût admis que douze : le treizième étoit Jeſus-Chriſt lui-même. Puis la Chapelle de Sainte Silvie, mere de Saint Grégoire. Sur les deux murs de cette Chapelle, le Guide & le Dominiquin ont peint, en concurrence, le martyre de Saint André : morceaux adorés de tous les Connoiſſeurs. On me dit que, lorſqu'ils furent terminés & découverts, une femme du peuple étant entrée dans la Chapelle, ſes yeux tombèrent ſur Saint André à genoux à la vûe de ſa Croix, & qu'elle ſe récria ſur la beauté de ce chef-d'œuvre; qu'ayant enſuite tourné ſes regards vers le Saint André que l'on étend ſur le chevalet, elle ne put retenir ſes larmes. Les ſtatues de Saint Grégoire & de ſa mere, qui occupent le fond de ces deux Chapelles, ſont ou de Michel-Ange, ou d'après lui. En ſortant de Saint Grégoire, la foule ſe jette dans des rues étroites

& tortueuses, qui, à travers des jardins, de petites Eglises & des ruines, parcourent la surface inhabitée & très-étendue du Mont Célius. Ce pélerinage se fait en priant & en récitant le chapelet pour les Trépassés.

Je me trouvai par hasard à une fête plus amusante que donnoit la Confrairie du Saint Esprit, je ne sçai à l'occasion de quelle solemnité. L'Office du matin finissoit : après avoir parcouru la Chapelle qui étoit très-ornée, je passai dans les appartemens contigus. Ils étoient jonchés de fleurs & d'herbes odoriférantes, & les murs couverts de rameaux & de festons distribués avec goût. Je rencontrai dans une grande salle tous les Confrères réunis autour d'un ambigu proprement servi. L'un d'eux se détacha avec la serviette sur le bras, vint m'inviter très-poliment à prendre part à la fête, & me présenta à l'assemblée. Elle étoit servie en excellent vin, que je goûtai, & qui répandit parmi les Confrères une gaieté qui ne sortit point des bornes de la plus exacte décence.

ROME.

Saint Antoine est l'objet d'un concours plus singulier. Le jour de sa fête, tous les chevaux de Rome, ornés de leurs plus riches harnois, se présentent à son Eglise, où, moyennant une rétribution, que réglent l'opulence & la dévotion des Maîtres, on leur distribue de l'eau-bénite. L'écurie du Pape même est soumise à cet usage. On dit que, pour l'entretenir, les Antonins sont de moitié avec les Cochers & les Palefreniers des maisons dont l'exemple le soutient. J'en ignore l'origine : mais au moins me semble-t-il étrange que les Cochers & Palefreniers n'ayent pas donné la préférence à un Saint Jacques, qui, dans le voisinage de Saint Pierre, a une petite Eglise sous le titre de *Scossa-Cavalli :* titre dont toutes les descriptions de Rome donnent l'origine *.

Sermons.

Je suivis, pendant toute une journée, les exercices d'une Mission occasionnée par le Jubilé de l'Exalta-

* *Vid. Script. antiquit. Rom.* de Conso & Consualibus.

tion de Clément XIII. La matinée fut remplie par une Conférence, deux Sermons & une Meſſe ſolemnelle; l'après-dînée, par deux Sermons & un grand Salut. La Conférence roula ſur quelques pointilleries qui réglent les Caſuiſtes dans l'évaluation des péchés. De deux Prédicateurs qui occupoient alternativement une grande eſtrade couverte d'un tapis noir, l'un étoit un balourd farci de mille hiſtoires qu'il amenoit bien ou mal à ſon ſujet: excellent Pantomime, ſes geſtes & ſes grimaces jettoient de l'agrément & de l'intérêt dans ſes récits, où il n'épargnoit point les détails. Il y mêla, entr'autres choſes, le Conte des Oies du Frere Philippe, tel qu'il ſe trouve dans Boccace. La choſe me paroiſſoit monſtrueuſe; j'en parlai ſur ce ton à un Cardinal, qui en me diſant, *que vous êtes nouveau dans le monde!* m'ouvrit les Sermons de Saint Antonin, où je vis ce même Conte avec tous ſes agrémens. L'autre Prédicateur débitoit froidement des diſcours compaſſés, alignés à la Françoiſe par diviſions & ſous-diviſions:

le tout rempli de bourre de l'espèce la plus commune. Un de ses Sermons eut pour sujet la miséricorde de Dieu envers le pécheur : miséricorde avant la conversion, miséricorde après la conversion. La première partie fut établie sur la conjuration de toutes les créatures animées & inanimées, contre le pécheur qu'elles extermineroient, si Dieu ne retenoit leurs efforts ; & la seconde, sur les faveurs de Dieu, de la Vierge & du petit Jesus envers toutes les Béates des derniers siécles. Le Sermon fut terminé par un acte de contrition, & par une protestation de tout l'Auditoire de ne plus pécher : protestation exprimée par le mot *mai*, que chacun des Assistans répétoit à l'envi, d'après le Prédicateur, avec des larmes & des sanglots soutenus de battemens de poitrine. On me dit qu'à la fin d'une pareille scène, un Prédicateur avoit annoncé qu'il lui étoit révélé qu'une personne de l'assemblée refusoit de se convertir, & qu'il alloit la chercher pour la traîner aux pieds des Autels ; qu'il descendit en effet de

l'estrade, parcourut tous les rangs, & revint à sa place, pour dire que cet endurci avoit enfin le ferme-propos de se donner à Dieu.

Comme la Chaire est une des routes qui conduisent à la fortune, les stations du Carême & de l'Avent sont, pour tous ceux qui se croyent du talent, des objets de désirs, de rivalité entre tous les Ordres Religieux, & de triomphes fréquens pour le manége & l'intrigue.

Benoît XIV. avoit procuré une des premières stations de Rome à un Religieux de son pays, lequel, malheureusement pour l'un & pour l'autre, s'en acquittoit assez mal. Une conversation chez le Pape tomba sur les Prédicateurs. On louoit la profondeur de celui-ci, l'onction de celui-là, le débit de l'un, la composition de l'autre : personne ne parloit du Bolonnois, excepté un des Assistans, qui, croyant faire sa cour au Pape, ramenoit tous les éloges à son protégé. Le Pape qui sçavoit très-bien à quoi s'en tenir, interrompit ce fade adulateur, & lui dit avec dépit : *Siete come la Piattola*

ROME. *che gira, e rigira, e sempre torna al Cogl....*

Les Ordres les plus éclairés ne sortent point de la voie commune d'instruction : j'ai rapporté à l'article de VENISE, comment en usent les Dominicains. J'assistai une fois à la Conférence que les Jésuites du *Gièsù* tiennent tous les Samedis pour une partie de leurs Congréganistes. Cette Conférence avoit pour objet la nécessité de donner son coeur à la Sainte Vierge. Elle fut prouvée, & par les inconvéniens arrivés à mille gens pour avoir négligé cette précaution, & par les avantages qu'elle procure à tous ceux qui s'en munissent. L'histoire d'une jeune Princesse remplit la seconde partie. Elle avoit donné son ame & son corps à la Sainte Vierge. Par la mort de deux freres, elle devint inopinément héritière des Etats de son pere, qui, sans égard à ses refus & à sa répugnance pour le mariage, promit sa main à l'héritier d'un Etat voisin. La jeunesse & les graces du futur ne firent aucune impression sur le cœur de la Princesse. Enfin la nuit qui devoit

précéder le mariage, elle la passa en prières, & somma la Sainte Vierge de déployer sa puissance, pour maintenir l'engagement solemnel qu'elle avoit contracté avec elle. Ses prières furent exaucées; elle perdit un œil: une lépre affreuse couvrit son corps, & la plus belle Princesse de l'Univers devint en un instant un objet hideux & un prodige d'horreur. Cette histoire, avec tous ses détails sur lesquels se promena l'imagination du Prédicateur, remplit la plus grande partie de la Conférence, & me donna la raison des efforts d'un Jésuite François que j'avois rencontré à la porte de l'Eglise, pour me persuader de n'y pas entrer.

Les Sermons que les Apprentifs de tous les Ordres font au coin des rues, pour la lie du peuple, sont des déclamations, aussi mal arrangées que mal rendues, sur le Purgatoire, sur l'Enfer, &c. Toutes les preuves gissent en histoires, dont le ridicule n'est couvert que par l'habitude de les entendre. Le Peuple ne connoît la Religion, que par ces histoires, qui font presque tout le fondement de sa foi,

ROME. Aussi, à la vûe des Idoles Egyptiennes rassemblées dans une des salles du Capitole, un Prélat s'étant écrié: » Comment est-il possible que tout » un Peuple ait eu si long-temps de » pareils objets de culte? « *Ce n'est pas le Peuple*, lui répondit-on, *qu'il faut admirer, ce sont les Prêtres.*

Cette ignorance dans laquelle Rome & presque toute l'Italie sont entretenues, a un influence nécessaire sur les moeurs. Le peuple, sans lumières & sans principes, n'a de leçons que dans les châtimens très-rares des criminels. Les peines de l'autre vie qu'on lui remet sans cesse devant les yeux, seroient un frein pour un Peuple moins délié, moins formé à la dissimulation, moins intéressé à les révoquer en doute.

J'ai cru voir dans le même principe, la cause de l'indifférence de ce même Peuple pour les intérêts & pour la personne de ses Souverains. Cette indifférence n'a rien de merveilleux à Rome; mais on est étonné de la retrouver dans un Etat voisin, dont le Souverain intéresse aussi peu que le Grand-Turc, les peuples de cet Etat.

La forme d'instruction, la désertion des Paroisses, le discrédit du Clergé séculier sont peut-être les résultats d'un plan systématique, pour faire régner l'ignorance, laquelle, à Rome sur-tout, est la base du crédit du Clergé régulier, & le plus ferme appui de la grandeur du Souverain.

A considérer cette ignorance d'une vûe politique, un Souverain, tel que le Pape, auroit à désirer que ses États fussent sur le pied de ceux du Paraguay. Au reste, cette espèce d'ignorance a en sa faveur plusieurs raisons que je vais rapporter d'après Muratori dans sa trente-uniéme Dissertation, où il s'exprime en ces termes: » Depuis l'établissement » des Lombards en Italie, l'Eglise y » a joui, pendant une longue suite » de siécles, d'une paix digne d'en- » vie. Les vices y régnoient; mais » les Peuples croyoient tout ce que » leur enseignoit l'Eglise: l'igno- » rance, mere de la superstition & » de mille maux, produisoit au » moins ce bien-là: non qu'il soit à » désirer que le Peuple & le Clergé

ROME. » ſur-tout ne connoiſſe que de nom » les principes de ſa croyance. Ce- » pendant, lorſque le Peuple & le » Clergé n'ambitionnant point de » trop ſçavoir, & s'en rapportant à » la Tradition, roulent ſur ce qu'ils » ont appris dans l'enfance, il n'eſt » point à craindre qu'ils donnent » dans les Héréſies, pourvu toute- » fois que les occaſions leur man- » quent : occaſions toujours plus » dangereuſes pour les ignorans, que » pour les gens inſtruits. Toutes les » Héréſies ſont entrées dans l'Egliſe » par la ſcience & par l'orgueil qui » la ſuit : non que la Religion ait à » redouter la ſcience & la lumière, » qui ſont ſes plus fermes remparts; » mais remparts peu ſolides, s'ils » ne ſont appuyés ſur la ſoumiſſion » & ſur l'humilité. En un mot, dans » cette longue ſuite de ſiécles bar- » bares, la croyance publique s'eſt » maintenue & par l'ignorance & » par l'impuiſſance où ſe trouvoient » le Peuple & le Clergé de ſe jetter » dans ces queſtions & dans ces diſ- » putes, qui, en troublant le cal- » me de l'Egliſe, ont depuis ce temps

» coûté tant de ſang à toute l'Eu-
» rope. «

C'eſt à-peu-près dans ce ſens, qu'un Religieux Italien à qui l'on demandoit en ma préſence s'il croyoit la tranſmigration de la *Santa-Caſa*, répondit : » En croyant tout, le ſeul » inconvénient auquel nous ſoyons » expoſés, eſt de paſſer pour bon» nes gens, pour nigauds. Il eſt au » contraire très dangereux de paroî» tre douter de quelque point, par» ce que qui doute d'un point, peut » être ſoupçonné de douter de tous. » Cela poſé, nous aimons mieux » paſſer pour nigauds, en croyant » tout, que de donner priſe ſur nous » par des doutes aſſez inutiles ſur » quelque article que ce ſoit : « expédient admirable pour ne rien croire, à force de croire tout.

Au Purgatoire, au Roſaire, aux Stations que le peuple court les Dimanches & les Fêtes, ajoutez les Litanies que l'on chante tous les ſoirs devant les Madones qui décorent le coin des rues ; le ſoin d'allumer le Samedi dans chaque maiſon, une bougie devant une image de la Vier-

ROME. ge; enfin les *Angelus* du midi & du ſoir, & vous réunirez les pratiques de Religion les plus uſuelles à Rome. Au ſujet de la dernière, je me rappelle qu'un jour à midi, au milieu du Cours, un jeune *Mezzano* me propoſoit un bonne fortune: car à Rome ce ſont les hommes qui exercent excluſivement ce bel emploi. Au milieu de la propoſition, l'*Angelus* vint à ſonner; & mon *Mezzano* ôtant ſon chapeau & me côtoyant toujours, ſe mit à le réciter très-dévotement. Cela fini, il me demanda réponſe: elle fut que, pendant l'*Angelus*, j'avois été favoriſé du don de continence.

Ne terminons pas l'article de l'inſtruction, ſans obſerver que, depuis quelques années, les Curés, pour relever leur crédit, travaillent avec le plus grand ſoin à apprendre le Catéchiſme aux enfans. Pour les piquer d'émulation, ils ont établi des prix, des récompenſes & des honneurs. Le comble de ces honneurs, eſt le titre d'Empereur *della Dottrina Chriſtiana*, qu'après de rigoureux examens, on décerne à celui des en-

ſans qui ſçait le plus imperturbablement tout le Catéchiſme par cœur. Les prérogatives attachées à ce titre, ont tout l'éclat qui accompagne les cérémonies Romaines. L'Empereur, accompagné d'une Cour, & ſuivi d'un cortége dans leſquels les rangs ſont réglés par les progrès qui ont diſtingué les enfans qui les rempliſſent, va *in fiocchi* à l'audience du Pape, & enſuite à celle des Cardinaux, du Roi d'Angleterre*, des Ambaſſadeurs, & de tout ce qu'il y a de grand à Rome**.

Si ces exercices n'ont pas la mémoire ſeule pour objet, on peut en

* Il étoit connu ſous le nom de *Chevalier de Saint Georges*, & faiſoit ſa réſidence à Rome.

** Les mêmes motifs d'émulation ſont établis chez les Mahométans, entre les enfans qui apprennent l'Alcoran : » Celui qui » a le mieux réuſſi dans cette étude, habillé » d'ornemens convenables à des Seigneurs, eſt » conduit en triomphe ſur un beau cheval & » de grand prix (que le Châtelain de la Cité » doit prêter avec tout ſon équipage,) ac» compagné de tous ſes compagnons d'Ecole, » pareillement à cheval. « Voyez l'*Afrique de Jean Léon*, Liv. III.

ROME. attendre une révolution également avantageuse à l'enseignement & aux bonnes moeurs : révolution qui se fera sentir également dans le Peuple & dans le Clergé. Elle pourra être hâtée par les bons Livres choisis dans toutes les Langues, que quelques Cardinaux font depuis quelque temps traduire en Italien, imprimer à leurs frais, & distribuer dans le peuple. J'ai oüi un de ces Cardinaux répondre à un de ses Confrères qui louoit sa magnificence en ce genre : » Eh ! pouvons-nous faire autrement ? Nous n'administrons ni les » Sacremens ni la parole : il ne nous » reste que ce moyen pour couvrir » notre inutilité. «

Canonisations. Les Canonisations ne produisent sur les Romains, que l'impression que certain Légat exprimoit en ces termes : *Isti novi Sancti faciunt dubitare de antiquis.* Ces cérémonies ne les intéressent que par l'argent qu'elles répandent & par le mouvement qu'elles produisent dans Rome. Les nouveaux Saints sont pour tous les Laïcs, des gens d'un autre monde,

des gens dont les vertus n'offrent rien d'applicable à la vie commune. Ce ſont tous Fondateurs, Religieux, Freres, Sœurs ou Béates d'Ordres aſſez opulens pour fournir aux frais, qui leur ouvrent les grandes portes du Ciel. L'eſpérance de parvenir à ces honneurs, attire dans ces Ordres, y fixe, y ſoutient ceux qui, ſoit par eſprit de Religion, ſoit par défaut de talens, n'ambitionnent point les honneurs d'ici-bas. On m'a dit que, depuis que les Papes ſe ſont réſervé le droit excluſif de décerner ces honneurs, Saint Roch eſt le ſeul Séculier qui ait obtenu un culte public: encore ce culte n'eſt-il que de pure tolérance. Peut-être arrivera-t-il enfin que, par la canoniſation de quelque Laïc Européen, qui, ſous les yeux de ſes Compatriotes, aura rempli, *in gradu heroïco*, les devoirs de fils, de mari, de pere, de citoyen, quelque Pape, *motu proprio & gratis*, propoſera aux gens du monde un exemple de vertus à leur portée.

Cela deviendra affaire de néceſſité, lorſque les principaux Ordres,

ROME. ou ne voulant plus de Saints, ou ne pouvant plus fournir aux frais des Canonisations, laisseront le Pape tranquille à cet égard. On accolle déja plusieurs nouveaux Saints, entre lesquels se partagent ces frais immenses en *propines* pour les Cardinaux, en Taxes de Chancellerie, en tenture neuve pour l'Eglise de Saint Pierre, en honoraires de Solliciteurs & d'Avocats, en luminaire, torches, *rinfresques*, goinfreries, &c. Il ne manque que le bordereau de ces frais au Traité du feu Pape Benoît XIV. sur la *Béatification des Serviteurs de Dieu.*

Les Lazaristes sçavent encore ce que leur a coûté Saint Vincent de Paul, pour le faire canoniser. A la vûe d'un portrait de ce Saint, bien peint & magnifiquement encadré, je demandai à Monsignor Bouget, dont il ornoit la salle, s'il avoit en ce Saint une confiance particulière: *C'est lui*, me répondit le Prélat, *qui a eu confiance en moi, & il s'est aussi bien trouvé de moi, que j'ai eu peu lieu de me louer de lui.* Il me raconta à ce sujet qu'il avoit été chargé par les

Lazaristes de toutes les poursuites nécessaires pour la Canonisation de leur Fondateur ; que cette affaire lui devoit valoir vingt mille livres au moins, & qu'il n'en avoit pû tirer que le portrait que je voyois.

Les chambres qu'ont habitéés les Saints canonisés dans les deux derniers siécles, ont été converties en Oratoires ouverts à la dévotion des Fidèles, & à la curiosité des Etrangers qu'y attirent les Collections d'excellentes peintures que rassemblent ces Oratoires.

La chambre de Saint Stanislas Coska, au Noviciat des Jésuites, est remarquable par les peintures qu'elle réunit, par des Lettres autographes de Saint Ignace qui y sont exposées sous glace, mais principalement par la figure du Saint couchée sur le lit où il est mort. Cette figure, de grandeur naturelle, & du travail le plus exquis, passe pour le chef-d'œuvre du fameux le Gros, qui a tiré les habits du jeune Jésuite d'un bloc de marbre noir, d'où sortent la tête, les mains & les pieds exécutés en marbre blanc.

ROME.

Les Philippins de la *Chiesa nuova*, ont eu la même attention pour la chambre où leur Fondateur est mort. On y montre son lit, ses matelats, son crucifix, & une partie des meubles qui lui ont appartenu. Dans cette Maison, l'une des maisons de Rome les plus brillantes par l'architecture, au milieu des plus précieux monumens des beaux Arts, ces bons Peres ont conservé *cette piété & cette simplicité vraiment apostolique*, que le Cardinal Bentivoglio a tant célébrées dans ses Mémoires, & que le P. Mabillon avoit admirées. Je les admirai dans le P. Bianchini, neveu du Prélat de ce nom, qui a eu M. de Fontenelle pour Historien: il joint à ses vertus, une partie des connoissances qui ont illustré son oncle.

Il fut question (j'ignore en quel temps) d'unir ou d'associer l'Oratoire de France à celui d'Italie. Les Philippins prétendent que, si cela se fût exécuté, il en seroit résulté une force mutuelle pour l'un & l'autre Institut; & que l'Oratoire de France, plus respecté par ses ennemis,

ſe ſeroit ſauvé de l'anéantiſſement où ils l'ont réduit. ROME.

On appelle à Rome, du nom de *fonction*, toutes les cérémonies civiles & religieuſes qu'accompagnent la pompe & l'éclat : elles ſuppléent aux ſpectacles dont le peuple Romain étoit autrefois ſi avide. Fonctions.

La plus brillante de ces fonctions eſt celle du *Poſſeſſo*, c'eſt-à-dire, la marche du Pape après ſon élection, lorſqu'il va prendre poſſeſſion de l'Egliſe de Saint Jean de Latran, qui eſt regardée comme la première des Egliſes de Rome, & la mere des Egliſes de toute la Chrétienté : ce ſont, pour ainſi dire, les *épouſailles* du Pape. J'ai vu celles de Clément XIII. A partir du Vatican, cette marche qui traverſe Rome dans toute ſa longueur, eſt d'une grande lieue. C'eſt l'unique cérémonie où le Pape ſe montre dans toute ſa grandeur temporelle & ſpirituelle. Il eſt précédé & ſuivi d'environ deux mille hommes à cheval, diſtribués en eſcadrons, dont la variété forme un ſpectacle très-intéreſſant. Le plus

ROME.

brillant de ces escadrons, est celui des Cuirassiers. Les Officiers de ce Corps, armés à l'antique de toutes piéces, offrent une idée de la magnificence des anciens spectacles militaires. La richesse des armures, toutes damasquinées, sur des desseins aussi précieux que bien exécutés; le demi-manteau ou *paludamentum*, brodé en or, qui pend de l'épaule droite; l'écharpe en ceinture, ou passée en baudrier; l'aigrette & les plumes qui ombragent le casque, forment un ajustement dont les fanfreluches & toutes les prétintailles modernes ne peuvent à aucun égard soutenir la comparaison. La cuirasse & le pot-en-tête que porte la Garde Suisse, la font exactement ressembler à cette Infanterie de la Ligue, que l'on voit au frontispice de la Satyre Ménippée. Les Barons Romains sont à cheval en cheveux naissans bien frisés, très-poudrés, en habit noir, en manteau, en escarpins & bas blancs, le chapeau sous le bras: chacun d'eux, précédé de quatre Pages, aussi en cheveux longs & en manteau, avec des habits bro-

dés

dés en or & en argent, eſt environné d'Eſtafiers répandus à la bride & aux étriers, & ſuivi d'une vingtaine de Laquais couverts de très-riches livrées. Les Cardinaux, la haute & baſſe Prélature, & toute la Maiſon du Pape en habit de cérémonie, tenoient leur rang dans cet e Cavalcade, où figuroit même le Maître du Sacré Palais, qui étoit alors le P. Orſi, vieillard octogénaire. L'accoutrement le moins brillant & le moins commode, eſt celui des Cardinaux. Leurs chapeaux, abſolument plats, ne ſont fixés ſur la tête, que par des cordons paſſés en forme de bride ſous le menton. Leurs longs manteaux, couvrant tout le corps du cheval, comme un caparaçon, & les deux pointes de ces manteaux attachées & fortement arrêtées entre ſes deux oreilles, ne laiſſeroient au Cavalier aucun moyen de ſe débarraſſer en cas d'accident, ſi les accidens n'étoient prévenus par une foule d'Eſtafiers qui environnent le cheval & veillent à ſes démarches. On voit là tout ce que l'Eſpagne & le Royaume des Deux-Siciles ont de

ROME. plus fin en chevaux, qui s'animant mutuellement, fourniſſent cette marche, en piaffant, en déployant toutes les allures qu'ils tiennent de la Nature, & que d'habiles Maîtres ont perfectionnées. Un Vénitien qui arrivoit de Conſtantinople, où il avoit vu la marche du nouveau Sultan à la Moſquée de Sainte Sophie, m'aſſura qu'aux barbes & aux turbans près, elle reſſembloit exactement à celle du Pape *.

Ceux qui formoient la tête de la Cavalcade ayant défilé, je vis Clément XIII. monter à cheval au bas du grand eſcalier du Vatican, à la faveur d'un tremblain qui le mettoit au niveau de l'étrier. Comme Vénitien, il avoit le droit de prendre tous ſes avantages, quoiqu'il eût mis à profit l'intervalle de ſon élection au *Poſſeſſo*, en s'exerçant dans les jardins de Monte-Cavallo. La haquenée qu'il montoit, étoit une

* On voit à Paris, parmi les Tableaux du Roi au Luxembourg, ces deux marches repréſentées dans deux petits morceaux parallèles.

Mule très-fine, blanche, légérement pomelée, que les Estafiers menoient par la bride. Le Pape avoit à la main gauche une houssine dont il se servoit de temps en temps pour animer sa monture; & de la droite toujours élevée, il donnoit, sans interruption, des bénédictions à pleine main. A peine fut-il en selle, que son départ fut annoncé par une décharge générale du Château Saint Ange, de la cime duquel flottoit le grand étendard de l'Eglise. A ce signal, tout le Peuple qui remplissoit les rues voisines, tomba à genoux, en criant: *Santo Padre, benedizion.* Le Pape ne put résister à l'impression que fit sur lui ce bruyant début; je vis de grosses larmes couler en abondance de ses yeux. Me jettant ensuite dans la foule qui bordoit les rues, j'entendis, parmi les cris de *Santo Padre, benedizion*, des gens qui en grossissant la voix, crioient sourdement: *E grosse Pagnote.* D'autres comptoient leur âge par les *Possesso* qu'ils avoient vus. J'en entendis quelques-uns qui, rappellant celui de Benoît XIV, obser-

ROME.

ROME.

voient que ce Pape avoit fait toute la marche dans sa Chaire découverte & un Chapelet à la main. Qu'eussent dit ces bonnes gens, d'un Pape qui, usant de tous ses droits, se fût-là montré en Prince, & armé de toutes piéces? Au moins vis-je, dans la marche, des gens portant l'un un casque, les autres des gantelets que l'on me dit être ceux du Pape.

Du Vatican à Saint Jean de Latran, la marche dura près de deux heures. Lorsqu'on y fut arrivé, la plus grande partie de la Cavalcade & tout le Peuple s'étant jetté dans la place immense qui forme le parvis de cette Eglise, le Pape, les Cardinaux & quelques Prélats, après la prise de possession, montèrent à la tribune qui domine le portail. Là, le Pape sur son trône, récita quelques Oraisons relatives à la cérémonie: Oraisons très-bien composées, & dont toutes les paroles étoient distinctement entendues dans toute la place, à la faveur du vaste silence qui y régnoit. Les Oraisons finies, on mit la tiare sur la tête du Pape, qui donna sa première Bénédiction

ſolemnelle au bruit d'une acclamation univerſelle du peuple, & d'une décharge de boëtes & de toute l'artillerie de Rome. Cette cérémonie eſt ſi grande, ſi auguſte, ſi véritablement magnifique, qu'un Génevois qui y aſſiſtoit, me fit confidence qu'à l'inſtant de la Bénédiction, il s'étoit ſenti Papiſte.

La préſentation de la haquenée, eſt encore une grande affaire pour le peuple Romain. J'y remarquai, comme ſingularité, que la haquenée, toujours priſe dans les écuries du Pape, & qui étoit la même depuis ſept ou huit ans, eſt ſtylée à s'incliner devant le Saint Pere, en s'agenouillant des deux pieds de devant, légérement & de fort bonne grace. Elle porte ſur la croupe, une groſſe fleur avec ſa tige & ſes feuilles en argent. Dans le calice de cette fleur, eſt enfermée la cédule ou billet de la redevance que le Roi de Naples fait préſenter tous les ans au Pape, à titre d'hommage-lige.

Cette *fonction* eſt accompagnée d'un feu d'artifice, qui ſe tire trois ſoirées de ſuite à la place Farnèſe. Cha-

ROME. que soirée, la décoration de ce feu change. La dernière est toujours la plus brillante, & aucune ne ressemble aux décorations des années précédentes. Celle de 1758, exécutée sur les desseins de l'Architecte Posi, représentoit un grand Caffé Chinois, distribué sur chacune des deux grandes faces de la décoration, en neuf piéces différemment meublées. Du milieu de la décoration, formé par un corps en saillie, s'élevoit une tour octogone à la Chinoise, de neuf étages distingués par des corniches baroques, aux angles desquelles étoient suspendues des clochettes. Le feu étoit ainsi distribué, & il fut servi avec toute l'intelligence & la précision qui distinguent les Artificiers Italiens.

Le 8 Septembre, fête de la Nativité de la Sainte Vierge, fut célébré par une *fonction*, qui ne se renouvelle que tous les dix ou douze ans. Les Dominicains de la Minerve promenèrent ce jour-là en procession la Madone du Rosaire. Cette Madone, grande comme nature, habillée, à la dernière mode, d'étoffes de la

plus grande richesse, frisée, poudrée, musquée, couverte de rubans, de dentelles & de pierreries, est placée sur un trône élevé au centre d'une machine très-ornée & très-pesante que portent une trentaine d'hommes, entre lesquels le fardeau est distribué au moyen de ces leviers entrelacés que manient si habilement les Crocheteurs qui servent sur les ports de mer. La Madone, précédée de tous les Dominicains de Rome, avec le Général à la tête, étoit suivie de deux cens filles de quatorze à dix-sept ans, uniformément vêtues de serge blanche, voilées, marchant deux à deux, chacune un cierge à la main, & une partie ayant sur la tête des couronnes de fleurs. Après l'Office du matin, elles avoient reçu les dots que distribue tous les ans la très-riche Confrairie du Rosaire. Ces dots sont de deux cens cinquante livres, monnoie de France, pour celles qui veulent se marier, & du double pour celles qui prennent le parti du Couvent. Ces dernières tenoient la tête de la marche, distinguées des autres

ROME.

ROME. par des couronnes. Les voiles que portent toutes ces filles, ombragent plutôt leur visage, qu'ils ne le couvrent : je n'en vis aucune que l'on pût dire jolie, & très-peu de bien faites. Elles reçoivent les dots en cédules, dont le Caissier de la Confrairie paye le montant, lorsqu'elles se marient, ou qu'elles font profession.

Dix ou douze Confrairies de Rome donnent de pareilles dots. Aucun Réglement n'empêche une fille de se présenter à chacune de ces Confrairies, & d'y recevoir la dot : on peut même, avec des protections, se présenter deux ou trois fois à la même Confrairie. Ces dots réunies forment un pécule qui, avec le travail & l'économie, peut suffire pour monter & soutenir une maison frugale.

Rome est remplie de ces établissemens, pour lesquels la Religion met l'opulence à contribution. Tels sont les Conservatoires, les uns ouverts aux orphelins, les autres aux enfans qu'y placent leurs parens, & qu'on leur enleve souvent, lorsque la pau-

vreté met les moeurs en danger. Telles sont encore les Maisons de force, où l'on se charge de la correction des enfans dont les parens ont à se plaindre : telles sont enfin les maisons ouvertes, soit aux filles lassées de vivre dans le désordre, soit aux femmes mal mariées. Je n'ai point oüi dire qu'il y eut de pareils asyles pour les hommes mal mariés. En général, les dévots s'intéressent plus aux femmes qu'aux hommes : d'ailleurs, dans les moeurs Italiennes, le bonheur du mari dépend toujours de lui-même.

La politique ne pourroit-elle pas, d'intelligence avec la Religion, tirer de ces établissemens un parti utile à l'Etat ? Dans les Conservatoires & dans les Maisons de force, on ne sçait élever les enfans, que pour la Ville. Broder, tricoter, travailler en linge, chanter, jouer des instrumens, sont les exercices auxquels ces Maisons appliquent leurs Élèves, à raison de leurs dispositions ; & les métiers que quelques-unes font apprendre aux enfans qu'elles placent, sont de nouveaux

ROME.

liens qui les attachent à la vie Citadine. Si dans ces Maisons que l'on pourroit répandre, au moins par détachemens, dans les environs de Rome, on formoit une partie de cette jeunesse aux travaux de la vie champêtre; si les charités dont elle est l'objet, étoient employées à l'établir à la campagne, à lui monter un petit ménage, à l'y attacher par la propriété de quelque terrein à défricher; en un mot, si la Chambre Apostolique, ou si les grands Propriétaires, d'après l'expédient qui a peuplé nos pays Septentrionaux, donnoient à un léger cens les parties de leurs Domaines, qui manquent de Cultivateurs, on ne verroit pas cette jeunesse abandonnée à elle-même, périr inutilement pour l'Etat, dans le sein du libertinage, de la fainéantise & de l'espérance. La Campagne de Rome se repeupleroit de près en près, sans appauvrir la Ville; chaque année verroit sortir un essain de cent ou de deux cens ménages; enfin les Colonies qui furent le plus ferme appui de la grandeur de l'ancienne Rome, tire-

roient Rome moderne de l'affreuse solitude au milieu de laquelle elle languit. ROME.

Vaines spéculations! Tout ce qui est Ministre à Rome, tout ce qui tient au Ministère, est ouvertement occupé à faire fortune & à la faire promptement; on ne sçait pas même avoir l'air de s'occuper du bien de l'Etat. D'ailleurs la préférence si marquée que donnent les Confrairies aux vœux de Religion, prouve assez combien ces pieuses Sociétés sont éloignées de toutes vûes économiques. Peut-être encore est-il dans le systême du Gouvernement, que la population de l'Etat Ecclésiastique reste au point où elle se trouve actuellement *.

Théâtres.

Parmi les Spectacles de Rome, n'oublions pas les Théâtres d'Opéra, de Comédie & d'Opéra-Comique. Ces Théâtres ouverts seulement en Hyver, sont du départe-

* *Vacuâ se jactet in aulâ.* Voyez ci-dessus les articles *Intempérie* & *Chambre Apostolique*, Tome II. de cet Ouvrage.

ROME. ment du Gouverneur de Rome. Les Communions diſſidentes de la Romaine s'épuiſent en clameurs contre la tolérance des Papes à cet égard, & elles oppoſent avec complaiſance Genêve à Rome. Mais l'oiſiveté du Peuple & des Grands de Rome détruit cette comparaiſon. Rome moderne, ou Rome Chrétienne a conſervé tous les goûts de Rome Payenne; & le Roi-Pontife auquel elle eſt aujourd'hui ſoumiſe, eſt obligé de tolérer un amuſement que crurent néceſſaire les Conſtantin, les Théodoſe, &c.

A Rome & dans tout l'Etat Eccléſiaſtique, les femmes ne peuvent monter ſur le Théâtre: uſage conforme à ce qui ſe pratiquoit chez les anciens Romains, tandis que dans toute l'Italie, les rôles d'hommes ſont le plus ſouvent remplis par des femmes.

Il reſte à examiner s'il eſt de la politique civile & religieuſe de laiſſer les Théâtres de Rome ſe remplir d'Eunuques. L'opération qui dégrade ces hommes, étoit prohibée ſous les plus grandes peines, par les Loix

Romaines que les Papes ont adoptées ; mais le besoin que l'on en a pour les Théâtres, pour la Musique sacrée & profane, pour d'autres usages, fait taire la loi, & l'on peut dire de ces malheureux : *Genus hominum quod in civitate nostrâ* (Româ) *& vetabitur semper & semper retinebitur.*

Ils remplissent, sous l'habit ecclésiastique, les bas-choeurs de la plus grande partie des Cathédrales & des Collégiales de l'Italie. Les Payens ne les eussent pas honorés d'un pareil emploi dans leurs Temples. *Ces sortes de gens*, dit Lucien, *souilleroient les mystères & les choses saintes* *.

Leur nombre étonneroit, si l'on pouvoit faire un dénombrement exact de ce qu'en renferme le seul Etat Ecclésiastique **. Au reste, je

* Lucian. *in Eunuch.*

** *Horum tædio*, disoit Ammien Marcellin, *veterem laudare juvat Domitianum, qui licet patri fratrique dissimilis, memoriam nominis sui inexpiabili detestatione perfudit, tamen receptissimâ inclaruit lege, quâ minaciter interdixerat, ne intrà terminos Jurisdictionis Romanæ, quisquam puerum castraret : quod ni contigisset, quis eorum ferret exami-*

ROME. n'ai pu partager le plaisir que donnent aux Italiens ces voix efféminées. Elles sortent de corps qui leur sont si peu analogues: ces corps sont formés de parties si mal emmanchées; ils ont au Théâtre des mouvemens si lourds & si gauches, que j'aurois toujours préféré au *Musico* le plus merveilleux, une voix commune dans un corps ordinaire. Leurs sons ne m'ont jamais porté au cœur cette sensation qu'y excite la voix d'une femme ou d'un impubère, ce qui sans doute est fondé dans la Nature, d'après laquelle les Grecs appelloient une belle voix, *la fleur de la Beauté*.

Cet état est en Italie un chemin frayé à la fortune, qui paye la cruauté des parens assez dénaturés pour sacrifier ainsi leurs enfans, qui récompense d'infâmes proxénètes exerçant

---

na, quorum paucitas difficile toleratur! Liv. 18, pag. 141. Ed. Rob. Steph. Voyez une véhémente invective contre cet attentat à l'humanité, dans la quinziéme des Satyres, dont les Auteurs se sont cachés sous le nom de *Q. Sectanus*, & le Chap. 8. du troisiéme Livre de Rabelais.

presque publiquement cet affreux commerce, qui enfin réunit l'opulence à la considération en faveur de ceux dont les organes ne retiennent rien des sons de leur premier état. Mais pour une douzaine de ces merveilleux, combien de malheureux traînent dans la misere, le regret de leur premier état, & la douleur de leur état actuel !

ROME.

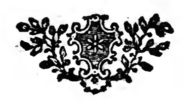
Un de ces prodiges revenant de Madrid, où sa voix lui avoit procuré la fortune la plus brillante, faisoit à Benoît XIV. le détail des gains, des emplois, des honneurs dont il avoit été comblée. » C'est-à-dire, lui répliqua le Pape, lorsqu'il eut fini, » que vous avez retrouvé-là ce que » vous aviez laissé ici. «

Après les détails où je suis entré sur l'état actuel de Rome, on désireroit sans doute que j'eusse crayonné les moeurs de cette grande Ville ; que j'eusse esquissé l'histoire scandaleuse des Princes des Prêtres ; enfin que j'eusse indiqué à quel degré Rome moderne ou Rome Chrétienne, ressemble à l'ancienne Rome, à la Rome de Juvenal. A cet égard, il me

ROME. suffira de dire que je n'ai pas assez long-temps séjourné dans un pays, où les plaisirs se traitent avec autant de mystère, de mesures & de circonspection, que les affaires; où l'on en écarte cette publicité qui en est ailleurs le principal assaisonnement; où la fortune de presque tous les Citoyens est liée à la régularité au moins apparente de leur conduite. J'ai bien oüi parler de quelques désordres éclatans de la part de quelques gens qui se croyent au-dessus du qu'en-dira-t-on; de commerces liés par l'intérêt, & soutenus à deniers comptans, d'intrigues de femmes deshonorées. J'ai recueilli quelques joyeux propos de Benoît XIV. sur ces commerces & sur ces intrigues: celui, par exemple, auquel donna lieu une montre merveilleuse, échue à une Dame qui s'efforçoit en vain de la détacher pour la lui faire voir *. Mais de tout ce que j'ai observé & recueilli, il ne résulte rien qui puisse justifier les injustes pré-

* *Lasciate, lasciate; deve sempre il voto essere dirempeto al Santo.*

jugés répandus dans certains pays contre la régularité de mœurs & de conduite qui honore la très-grande partie du Sacré Collége & de la haute Prélature. Presque tous ces Eminentissimes & Illustrissimes Seigneurs semblent avoir pris pour régle de conduite, la Lettre qu'écrivoit le plus grand Politique de l'Italie, le très-célèbre Laurent de Médicis, à Jean son fils, qui fut depuis Pape sous le nom de Léon X. La considération que mérite cette Lettre, par son Auteur, par celui à qui elle est écrite, par son sujet & par la manière dont il est traité, me détermine à la tirer du Recueil dont elle fait partie, pour la placer ici. Je joins la Traduction Françoise à cette seconde édition, en faveur de ceux qui n'entendent pas l'Italien.



COPIA.

Lettere di XIII. Uomini Illustri, vol. in-8°. imprimé à Venise en 1584. On l'y trouvera dans le vingt-quatriéme Livre, fol. 22. verso.

MESSER GIOVANNI, voi siete molto obligato à Monsignor Domenedio, e tutti noi per rispetto vestro, perche oltre à molti beneficii e honori, che ha ricevuti la casa nostra da lui, ha fatto, che nella persona vostra veggiamo la maggior dignità che fusse mai in casa. E ancora che la cosa sia per se grande, le circonstantie la fanno assai maggiore, massime per l'età vostra, e conditione nostra.

Però il primo mio ricordo è, che vi sforziate esser grato à Monsignor Domenedio, ricordandovi ad ogn' hora, che non i vostri meriti, prudentia, ò sollecitudine, ma mirabilmente esso Iddio, vi ha fatto Cardinale; e da lui lo riconosciate, comprobando questa conditione con la vita vostra santa, essemplare, e honesta. A che siete tanto più obligato, per haver voi già dato qualche opinione nella adolescentia vostra da poterne sperare tali frutti. Saria cosa molto vituperosa, e fuor del debito vostro, e aspet-

TRADUCTION.

» SIRE JEAN, qu'elles obligations, vous & nous, n'avons-nous pas à Dieu! Il a mis le comble aux bienfaits & aux honneurs dont il nous a gratifiés, en vous élevant à la plus grande dignité qui ait encore été dans notre Maison: grace d'autant plus signalée, que votre âge & votre condition ne nous permettoient pas de l'espérer.

» La reconnoissance envers lui est donc un de vos premiers devoirs: vous en serez d'autant plus pénétré, que vous vous rappellerez plus souvent que ce n'est ni à votre mérite, ni à vos soins, ni à vos démarches que vous devez l'honneur du Cardinalat, mais à l'effet admirable de sa volonté, que vous devez justifier par une vie honnête, sainte & exemplaire. Vous y êtes d'autant plus obligé que, dans votre première jeunesse, vous avez montré d'heureuses dis-

tatione mia, quando nel tempo, che gli altri sogliono acquistar più ragione, e miglior forma di vita, voi dimenticaste il vostro buono instituto.

Bisogna adunque, che vi sforziate alleggerire il peso della dignità, che portate, vivendo costumatamente, e perseverando ne gli studii convenienti alla professtion vostra. L'anno passato, io presi grandissima consolatione, intendendo, che senza che alcuno ve lo ricordasse, da voi medesimo vi confessaste più volte; e communicaste. Nè credo che ci sia miglior via à conservarsi nella gratia di Dio, che lo habituarsi in simili modi, e perseverarvi. Questo mi pare il più utile, e conveniente ricordo, che per lo primo vi posso dare.

Conosco, che andando voi à Roma; che è sentina de tutti i mali, entrate in maggior difficoltà di fare quanto vi dico di soprà, perche non solamente gli essempi muovono, ma non vi mancheranno particolari incitatori e corruttori: perche, come voi potete intendere, la promotione vostra al Cardinalato, per l'età vostra, e per l'altre conditioni sopradette,

» positions pour l'avenir. Quelle » honte pour vous, si manquant & » à vos devoirs & aux espérances » que vous nous avez fait conce- » voir de vous, vous veniez à sortir » de la bonne voie, dans un âge » où la raison y conduit les autres » hommes !

» Faites donc tous vos efforts » pour alléger le poids de votre di- » gnité par la circonspection de vo- » tre conduite & par votre persévé- » rance dans les pratiques les plus » convenables à votre état. J'appris » l'an passé, avec la plus grande » consolation, que sans que person- » ne vous y excitât, vous avez sou- » vent approché des Sacremens. » C'est le moyen le plus certain » pour vous conserver dans la gra- » ce de Dieu; c'est le premier, c'est » le plus essentiel des avis que j'aie » à vous donner.

» Je sçais que résidant à Rome, » au centre de toutes les méchan- » cetés, mes avis sont d'autant plus » difficiles à pratiquer, qu'outre les » mauvais exemples, vous ne man- » querez pas de gens qui vous exci-

arreca seco grande invidia ; e quelli, che non hanno potuto impedire la perfettion di questa vostra dignità, s'ingegneranno sottilmente diminuirla, con denigrare l'opinione della vita vostra, e farvi sdrucciolare in questa stessa fossa, dove essi sono caduti, confidandosi molto, che debba lor riuscire per l'età vostra. Voi dovete tanto più opporvi à queste difficultà, quanto nel Collegio hora si vede manco virtù, e io mi ricordo pur'havere veduto in quel Collegio buon numero d'huomini dotti, e buoni, e di santa vita: però è meglio seguir questi essempi, perche facendolo sarete tanto più conosciuto, e stimato, quanto l'altrui conditioni vi distingueranno da gli altri.

E' necessario, che fuggiate, come Scilla e Caribdi, il nome della hippocrisia, e il nome di mala fama, e che usiate mediocrità, sforzandovi in fatto fuggire tutte le cose, che offendono in dimostratione, e in conversatione, non mostrando austerità ò troppo di severità, che sono cose, lequali col tempo intenderete, e farete meglio à mia opinione, che io non le posso esprimere. Voi intenderete di quanta importanza e essempio sia la per-

» teront à les suivre. Pour être en
» garde contr'eux, sçachez que vo-
» tre promotion au Cardinalat, dans
» l'âge où vous êtes, excitera l'en-
» vie, & que ceux qui n'ont pu tra-
» verser efficacement votre dignité,
» travailleront à la ruiner sourde-
» ment, en vous attaquant dans vo-
» tre conduite, & en réunissant leurs
» efforts pour abuser de votre jeu-
» nesse & l'entraîner dans le préci-
» pice où ils sont eux-mêmes tom-
» bés. Vous devez d'autant plus vous
» roidir contre la séduction, que le
» Sacré Collége n'est plus le même
» que celui que je me souviens d'a-
» voir vû, composé, pour la plus
» grande partie, d'hommes distin-
» gués par la science, par les moeurs,
» par la sainteté. En vous attachant
» à ces bons exemples, vous en se-
» rez d'autant plus estimé & respecté,
» que votre âge le promet moins.

» Vous vous trouvez entre deux
» écueils, l'hypocrisie & une vie
» dissolue. Prenez le parti mitoyen,
» en évitant tout ce qui peut cho-
» quer par un excès d'austérité & de
» dureté. L'usage & la réflexion vous

ſona d'un Cardinale, e che tutto il mondo ſtarebbe bene, ſe i Cardinali foſſino, come dovrebbono eſſere, percioche farebbono ſempre un buon Papa, onde naſce quaſi il ripoſo di tutti i Criſtiani. Sforzatevi duuque d'eſſer tale voi, che quando gli altri fuſſino coſi fatti, ſe ne poteſſe aſpettare queſto bene univerſale.

E perche non è maggior fatica, che converſar bene con diverſi uomini, in queſta parte vi poſſo mal dar ricordo, ſe non che v'ingegniate, che la converſation voſtra con gli Cardinali, e altri uomini di conditione, ſia caritativa, e ſenza offenſione: dico, miſurando ragionevolmente, e non ſecondo l'altrui paſſione: perche molti volendo quello che non ſi dee, fanno della ragione ingiuria. Giuſtificate adunque la coſcientia voſtra in queſto, che la converſation voſtra con ciaſcuno, ſia ſenza offenſione. E queſta mi pare la regola generale, molto à propoſito voſtro, perche, quando la paſſione pur fà qualche inimico, come ſi partono queſti tali ſenza ragione del l'amicitia, coſi qualche volta tornano facilmente.

Credo per queſta prima andata voſtra

» éclaireront,

» éclaireront, à cet égard, mieux
» que je ne puis le faire. Ils vous ap-
» prendront toute la grandeur d'une
» dignité, à laquelle eſt attachée
» le choix d'un bon Pape : choix
» qui feroit toujours tel, ſi les Car-
» dinaux étoient tels qu'ils devroient
» être, & alors de ce choix naîtroit
» le repos & la paix de la Chrétien-
» té. Eſſayez donc de vous montrer
» de manière que l'on pût eſpérer
» ce bonheur, ſi tous vos Confrères
» vous reſſembloient.

» Tout ce que je pourrois vous
» dire ſur la manière de vous con-
» duire avec les autres feroit inutile,
» ſi vous n'êtes pas déterminé à fai-
» re tous vos efforts pour que les
» Cardinaux & les gens diſtingués
» ayent à ſe louer de vous & jamais
» à s'en plaindre, en vous confor-
» mant moins à leurs prétentions
» qu'à la droite raiſon, qui devient
» ſouvent injure pour ceux qui exi-
» gent au-delà. Mais ſi tout le mon-
» de ne ſe peut louer de vous, qu'au
» moins perſonne n'ait à s'en plain-
» dre. Que cela vous ſerve de régle
» générale. Ceux qui, ſans autre rai-

à Roma, sia bene adoperare più gli orecchi, che la lingua. Hoggimai io vi ho dato del tutto à Monsignor Domenedio, e à Santa Chiesa, onde è necessario, che diveniate un buono Ecclesiastico, e facciate ben capace ciascuno, che amate l'honore, e lo stato di Santa Chiesa, e della Sede Apostolica, innanzi à tutte le cose del mondo, posponendo à questo ogn' altro rispetto. Nè vi mancher à modo, con questo riservo, d'aiutar la città e la casa: perche questa città fa l'unione della Chiesa, e voi dovete in ciò esser buona catena, e la casa ne va con la città. E benche non si possono vedere gli accidenti, che veranno, così in general credo, che non ci habbiano à mancare modi di salvare (come dica) la capra, e i cavoli, tenendo fermo il presupposto, che anteponiamo la Chiesa ad ogn' altra cosa.

Voi siete il più giovane Cardinale non solo di tutto il Sacro Collegio, ma che fosse mai fatto infino à qui; e però è necessario, che dove havete à concorrere con gli altri, state il più sollecito, il più umile, senza farvi aspettare ò in Cappella, ò in Concistorio, ò in Deputatione. Voi conoscerete presto li più, e li

» son que celle de la passion, renon-
» ceront à votre amitié, revien-
» dront plus facilement à vous, s'ils
» n'ont rien de personnel à vous re-
» procher.

» Dans ce premier séjour à Rome,
» faites moins usage de votre lan-
» gue que de vos oreilles. Je vous
» ai consacré à Dieu & à son Egli-
» se; conduisez-vous d'après cette
» consécration. Que tout le monde
» voye que vous aimez l'honneur
» & les avantages de l'Eglise & du
» Saint Siége, que vous les préférez
» à tout, & qu'ils concentrent tou-
» tes vos vûes. Ce dévouement ex-
» clusif ne nuira ni à votre patrie,
» ni à votre Maison: votre patrie est
» un nouveau lien qui vous attache-
» ra à l'Eglise, & vous serez entr'elle
» & votre Maison une chaîne qui
» les unira étroitement. Quoique
» l'on ne puisse prévoir tous les acci-
» dens qui peuvent déranger cette
» union, je crois qu'en général, c'est
» ménager, comme on dit, la ché-
» vre & les choux, que de préférer
» à tous intérêts celui de l'Eglise.

» Vous êtes le plus jeune du Sacré

meno accostumati. Co i meno, si suol fuggir la conversatione molto intrinsica, non solamente per lo fatto in se, ma per l'opinione, e à largo conversar con ciascheduno.

Nelle pompe vostre loderei più presto star di quà dal moderato, che di là; e più presto vorrei bella stalla, e famiglia ordinata, e polita, che ricca, e pomposa. Ingegnatevi di vivere accostumatamente, riducendo à poco à poco le cose al termine che per esser hora la famiglia, e il padron nuovo, non si puo.

Gioie, e seta in poche cose stanno bene à pari vostri, più presto qualche gentilezza di cose antiche, e belli libri, e più presto famiglia accostumata, e dotta, che grande. Convitar più spesso, che andare à conviti, e non però superfluamente. Usate per la persona vostra cibi grossi, e fate assai essercitio, perche in cotesti paesi si viene presto in qualche infermità, chi non ci ha cura.

Lo stato del Cardinale è non manco sicuro, che grande, onde nasce, che gli uomini si fanno negligenti, parendo loro

» Collége; aucun Cardinal n'a ja-
» mais été appellé d'auſſi bonne
» heure à la Pourpre : ainſi ſoyez le
» plus empreſſé & le plus modeſte
» dans toutes les fonctions Ecclé-
» ſiaſtiques & ſéculières. Bientôt
» vous connoîtrez ceux qui méri-
» tent plus ou moins que vous les
» choiſiſſiez pour modèles, ſoit pour
» vous-même, ſoit pour le Public.
» Évitez avec les derniers toute fami-
» liarité & toute intimité, ſans néan-
» moins paroître éviter perſonne.

» Quant à l'état que vous avez à
» tenir, qu'il ſoit honnête plutôt
» que magnifique. J'aimerois mieux
» une belle écurie, un domeſtique
» réglé & compoſé de gens choiſis,
» que tout l'appareil pompeux de la
» richeſſe & de la vanité. En un
» mot, mettez tous vos ſoins à vous
» rapprocher d'une honnête ſimpli-
» cité, autant que le permettent vo-
» tre jeuneſſe & une maiſon nouvel-
» lement formée.

» La ſoie & la parure ne ſont
» point faites pour gens de votre
» état; remplacez-les par une Biblio-
» théque bien choiſie, par un Cabi-

haver conseguito assai, e poterlo mantenere con poca fatica, e questo nuoce spesso, e alla conditione, e alla vita, alla quale è necessario che habbiate grande avvertenza, e più presto pendiate nel fidarvi poco, che troppo.

Una regola soprà l'altre vi conforto ad usare con tutta la sollecitudine vostra: e questa è, di levarvi ogni mattina di buon' hora, perche oltre al conferir molto alla sanità, si pensa, e espedisce tutte le facende del giorno, e al grado, che avete: havendo à dir l'officio, studiare, dare audientia, &c. ve'l troverete molto utile.

Un' altra cosa ancora è sommamente necessaria ad un par vostro, cioè pensar sempre, e massime in questi principii, la sera dinanzi, tutto quello che havete à fare il giorno seguente, accioche non vi venga cosa alcuna immeditata. Quanto al parlar vostro in Concistorio, credo sarà più costumatezza, e più laudabil modo, in tutte le occorrenze che vi si proporranno, riferirsi alla Santità di Nostro Signore, pensando, che per esser voi giovane, e di poca esperienza, sia più officio vostro rimettervi alla Santità sua, e al

» net d'Antiquités, par la politesse, » les talens & les connoissances de » ceux qui vous environneront. Tenez table & une table réglée; » mangez plus chez vous que dehors; ne vous nourrissez que de » mets solides, & faites beaucoup » d'exercice : c'est le moyen de résister aux atteintes du climat.

» On regarde l'état de Cardinal » comme une place aussi sûre que » grande, & on se néglige; on croit » que, ne pouvant aller plus loin, » on peut se soutenir sans beaucoup » de peine : cette négligence est très- » dangereuse pour la réputation, & » pour toute la suite de la vie, à » l'égard de laquelle on ne péche » jamais par excès d'attention.

» Je ne puis vous recommander » rien de mieux pour le régime, que » de vous lever tous les jours de » grand matin. Outre que cela contribue infiniment à la santé, vous » y trouverez tout le temps dont » vous avez besoin pour les affaires » de votre place, c'est-à-dire, pour » réciter votre Office, pour étudier, pour donner audience, &c.

ſapientiſſimo giudicio di quella. Ragionevolmente voi ſarete richieſto di parlare, e intercedere appreſſo à Noſtro Signore per molte ſpecialità. Ingegnatevi in queſti principii di richiederlo manco che potete, e dargliene poca moleſtia: che di ſua natura il Papa è più grato à chi manco gli ſpezza gli orecchi. Queſta parte mi pare da oſſervare per non lo infaſtidire; e coſi l'andargli inanzi con coſe piacevoli, ò pur quando accadeſſe, richiederlo con humiltà e modeſtia, doverà ſodisfargli più, e eſſer più ſecondo la natura ſua. State ſano. Di Firenze.

LORENZO DE' MEDICI.



» Vous avez encore à contracter
» une habitude essentielle à un hom-
» me de votre état : c'est, sur-tout
» dans les commencemens, de vous
» recueillir tous les soirs & de bien
» penser à tout ce que vous avez à
» faire le lendemain. Au moyen de
» cette précaution, il ne se présentera
» rien sur quoi vous ne soyez préparé.
» Quant à la manière de vous con-
» duire dans les Consistoires, le plus
» sûr est de suivre en tout l'avis
» qu'ouvrira Sa Sainteté : rien de plus
» convenable à votre jeunesse & à
» votre défaut d'expérience. Il arri-
» vera souvent que vous serez sollici-
» té de conférer avec Sa Sainteté, &
» d'intercéder auprès d'elle : faites ce
» qui dépendra de vous, sur-tout
» dans ces commencemens, pour
» l'importuner le moins qu'il sera
» possible ; ce sera servir le Pape sui-
» vant son goût. Entretenez-le moins
» d'affaires que de choses agréables ;
» & lorsque vous ne pourrez vous
» en dispenser, que ce soit avec la
» modestie qu'il aime dans tous ceux
» qui l'approchent. Portez-vous bien.
A Florence. LAURENT DE MÉDICIS.

ROME.

BEAUX ARTS.

Musique.

La mélancolie qui domine en général le tempérament & le caractère des Italiens, est la principale source de leur goût pour les Arts, pour la Poësie, pour la Musique. C'est cette mélancolie qui a rempli l'Italie de Poëmes épiques bons ou mauvais, mais qui annoncent dans les Poëtes, une constance & une tenue dont toutes les autres Nations ne sont pas capables. Cette constance à infiniment aidé le Génie dans la production des chefs-d'œuvre que l'Italie a donnés dans tous les genres agréables: *Alterius sic altera poscit opem res.* J'ai vu à Rome un Abbé d'une des premières Maisons de Bologne, qui, après une étude de l'Epinette opiniâtrément suivie pendant dix années, dont il en avoit passé deux à Naples, sans autre objet, étoit parvenu à étendre cet instrument, à l'organiser, & à en tirer tout ce que peut fournir le meilleur clavessin. La Musique n'est pas seulement un goût pour les Italiens, elle est une passion, elle est un besoin: besoin relatif à

leur tempérament, sur lequel elle agit d'autant plus délicieusement, qu'elle est plus bruyante.

La promotion du Cardinal Priuli occasionna une grande fête chez le Prince de Viane. La meilleure Musique de Rome étoit la base de cette fête. Je m'y trouvai à côté d'un Prélat que je ne connoissois point, & qui me demanda ce que je pensois de cette Musique. Je lui répondis qu'à en juger par le plaisir qu'elle paroissoit faire aux Connoisseurs, je la croyois excellente, mais que je n'en entendois que le bruit. » J'aime » la franchise de votre aveu, me dit le Prélat, en souriant; » mais pre- » nez patience: dans cinq ou six » mois, vous commencerez à sentir » de la mélodie où vous n'entendez » que du bruit. Vous êtes à cet égard » comme un homme qui ayant vécu » dans un souterrein, passeroit subi- » tement au grand jour. Ses yeux » éblouis n'appercevroient rien, & » il ne parviendroit que par degrés à » démêler les objets & à les distin- » guer. « Mais, lui répliquai-je, si vos Virtuoses visent plus au bruit qu'à

ROME.

l'harmonie : » C'eſt à cela préciſé-
» ment, répondit-il, que vous re-
» connoîtrez les mauvais. Ainſi en
» juge le célèbre Tartini. Les Vir-
» tuoſes de Naples, c'eſt-à-dire, les
» plus grands Violons d'Italie, dou-
» tent d'eux-mêmes & de leurs ta-
» lens, juſqu'à ce qu'il les ait jugés.
» Pour obtenir un jugement favora-
» ble, vous imaginez aiſément qu'ils
» déployent tous les tours d'adreſſe,
» de force & de ſoupleſſe. Leurs
» doigts volent, leur archet pétille,
» & lorſqu'ils ont fini : *Cela eſt bril-
» lant*, dit froidement Tartini à la
» plûpart, *cela eſt vif, cela eſt très-
» fort ; mais cela ne m'a rien dit là*,
» ajoute-t-il, en portant la main à ſon
» cœur. «

Je me rencontrai une autre fois dans une compagnie de Romains moins raiſonnables que le Prélat dont je viens de parler ; ils prétendoient leur Muſique intelligible pour tout homme venu au monde, avec des oreilles. Quant à la Muſique Françoiſe, ils ne la regardoient que comme une prononciation auſſi mauvaiſe que choquante, d'une lan-

gue que les Italiens seuls sçavent parler. Un Magistrat François qui se trouvoit alors à Rome, étant survenu, je l'engageai à chanter pour ces Messieurs quelque morceau de Musique Françoise qui pût les réconcilier avec elle. Le Magistrat, cédant à mes instances, chanta l'air: *Du Dieu des cœurs on adore l'empire*, & il le chanta avec l'air, le goût & tous les agrémens des meilleurs Chanteurs de Paris. Les *Enchaîne* de cet air excitoient dans nos Italiens un trémoussement, que je regardois comme une expression d'admiration & de plaisir. L'air fini avec toutes ses retournelles, j'allois leur demander ce qu'ils en pensoient, lorsque je les vis, joignant les mains & levant les yeux au ciel, réciter en commun d'un ton aussi sourd que lamentable: *Et secundùm multitudinem miserationum tuarum, dele iniquitatem meam.* Ils vouloient dire que, dans l'air qu'on venoit de leur chanter, ils n'avoient entendu que le premier verset du *Miserere.* Et en effet, sur les mouvemens d'admiration que les *Enchaîne* m'avoient paru leur arra-

pour admiration, ce qui n'étoit qu'une indignation excitée par l'ennui porté à son dernier période.

Architecture. Parler de Rome, sans dire un mot de l'Eglise de Saint Pierre, ce seroit revenir de Rome sans avoir vû le Pape. Ce Temple, digne de toute sa célébrité, est, parmi les ouvrages de l'Art, ce qu'est la mer dans le spectacle de la Nature : c'est-à-dire, l'unique objet qui remplisse l'idée que l'homme se peut faire de la grandeur, de la majesté, de l'immensité *. Après l'avoir vu, quelqu'un à qui il ne resteroit des yeux que pour des édifices, pourroit en user comme ces dévots Musulmans, qui se les arrachent au sortir de la Mecque, comme désespérant de rien voir de plus auguste. L'Eglise de Saint Pierre, au premier coup d'œil, paroît

* Disons avec le P. Mabillon : *Tam divinæ fabricæ majestatem rudi calamo violare non audemus : nonnulla sunt quæ nullo melius modo quàm silentio & stupore laudamur.*

infiniment moins ſpacieuſe qu'elle ne l'eſt en effet : illuſion produite par la grandeur des proportions des acceſſoires, tels que les bénitiers, le baldaquin, la chaire de Saint Pierre, &c. A ce ſujet, j'ai oüi agiter entre des Artiſtes du premier ordre, s'il y avoit plus d'art à rapetiſſer ainſi un édifice, qu'à l'augmenter par la diminution des acceſſoires. Cicéron définit ainſi l'Eloquence : c'eſt, dit-il, l'art de faire paroître les grandes choſes petites, & les petites grandes, *magnas res parvas, & parvas magnas facere.* En étendant à l'Architecture cette définition qui lui peut convenir à bien des égards, le problême ſe trouveroit réſolu.

L'immenſe revenu de la Fabrique de Saint Pierre la met en état de fournir & aux réparations continuelles qu'exige un tel édifice, & aux embelliſſemens que l'on y ajoute tous les jours. Les réparations de l'intérieur de l'Egliſe n'y forment aucun embarras : elles ſe font au moyen d'échafauds volans. J'ai vu de ces échafauds appliqués à la grande corniche de la nef : ils paroiſſent

ROME.

d'en-bas comme des toiles d'araignées.

L'établissement formé par Clément XI. pour mettre en mosaïque tous les chefs-dœuvre de Peinture que l'on parviendra par ce moyen à éterniser, est d'une dépense prodigieuse, soit pour la main-d'œuvre, soit pour les pâtes fondues qui sont la base de ce travail. Lorsque j'étois à Rome, je vis travailler pour cette destination à des copies du Saint Michel du Guide, du Christ au tombeau du Caravage, de la Transfiguration de Raphaël. Pour la commodité des Copistes, l'original de ce dernier, peint sur un très-solide assemblage de planches de noyer, occupoit un échafaud dressé derrière l'autel de Saint Pierre *in Montorio*, où il fut placé après la mort de Raphaël, & où il est demeuré, quoiqu'il eût été fait pour le Roi de France, François I. qui l'avoit déja payé en partie. Il m'est arrivé plus d'une fois, ne rencontrant personne à l'attelier, de me trouver seul vis-à-vis ce *non plus ultrà* de la peinture. Cette négligence fait hon-

neur aux Romains: le respect des Artistes & du peuple même, pour les chefs-d'œuvre de l'Art *, est la garde la plus sûre & la plus honorable dont on puisse les environner: une pareille garde a manqué aux peintures du cloître des Chartreux de Paris.

Les embellissemens dont on s'occupoit pour l'Eglise de Saint Pierre, pendant notre séjour à Rome, étoient d'une très-grande dépense. On regrattoit & on repolissoit le grand baldaquin ** & la chaire de Saint Pierre, & l'on refaisoit à neuf toute la décoration intérieure de la Chapelle *del Santissimo*. La première réparation étoit vue de mauvais œil

* Cependant les peintures du même Raphaël au Vatican, son Ecole d'Athènes, son Saint Sacrement, &c. sont très-maltraitées par l'impression des papiers huilés que les jeunes Peintres appliquent aux têtes, pour les calquer.

** Ce baldaquin, dont la hauteur est précisément la même que celle de la façade du Louvre à Paris, est tellement proportionné à l'édifice dont il occupe le centre, qu'au premier coup d'œil il paroît moins élevé que celui du Val-de-Grace de Paris.

ROME.

par la plûpart des Connoiffeurs ; ainfi que je l'ai déja dit : ils gémiffoient fur l'enlevement de cette précieufe *patine*, que les Grecs regardoient comme la fleur des ouvrages de cette efpèce*. Cette reftauration étoit à leurs yeux une véritable dégradation. Dans la Chapelle *del Santiffimo*, ils critiquoient le goût mefquin de la tapifferie feinte dont on revêtiffoit les murs : quant à la mofaïque du pavé, elle réuniffoit toutes les voix & tous les fuffrages. La principale piéce de cette mofaïque eft un grouppe de gerbes, de pampres & de raifins : la peinture ne peut approcher la belle Nature de plus près.

Les Romains ont la plus haute idée de la beauté de leur Ville, & de la magnificence de l'Eglife de Saint Pierre. Ils font confirmés dans cette idée, par le concours & par l'admi-

* Voyez Plutarque en fon Traité intitulé *Pourquoi la Pythie*, &c. *init.* Les Romains en penfoient de même du temps de Juvenal qui appelloit des vafes antiques,

Pocula adorandæ rubiginis.

ration de toutes les Nations que la curiosité amene continuellement à Rome. Aussi, lorsqu'on leur témoigne quelque étonnement sur leur peu de goût pour les voyages : *Eh!* disent-ils froidement, *dove ritrovaremo questa bella Cupola?*

Suivant le plan de l'Eglise de Saint Pierre, que l'on voit à la Bibliothéque du Vatican, tel que l'avoit arrêté Michel-Ange, cette Basilique devoit avoir exactement la forme d'une croix grecque ; c'est-à-dire, quatre nefs qui, dans les mêmes proportions, & dans une égale longueur, auroient abouti à l'autel qui eût été leur centre commun. La nef, qui fait face à la place, a depuis été prolongée de deux travées ou arcades ; son entrée est revêtue d'un portail qui l'enveloppe en entier, & qui n'étoit point du dessein de Michel-Ange. Dans ce dessein, chaque nef avoit un portail en loge ou portique en simple saillie, dans le goût de celui du Panthéon ; & ce portique n'auroit ni masqué ni coupé la décoration extérieure du total de l'édifice : décora-

ROME. tion que Michel-Ange n'avoit pas moins ſoignée que l'intérieure : décoration enfin qui auroit paru avec d'autant plus d'avantage, que cette Baſilique devoit être iſolée de toutes parts*. Ce Temple ſeroit par-là ſorti de la claſſe de tous les édifices modernes, qui ne ſe montrent au-dehors que par un portail ſans proportion néceſſaire avec des parties qui n'en ont aucune entr'elles, & que l'Architecte abandonne entièrement au Maçon.

Il n'en eſt pas de même des Palais. C'eſt ſur leurs parties extérieures que

* C'eſt pour raccorder toutes les parties étrangères au deſſein de Michel-Ange, que le Cavalier Bernin a élevé ce ſuperbe périſtile qui environne la place de Saint Pierre. Dans la Relation de Rome, ſous le Pontificat d'Alexandre VII, dreſſée par un Ambaſſadeur de Veniſe, il fait un crime à ce Pape de cette entrepriſe, qui coûta, dit-il, trois millions, monnoie de France. Qu'eût dit ce Vénitien de la magnificence de François I, qui avoit choiſi le célèbre Serlio *per Generale ſoprà Fabriche regie, con proviſione di trar cento ſcudi per ſoſtegno de i ſuoi biſogni?* Lett. del Aretino al Signor de Baïf del 13 Novembre 1539.

les Architectes déploient toutes les ressources de l'Art & du Génie. Ces Palais bordent les rues & les places qui doivent leur plus grande décoration à la continuité très-variée de ces grandes masses. Cette décoration est tellement le premier objet de ceux qui font bâtir, que plusieurs façades, élevées depuis long-temps, attendent encore les Palais pour lesquels elles sont faites. Tel est le Palais du Cardinal Sciarra-Colonne, Protecteur de France. Derrière une des plus belles façades du Cours, le Maître campe, pour ainsi dire, dans quelques appartemens bâtis à la légère, & appliqués à la partie intérieure de la façade, en attendant que l'on éleve le Palais qui lui est destiné.

Le goût pour la représentation ne préside pas moins à la distribution intérieure ; toutes les commodités lui sont sacrifiées. Derrière une enfilade continue de salons & de salles, est ménagé quelque petit réduit qui forme l'habitation du Maître. J'ai vu malade un Cardinal qui occupoit un des plus vastes & des plus magni-

ROME.

fiques Palais de Rome: tout son appartement consistoit en un coin d'entre-sol fumeux & mal éclairé, de huit pieds de longueur sur six de largeur.

Les Romains commencent cependant à se lasser de n'être logés que pour autrui, & ils pensent un peu plus à eux-mêmes dans les nouvelles constructions. Le Palais Corsini élevé depuis peu dans l'emplacement qu'occupoit celui de la fameuse Reine Christine, entre le Tibre & le Janicule, sans avoir dans sa distribution toutes les commodités qui forment aujourd'hui l'objet capital de l'Architecture Françoise, en a cependant beaucoup plus que tous les anciens Palais: il regagne, par ces commodités, ce qu'il perd du côté de la magnificence.

Elle ne brille nulle part avec plus d'éclat, que dans ces Palais connus sous le nom *de Vignes*, & répandus dans la campagne de Rome. Les familles des Papes des deux derniers siécles y ont rassemblé à l'envi & entassé les richesses de tous les Arts modernes, & les plus beaux monu-

mens des anciens : c'eſt-là ſur-tout que l'on peut prendre une idée de ce que Rome fut autrefois, & de ce qu'elle eſt aujourd'hui. Les jardins, qui accompagnent ces Palais, ne reſſemblent ni par la diſtribution, ni par la culture, à ceux de nos pays Septentrionaux. Mais, dans la plus belle ſaiſon, toutes les promenades de Rome ſe bornent à deux ou trois tours que l'on fait au Cours, vers le ſoir, dans des carroſſes qui vont au petit pas, & dont on leve les glaces au coucher du Soleil. En général, les Romains jugent comme les Chinois, & conçoivent auſſi peu qu'eux notre goût pour les promenades & pour les courſes à pied, dans leſquelles on n'a pour objet que d'aller & de revenir ſur ſes pas.

ROME.

Autant les jardins de pur ornement ſont négligés, autant ſont ſoignés les jardins potagers, qui fourniſſent les légumes & les herbages dont vivent preſque tous les Romains*. A juger de la culture de ces

* Un Ruſſe, peu riche, envoyé à Rome

ROME.

légumes, par leur beauté & leur excellence, on penseroit qu'au moins les Maraichers de Rome ont renoncé au privilége de *far-niente;* mais ils font beaucoup moins que par-tout ailleurs. La fertilité du sol, l'abondance & le bon marché des fumiers, l'attention la plus scrupuleuse dans le choix des graines: *Hæc sunt illorum veneficia.* Les arrosages même, que l'on imagine aussi nécessaires que fatiguans sous un ciel si brûlant, ne leur donnent pas la moindre peine. Les montagnes renfermées dans l'enceinte de Rome, versent, dans ces potagers, l'excédent & le résidu des eaux de leurs fontaines publiques & particulières. Ces eaux ménagées avec soin, & distribuées avec art, coulent d'elles-mêmes dans des rigoles que séparent les planches que ces fontaines

Apud Cicer. de C. Furio.

pour étudier le dessein, y ayant passé un Printems & un Eté, écrivoit à sa mere, que jusqu'alors il avoit vécu d'herbe crue; mais qu'il craignoit de ne pouvoir s'accoutumer à vivre de foin pendant l'Hyver qui approchoit.

abreuvent

abreuvent en abondance le soir & le matin. ROME.

Eglises, Chapelles, Palais, Maisons Religieuses, Maisons Bourgeoises, tout Rome est tellement rempli de peintures, qu'il n'y reste plus ni espace pour les peintures à fresque, ni place pour les tableaux à l'huile. S'il étoit possible qu'au milieu de cette plénitude & de la satiété qui la suit, la Peinture produisît encore des chefs-d'œuvres, on lui diroit: *Cela est beau, mais nous n'avons plus de place* *; & ces chefs-d'œuvres ne trouveroient point d'acheteurs. Les Etats & les Princes d'Italie pourroient, ce me semble, tirer de cette plénitude un avantage égal & pour l'art & pour eux-mêmes. En bornant aux Tableaux capitaux des plus grands Maîtres les défenses d'exporter, les Tableaux de la seconde classe deviendroient alors l'objet d'un commerce qui, en apportant de l'argent chez eux, laisseroit un champ toujours ouvert aux travaux

Peinture.

* *Pulchrum, sed non hic locus.*

ROME. & à l'émulation des Artiſtes vivans. Ces Artiſtes, devenant à leur tour anciens, jouiroient ſucceſſivement du prix que donne l'antiquité aux ouvrages de Peinture, fixeroient à leur tour les yeux de l'Etranger, & fourniroient à ſa curioſité des morceaux précieux que d'autres morceaux viendroient ſucceſſivement remplacer. Les diverſes Ecoles d'Italie deviendroient par-là des eſpèces de Manufactures, dont le travail ſoutenu par la certitude de la vente, fourniroit à un débit continuel. Auſſi les Maîtres qui leur reſtent encore, ne ſont-ils occupés que par les Etrangers.

Je ne pus diſſimuler mon étonnement à la vûe de quelques ſujets tirés des Métamorphoſes, dont je vis charger à freſque les plafonds du rez-de-chauſſée, d'un Palais de la Longara: ces peintures ſeroient à peine de miſe dans nos pays Septentrionaux. Le jeune Artiſte qui les exécutoit, avoit au moins toute la gaieté de ſon état: grand Muſicien, grand Violon, il nous joua, de deſſus ſon échafaud, cinq ou ſix *im-*

promptu, avec toute la prestesse & toute la légèreté Napolitaine. Le Prince qui l'employoit comme Peintre, me rappella ce Général François *, qui avoit un Secrétaire pour boire **. ROME.

Les premiers rangs de l'Ecole Romaine sont occupés aujourd'hui par MM. Pacido Costanzi, Sebastiano Conca, Pompeo Battoni, & Jean-Paul Panini. J'avois accès auprès du premier, qui étoit alors Prince de l'Académie de Saint Luc. Il faisoit un grand Tableau d'autel pour des Religieuses de Franche-Comté : c'étoit le second ou le troisiéme qu'on lui avoit demandé pour cette Province. Mes visites & nos conversations ne prenoient rien sur son travail qui étoit très-facile, & dans la manière large de l'Ecole Romaine. Le peu de morceaux de ces Maîtres, que l'on voit à Rome, joignent à cette manière large, un coloris plus brillanté que celui des anciens.

* M. de Vendôme.

** C'étoit Campistron.

ROME.

Je ne dirai rien de ces derniers, ni des Cabinets que remplissent leurs ouvrages. Je rapporterai seulement quelques faits sur la charlatanerie, qui a travaillé & qui travaille encore tous les jours à les multiplier. J'ai vu quatre ou cinq originaux de cette même Sainte Famille de Raphaël, dont l'original unique fait partie de la collection du Palais Royal à Paris. Un de ces prétendus originaux occupe la place d'honneur dans la galerie du Cardinal Alexandre Albani, où il est le seul qui ait les honneurs d'un rideau.

Dans la collection du Cardinal Valenti *, qui est passée à l'Abbé Valenti, son neveu, on montre la petite Magdelaine au rocher, qui est

* Cette collection rassemble plusieurs petits morceaux de Raphaël, lesquels étant passés en Espagne, avoient été jettés dans les corridors & dans les communications les moins éclairées des appartemens de l'Escurial. Ils avoient attiré l'attention du Cardinal Valenti, pendant sa nonciature en Espagne. Pour récompenser cette attention, la Reine d'Espagne qui l'aimoit beaucoup, lui avoit permis de les placer chez lui dans le jour qui leur convenoit.

un des chefs-d'œuvres du Corrége. J'ai retrouvé depuis cette même Magdelaine parmi les tableaux de la Maison Farnèse, qui ont passé à Naples, où ils occupent le Palais de *Capo di Monte*. Quoique celle du Cardinal Valenti soit de la plus grande beauté, quoiqu'elle ait une fleur & un éclat que n'a point celle de *Capo di Monte*, il y a tout lieu de présumer que le véritable original fait par le Corrége pour les Farnèses ses Souverains, est celui que possede l'Héritier de cette Maison.

On apporta à des Etrangers, avec lesquels je me rencontrai, un petit tableau que l'on vouloit vendre comme original du Bassan. Il avoit tous les caractères de ce Maître & de l'ancienneté nécessaire pour l'illusion. Je m'apperçus d'aventure que la toile sur laquelle il étoit peint, sortoit des mains du Tisserand : mal-adresse d'autant plus marquée, que l'on avoit eu l'attention de monter cette toile sur un vieux chassis. Je me contentai de dire à celui qui en paroissoit le plus amoureux, qu'il l'examinât *folio verso*.

ROME.

Un des plus précieux tableaux de la collection de la Maison Sachetti, (collection que Benoît XIV, après l'avoir acquise, a consacrée au Public dans une des salles du Capitole), me fit naître un soupçon d'un autre genre. Il représente en petit la bataille d'Arbelles. Dans l'ensemble & dans les détails, il a une telle ressemblance avec celui de le Brun, qui fait partie des batailles d'Alexandre peintes pour Louis XIV, qu'au premier coup d'œil, l'un paroît une copie de l'autre. Cette ressemblance ayant piqué ma curiosité, je m'informai de l'âge & de la date du tableau Romain. J'appris qu'il avoit été commandé à Pietre de Cortone, par un Roi d'Espagne, qui l'avoit laissé maître du sujet & de l'honoraire; que le Prince étant mort avant l'ouvrage fini, le Peintre auquel il étoit resté, l'avoit terminé, & présenté comme un hommage de sa reconnoissance au Cardinal Sachetti, son protecteur.

On me détailla ainsi les motifs de sa reconnoissance. Pierre Berretini, âgé de dix à onze ans, s'abandonnant à l'impulsion de son goût pour

la Peinture, avoit quitté Cortone, sa patrie, & étoit venu à Rome, sans autre ressource que la connoissance d'un de ses compatriotes, marmiton chez le Cardinal Sachetti. Le Crotoniate le reçut dans son galetas; partagea sa paillasse avec lui, & le nourrit, pendant deux années, de restes qu'il escamottoit. Ayant été avancé en grade, il obtint pour son compatriote, son galetas en entier, & la permission de vivre à la cuisine. Sans autre maître que le désir d'apprendre, le jeune Dessinateur passa quelques années enseveli dans l'étude de l'antique & du moderne. Le Palais Sachetti, situé à l'extrémité de Rome, vers le Vatican, étoit très-éloigné des quartiers les plus favorables à l'étude de l'antique. Pour économiser le temps, Berretini muni de pain pour toute provision, alloit s'établir pour plusieurs jours dans ces quartiers, passant les nuits dans l'attelier, c'est-à-dire, au milieu de la rue, ou sous quelque portique. Ses commensaux, accoutumés à ces absences, n'en étoient point allarmés. Cependant ayant été une ROME.

ROME.

fois quinze jours ſans reparoître, & ſon ami l'ayant inutilement fait chercher, on le crut mort, ou retourné à Cortone, & l'on diſpoſa de ſon galetas. Celui à qui il échut, le trouvant rempli de papiers, d'études, de deſſeins, les raſſembla & les remit au Crotoniate, qui s'aviſa de les préſenter au Cardinal, à qui l'Auteur même ne l'avoit point encore été. Le Cardinal jugeant de ſes talens par ſes études, ordonna au Cuiſinier de renouveller ſes recherches, & de lui faire connoître ſon compatriote, s'il le retrouvoit. On le découvrit enfin vers le quartier Saint Grégoire, dans un Monaſtère iſolé, dont les Moines, frappés de ſon application au travail, lui avoient offert le couvert, & une place à leur ſeconde table. On le ramena au Palais. Le Cardinal lui fit l'accueil le plus obligeant, l'habilla, le penſionna, & le plaça chez le Ciarpi, l'un des meilleurs Maîtres que Rome eût alors. Les encouragemens de ce généreux Patron, ſes libéralités, le vif intérêt qu'il prit aux ſuccès du jeune Artiſte, les décidèrent. Berretini ſe fit bien-

tôt un nom, dont il rapporta la gloire à son Mécène, qui l'avoit été si long-temps sans le sçavoir, & qui voulut qu'il vécût chez lui & avec lui, comme enfant de la maison, & comme ami. L'estime & les bienfaits d'Urbain VIII. & d'Alexandre VII, qui employèrent le Berretini comme Peintre & comme Architecte, firent autant pour sa réputation, que pour sa fortune, dont il sçut jouir, sans sortir de son état. Il en consacra une partie à l'honneur de son art, en relevant l'Académie de Saint Luc & les lieux de ses exercices; en rebâtissant & dotant l'Eglise de Sainte Martine*, qui appartient à cette Académie, & pour l'aggrandissement de laquelle il donna sa propre maison; enfin en arrangeant le soûterrein qui regne sous cette Eglise : soûterrein qui, par ses soins & par sa magnificence, est devenu une des belles

* On voit au maître-autel de cette Eglise, le fameux Saint Luc de Raphaël, peint sur du bois, dont l'assemblage a été dérangé par l'humidité du lieu, & d'ailleurs trop éloigné de la vûe.

lens font communément décidés : ainsi sa bataille d'Arbelles feroit très-antérieure aux batailles de le Brun, né en 1619.

Le dernier Peintre le plus célèbre de l'Ecole Romaine, est Carle Maratte. Ses ouvrages se sont emparé, dans les édifices publics & particuliers, de tous les vuides que ne remplissoient point les ouvrages des anciens Maîtres : c'est sous ce point de vûe qu'on le peut regarder comme *le dernier des Romains*. Il allioit à des talens supérieurs pour son Art, des talens également marqués pour la Poësie & pour la Musique : leur développement fut l'ouvrage de l'Amour. Epris, dès ses plus tendres années, de la beauté d'une jeune Romaine, dont les biens & la condition lui laissoient peu d'espérance, Carle avoit entrepris de se faire, par son pinceau, un état qui pût autoriser ses prétentions : mais l'Amour anticipa l'exécution de ce projet, en unissant les deux Amans par un mariage clandestin. La famille, à laquelle le jeune Artiste avoit osé s'allier, le poursuivit comme séducteur,

ROME. & fit casser le mariage. Cette séparation qui intéressoit autant l'honneur que l'amour, fut pour Carle un double aiguillon qui l'anima à suivre le projet sur lequel il avoit fondé ses premières espérances. Des travaux continus lui en assurèrent la réussite, en le conduisant au premier rang de l'Ecole Romaine, & à la considération attachée alors à ce rang. Avec un nom connu, il se présenta à la famille de son épouse, & lui demanda la réunion de ce qu'elle avoit séparé. Sa demande, appuyée par tout ce que Rome avoit de plus grand, fut agréée. Un second Jugement cassa le premier : les deux Epoux furent rendus l'un à l'autre, & l'Amour les dédommagea de tout ce qu'ils avoient souffert pour lui, en unissant leurs esprits & leurs ames jusqu'au tombeau.

Au milieu de cette longue persécution, Carle chantoit ses douleurs & ses regrets : depuis qu'elle eut cessé, il chantoit son bonheur dans des vers charmans qu'il mettoit en musique. Plusieurs de ces compositions se sont conservées dans la mé-

moire des Romains. J'en ai oüi réciter quelques-unes : les anciens & les modernes les plus diſtingués dans ce genre, n'ont rien fait de plus vif, de plus tendre, de plus honnête. La plûpart des grands Artiſtes ont ainſi réuni les talens agréables. Pour ne parler ici que de leur Chef & de leur modèle, nous avons de Michel-Ange de très-bonnes Poëſies, qui rempliſſent un Recueil *in*-8°. imprimé à Florence en 1726.

Carle Maratte s'étoit d'abord borné à peindre des Vierges. Malgré la variété de l'expreſſion & des airs de tête, elles ont toutes un air de famille*. L'image de ſon épouſe, toujours préſente à ſon eſprit, étoit le modele d'après lequel il travailloit**. Je voyois ſouvent une Annonciation de lui, placée au maître-

* *Facies non omnibus una, nec diverſa tamen.*

** Pline, en improuvant, comme peu religieux, ce genre de prototypes aſſez familier à nos Peintres modernes, dit d'Arellius, Peintre Romain : *Flagitio inſigni corrupit Artem, Deas pingens, ſub dilectarum imagine*, L. 35, C. 10.

ROME.

autel d'une chapelle voisine de l'Hôpital du Saint Esprit : la Vierge de ce tableau avoit cet air de gaieté & même de coquetterie qui peut convenir à une Magdelaine avant sa conversion. Il est vrai qu'elle devoit la plus grande partie de cet air à un véritable collier de perles passé à son col, & à une demi-couronne d'argent aussi appliquée au tableau. Le respect des Romains pour les chefs-d'œuvres de l'Art, n'a encore pu les corriger de ce sot usage : leur dévotion défigure & gâte encore tous les jours les tableaux les plus précieux, par l'application de mille niaiseries de cette espèce.

Pour terminer cet article de la Peinture d'une manière agréable aux Connoisseurs & utile aux Artistes, je vais rapporter l'Extrait & la Traduction Françoise d'une Lettre, que le célèbre Aretin écrivit à Michel-Ange sur le bruit qui couroit à Venise qu'il alloit peindre le Jugement dernier dans la chapelle de Sixte IV, au Vatican. Ce grand morceau étoit terminé, lorsque Michel-Ange reçut cette Lettre, dont il remercia

l'Aretin, en avouant que les idées qu'il lui donnoit pour ce grand sujet, étoient supérieures à celles pour lesquelles il s'étoit déterminé. Les Artistes & les Connoisseurs jugeront s'il y avoit plus de vérité que de politesse dans cet aveu de Michel-Ange. Il l'accompagna de quelques desseins de sa main, dont l'Aretin le remercie par une Lettre du 20 Janvier 1538. La première que l'on va lire, est du 15 Septembre de l'année précédente.



AL DIVINO
MICHEL-AGNOLO.

Lettere del' Aretino, vol. 1. folio 153. verso. In Parigi, 1609. in-8°.

Perche, Venerabile Uomo, non contentarvi della gloria acquistata fino à qui? A me pare, che vi dovesse bastare d' aver' vinti gli altri con l'altre operationi; ma io sento, che con il fine del' Universo, che al presente dipignete, pensate di superare il principio del mondo, che già dipigneste; acciò le vostre pitture vinte dalle pitture istesse, vi dieno il trionfo di voi medesimo.

Hor' chi non ispaventarebbe nel porre il pennello à cosi terribil' suggetto: io veggo, in mezzo de le turbe, Anticristo con una sembianza sol' pensata da voi. Veggo lo spavento nella fronte de i viventi: veggo i cenni che di spegnersi fà il Sole, la Luna, e le Stelle: veggo quasi esalar' lo spirto al fuoco, a l'aria, a la terra, e a l'acqua: veggo là in disparte la Natura esterrefatta, sterilmente raccolta nella sua età decrepita. Veggo il tempo asciotto, e tremante, che per esser'

AU DIVIN
MICHEL-ANGE.

CROYEZ-VOUS donc, le plus respectable des hommes, qu'il vous soit possible d'ajouter à votre gloire ? Vous avez mis hors de combat tous ceux qui pourroient entrer en lice. En peignant la fin de l'Univers, vous voulez sans doute surpasser la peinture que vous avez faite de son origine, & opposant l'une à l'autre, joûter contre vous-même & en triompher ?

Qui ne frémiroit, en vous voyant prendre vos pinceaux pour ce terrible sujet ! Je vois, au milieu d'une foule innombrable, l'Antechrist avec ce caractère qu'il n'appartient qu'à vous de lui imprimer. Je vois la terreur sur le front des vivans : le Soleil, la Lune & les Etoiles sont prêts à s'éteindre ; le feu, la terre, l'air & l'eau commencent à se décomposer. Ici, la Nature épuisée & tremblante, plie sous sa décrépitude ; là, le

giunto al suo termine, siede sopra un' tronco secco. E mentre sento dalle trombe de' gli Angeli scuotere i cuori di tutti i petti. Veggo la vita, e la morte opresse da spaventosa confusione; perche quella s'affatica di relevare i morti, e questa si provede di abattere i vivi. Veggo la speranza, e la disperatione, che guidano le schiere de i buoni, e gli stuoli de i rei. Veggo il teatro delle nuvole colorite da i raggi che escano da i puri fuochi del cielo, su i quali frà le sue militie si è porto a seder' Cristo cinto di splendori, e di terrori. Veggo risulgergli la faccia, e scintillando fiamme di lume giocondo, e terribile, empie i ben' nati di allegrezza, e i mal' nati di paura. Intanto veggo i ministri de l'abisso, i quali con horrido aspetto, con gloria de i Martiri, e de i Santi, schernisc ono Cesare, e gli Alessandri: che altro è l'aver vinto se stesso, che il mondo. Veggo la Fama con le sue corone, e con le sue palme sotto i piedi, gittatalà frà le ruote de i suoi carri. In ultimo veggo uscir' dalla bocca del figlivol' di Dio la gran' Sententia: io la veggo in forma di due strali, uno di salute, e l'altro di damnatione; e nel vedergli volar' giuso, sento il furor' suo urtare nella ma-

Temps décharné & demi-mort, attend, sur une souche desséchée, l'instant qui va le voir finir. Au son des Trompettes célestes, qui retentit dans tous les cœurs, la Vie & la Mort s'embarrassent, en s'empressant, l'une, à relever les Mourans, l'autre, à abattre les Vivans; tandis que l'Espérance & le Désespoir guident, dans des routes différentes, la troupe des Justes & celle des Méchans. Le Ciel s'ouvre : des nuées rayonnantes du feu le plus pur de l'Empirée, forment un vaste théâtre, où paroît, au milieu de l'Armée du Ciel, Jesus-Christ sur un thrône environné de gloire & de terreur : sa face resplendissante étincelle d'un mélange de lumière douce & terrible, qui porte l'allégresse dans le cœur des Saints & une flamme dévorante dans le sein des Réprouvés. Au pied de ce théâtre, je vois les Démons, sous mille formes hideuses, faire servir à la gloire des Saints & des Martyrs, l'humiliation des Césars, des Alexandres, qui, en donnant des chaînes à l'Univers, n'ont pas sçu se vaincre eux-mêmes.

china elementale; e con tremendi tuoni disfarla, e risolverla. Veggo i lumi del Paradiso, e le fornaci dello abisso, che dividono le tenebre cadute sopra il volto de l'aere; talche il pensiero, che mi rappresenta l'imagine della rovina del novissimo die, mi dice: » Se si trema, e teme » nel contemplar' l'opra del Buonarotti, » come si tremarà, e temerà, quando vedre- » mo giudicarsi da chi ci dee giudicare?

Ma crede la Signoria V. che il voto; che io ho fatto di non riveder più Roma, non si habbia a rompere nella volontà di veder' cotale historia? Io voglio più tosto far bugiarda la mia deliberatione, che ingiuriare la vostra virtù: la qual' prego, che habbia caro il desiderio ch' io ho di predicarlo. Di Venetia, il XV. di Settembre 1537.



A côté de ces Conquérans humiliés, je vois la Renommée, avec ses couronnes & ses palmes, traînée dans la poussière, sous les roues de son char. Enfin, je vois le Décret éternel sortir de la bouche du Sauveur, sous la forme de deux dards, l'un de salut, l'autre de réprobation. Ils vont frapper la machine de l'Univers; ils la foudroyent & la pulvérisent. Au milieu des ténèbres, qui ont pris la place de l'air, il ne reste de lumière que celle du Paradis & des fournaises de l'Abysme.

Pénétré de ce spectacle, je me dis à moi-même : » Si, sous le pinceau » de Buonarotti, il me remplit de » terreur, de quel effroi ne serai-je » pas pénétré, quand nous compa» roîtrons à ce grand jour! « Pouvez-vous croire que puisse tenir, contre le désir ardent de voir ce chef-d'œuvre, le vœu que j'ai fait de ne plus retourner à Rome? J'en dois le violement à la sublimité de vos talens, & vous me permettrez de publier par-tout l'idée extraordinaire que j'en ai. A Venise, le 15 Septembre 1537.

ROME.

Les peintures de la Chapelle du Pape Sixte IV. me rappellent *la Salle Royale*, qui sert de distribution à cette Chapelle & aux appartemens où conduit le grand escalier du Bernin. Les raisons de la dénomination de cette salle, sont à Rome une énigme que l'on n'explique que par la volonté ou la fantaisie du Pape qui l'a fait bâtir. Mais les peintures qui la décorent en entier, parlent assez pour éclairer, sur ces raisons, tout œil attentif. Ces peintures représentent les divers triomphes de l'Eglise Romaine sur ses ennemis, dont des Têtes couronnées sont la plus grande partie.

La fameuse journée de la Saint Barthelemi y remplit deux Tableaux. On voit dans l'un le corps de l'Amiral de Coligny que l'on jette par la fenêtre, & dans l'autre Charles IX. sur son thrône, autorisant & ratifiant *la bonne œuvre*. Les Romains sont tellement imbus de tous les principes qui peuvent procurer ou assurer la plus grande gloire de Dieu & du Pape, que le Cardinal Bentivoglio, l'un des hommes

les plus doux & les plus humains, l'un des Écrivains les plus sages & les plus modérés, loue dans ses *Mémoires, chap. 6.* le Cardinal Salviati sur le parti qu'il eut à la résolution de la journée de la Saint Barthelemi, en disant: *Che bastò ben à frenare in alcuna parte, ma non già per abbattere, QUANTO BISOGNAVA, l'audacia e la rabbia degli Hugonotti.* Le sçavant Naudé qui, dans un long séjour à Rome, avoit pris les principes Romains, a placé cette boucherie parmi les *COUPS D'ÉTAT,* c'est-à-dire, parmi *ces actions hardies & extraordinaires que les Princes sont contraints d'exécuter aux affaires difficiles & comme désespérées contre le Droit commun, sans garder ordre ni forme de justice, hasardant l'intérêt particulier pour le bien public.* Tout François qui, sans être sorti de France, entreprendroit, hors du feu de l'action, l'apologie de pareilles exécutions, est fait pour en être un des premiers Ministres. ROME.

La Sculpture n'est presque plus occupée, à Rome, qu'à fournir aux Sculpture.

ROME.

Etrangers quelques copies d'antiques très-légèrement traitées, & qui se payent de même. Le dernier Pontificat a été aussi ingrat pour elle que pour la Peinture. Les véritables Mécènes des beaux Arts, sont les Grands & les gens riches qui bâtissent & qui décorent. La production des chefs-d'œuvres est indépendante de leurs connoissances & de leur goût : ils naissent de l'émulation que la multiplicité des entreprises produit entre les Artistes: émulation qui fit son effet dans la Grèce, & sur-tout à Athènes, où le plus petit Bourgeois occupoit les Peintres, les Sculpteurs & les Graveurs. En un mot, pour me servir d'une comparaison que s'appliquoit Socrate, les Bâtisseurs sont les Accoucheurs des pensées des Artistes.

Les plus grands Accoucheurs que Rome moderne ait eus en ce genre, furent, dans le courant du seiziéme siécle, Jules II, Léon X, Sixte V; & dans le dernier, Urbain VIII & Alexandre VII. Tous les grands Artistes de l'Italie, tous les chefs-d'œuvres connus en différens genres,

res, se rapportent à quelqu'un de ces Pontificats.

Le Bernin & l'Algarde * illustrèrent les deux derniers. L'Algarde étoit aux ordres du Bernin ; mais, à juger de leurs talens par leurs ouvrages, la supériorité étoit, à bien des égards, du côté de l'Algarde. Son Attila est peut-être le plus grand morceau que la Sculpture ait jamais exécuté ; c'est une des merveilles les plus frappantes de l'Eglise de Saint Pierre. Les essais même de cet Artiste n'ont rien de cette foiblesse & de cette indécision que l'on trouve dans ceux que le Bernin a laissés à Naples : cette Vierge colossale, par exemple, que l'on voit à la Chartreuse. Dans sa plus grande force, le dernier n'a rien fait de plus beau ni de plus vigoureux, que les deux figures, de grandeur naturelle, que l'on voit au retable de l'autel de Notre-Dame des Victoires **, aux

* En cherchant le nom de ce Maître dans le *Dictionnaire des beaux Arts*, je n'ai trouvé que celui d'*Aldegraef.*

** Cette Notre-Dame est une figure de

ROME. Thermes de Dioclétien. Il a ſaiſi l'inſtant où un Chérubin décoche dans le cœur de Sainte Théreſe, un trait enflammé. Aux pieds de l'Ange debout, demi-nud, ſouriant, & beau d'une beauté céleſte, on voit la Carmelite en extaſe, couchée à terre ſur le dos, la poitrine haletante & prodigieuſement élevée, les yeux renverſés, tous les nerfs & les fibres du corps dans une contraction exprimée par le déſordre des traits de ſon viſage, de toute ſa perſonne & de toutes les parties de ſes vêtemens : l'impreſſion de l'extaſe eſt marquée juſques dans l'orteil du pied gauche jetté hors du retable. Si le Bernin a pris dans la nature le modèle de cette ſituation, c'eſt le comble de l'art d'en avoir ſaiſi & fixé la rapidi-

---

Vierge qu'un Carme Déchauſſé rapporta d'Allemagne à la fin du ſeiziéme ſiécle, ou au commencement du ſiécle ſuivant. Les Romains font honneur à cette Image & aux prières qu'ils lui adreſſent, de tous les avantages remportés par les Chrétiens ſur les Turcs, depuis la victoire de Lépante incluſivement. Voyez les *Mémoires de l'Abbé de Marolles*, p. 51.

té. Si la force de son imagination l'a cherchée & rencontrée hors de la nature, il n'est pas moins merveilleux qu'il ait aussi parfaitement rendu les mouvemens de ces convulsions, dont le spectacle étoit réservé au dix-huitiéme siécle, ou qu'il ait aussi-bien rempli l'esquisse tracée par Virgile dans le portrait de la Sybille * : mais rien n'est plus étonnant que le lieu qu'occupe un pareil morceau, c'est-à-dire, un retable d'autel.

A la place Navone, un soûterrein qui est, dit-on, le lieu même (*fornix*) où Sainte Agnès fut exposée à la brutalité de Soldats-aux-Gardes ou Prétoriens, est aujourd'hui une petite Chapelle, dont l'autel a pour tout ornement l'image de la Sainte en demi-relief de grandeur presque naturelle, absolument nue, avec de grands cheveux qui semblent couvrir au hasard quelques parties du plus beau corps. L'Algarde

* *Non vultus, non color unus,*
Nec comptæ mansêre comæ; sed pectus anhelum,
Et rabie fera corda tument.

ROME.

a ſçu répandre ſur cette ſituation délicate, l'air de décence, de modeſtie & de ſainteté qui convient à cette figure & à la place qu'elle occupe.

Le dernier Sculpteur qui ait le plus travaillé à Rome, & qui s'y ſoit fait une réputation qui croît avec le temps, eſt Pierre le Gros, François de Nation, mort à Rome en 1719, âgé de cinquante ans. Son ſort fut le même que celui du fameux Pouſſin : les mêmes raiſons, c'eſt-à-dire, les mêmes jalouſies, les mêmes manœuvres, en les expatriant l'un & l'autre, les déterminèrent à ſe fixer à Rome, qui ſçut bien profiter de l'ingratitude de leur patrie.

Académie de Saint Luc.

L'eſpèce d'inaction dans laquelle les beaux Ars ſont tombés à Rome, n'a rien changé à l'état de l'Académie de Saint Luc, qui réunit les trois Filles du Deſſein : la Peinture, la Sculpture & l'Architecture. Cette Académie fondée dans le ſeiziéme ſiécle par le Mutiano, l'un des bons Maîtres de l'Ecole Romaine, relevée dans le dernier ſiécle par Pietre

de Cortone, a reçu dans celui-ci de nouveaux encouragemens, par les prix que Clément XI. a fondés pour les Eléves des trois Arts.

A côté de l'Eglise de Sainte Martine, qui appartient à cette Académie, sont plusieurs appartemens contigus où elle tient ses Ecoles. La principale piéce, est un vaste sallon dont les murs sont couverts d'ouvrages d'Académiciens anciens & nouveaux. On y voit, dans une armoire, la tête de Raphaël, telle qu'elle a été tirée de son tombeau, plusieurs années après sa mort. On lit sur cette Relique très-précieuse à l'Académie, le fameux Distique du Cardinal Bembe :

Hic ille est Raphaël, timuit quo sospite vinci
Rerum magna Parens, & moriente mori.

J'ignore si M. Rollin ou le P. Bouhours ont mis au creuset ce Distique sonore : je doute qu'il sortît avec avantage de cette épreuve.

Le 18 Septembre, je partageai avec tout Rome le spectacle que donna l'Académie pour la dix-neuviéme distribution des prix fondés

ROME. par Clément XI : ſpectacle qu'accompagnèrent la magnificence & la grandeur qui ſont encore dans le génie Romain. Le grand ſallon du Capitole étoit le lieu de la fête. Ce ſallon tapiſſé, dans toute ſon étendue, en damas & velours rouges, bordés de larges galons & de crépines d'or, & éclairé par quantité de luſtres & de bras diſtribués avec goût, avoit, à l'une de ſes extrémités, une eſtrade ou petit théâtre en demi-cercle, dont le centre étoit occupé par une chaire au-deſſus de laquelle étoit placé le portrait du Pape régnant, ſous un baldaquin de la plus grande richeſſe, que dominoit une tribune à demi maſquée ; le tout lié à la décoration générale du ſallon. Vis-à-vis le théâtre, étoient placés en demi-cercle, les fauteuils pour les Cardinaux ; & de droite & de gauche deux tribunes, l'une pour le Roi d'Angleterre ou Prétendant qui étoit à Rome, l'autre pour les Ambaſſadeurs & Miniſtres Etrangers.

Vingt Cardinaux qui honoroient la cérémonie de leur préſence, ayant pris leurs places, l'Arcadie ou So-

ciété des Arcades se répandit sur le premier gradin du théâtre. L'Académie de Saint Luc, qui faisoit les honneurs de la fête, occupa le second. Monsignor Carrara monta en chaire, & de la tribune du dais, partit une symphonie composée pour la fête & exécutée par les meilleurs instrumens de Rome. A la symphonie succéda un Discours prononcé en Italien. Dans ce Discours qui dura une demi-heure, Monsignor Carrara exposa les services que la Religion a rendus aux beaux Arts, & ceux que les beaux Arts rendent à la Religion. Une nouvelle symphonie annonça la distribution des prix, qui sont des médailles d'argent de différens modules: neuf pour trois classes dans la Peinture, & pareil nombre pour la Sculpture & l'Architecture. Les Romains applaudissoient, avec le plus grand fracas, à l'appel des Romains & des Italiens; mais un jeune François (M. *Berton*, de Besançon), ayant été appellé pour le premier prix de la première classe de Sculpture, un morne silence, & ensuite un murmure sourd pri-

ROME. rent la place des applaudiſſemens. Ce ſilence réveilla tous les Etrangers préſens à la cérémonie : les applaudiſſemens très-marqués conſolèrent un Eſpagnol qui remporta le prix ſuivant, ainſi que MM. *Allegrain* & *Mouchy*, de Paris, *de Meſmay*, de Dôle en Franche-Comté, & un Ecoſſois, qui furent couronnés dans différentes claſſes. La diſtribution des prix rouloit entre les Cardinaux, des mains deſquels les Vainqueurs venoient les recevoir. Ils eurent à ſe louer de la bonté, de la gaieté, de l'amitié dont ces Eminences accompagnoient à l'envi cette fonction. Après une nouvelle ſymphonie, & au milieu de nouvelles acclamations, les Arcades lûrent, à leur tour, des Sonnets & quelques autres Piéces de leur compoſition à l'honneur des beaux Arts & des Vainqueurs. Car, dans toute l'Italie, une *fonction*, une fête de Paroiſſe ou de Confrairie, une vêture, une profeſſion religieuſe, une thèſe ou autre exercice de Collége, eſt matière à Sonnets. Une de ces cérémonies qui ſe paſſeroit ſans Son-

net, contre l'usage, feroit une Perdrix sans orange.

L'emphase, qui accompagne la lecture de ces productions, sur-tout dans la bouche de leurs Auteurs, n'abondonna point celles qui suivirent la distribution des prix. Nous oüimes une vingtaine de Sonnets, qui furent coupés par une prédiction très-poëtique que M. l'Abbé Golt mit dans la bouche de Saturne sur les destinées du Capitole, & par nn ingénieux Dialogue de l'Abbé Pezzi entre lui & le Marc-Aurele du Capitole, sur les grandeurs de Rome moderne. Le Dialogue fut terminé par ces vers qui en formoient la récapitulation :

Se il Tarpeo di virtude e si fecondo,
Se i figli tuoi vantan si bel ardire,
Sempre, o Roma, sarai scuola del mondo.

Parmi les Sonnets, j'en remarquai deux, dont la pensée me parut aussi neuve que bien rendue. Dans le premier, un Anonyme répondoit à ces vers de Virgile, *Excudent alii spirantia molliùs æra, &c.* & à la prédiction peu avantageuse à l'objet de la fête

ROME.

que présentent ces vers. Dans le second, le Docteur Mélani introduisoit la Poësie, se plaignant à la Peinture & à la Sculpture de l'inégalité de traitement que la Fortune leur fait aujourd'hui. Ce Sonnet peut passer les Alpes:

Anch' io seggo sublime in Campidoglio,
Pingo e scolpisco anch' io. Se la possente
Cetra mi reco in man, fracco l'orgoglio
Del Tempo, e rendo al Di le forme spente.

Quel che voi fate, anch' io far posso e soglio;
Mà cresce il mio valor. Del gran CLEMENTE
Voi non potete, io ben potrò, se voglio,
Co' i carmi effigiar l'augusta mente.

Noi siam sorelle al par ben nate e oneste;
Mà chi sù i marmi o sulle tele suda,
Oltre l'onor, cibo ne tragge e veste.

Per me viene ogni età sempre più cruda,
Che io piena d'aura e d'armonia celeste
Mi veggo in mezzo à voi povera e nuda.

Etudes & Lettres.

De toutes les Villes de l'Europe, Rome est la seule où les Etudes aient constamment trouvé des objets de travail, des secours, des ressources,

des encouragemens & des récompenses. Aussi est-elle la seule qui puisse compter une suite non interrompue d'hommes célèbres dans les Lettres. Cette succession n'est pas également brillante dans toutes ses périodes; mais, dans les plus ténébreuses, Rome conservoit le dépôt des connoissances; & c'est d'elle que sont toujours parties les premières étincelles qui ont annoncé & préparé les renouvellemens les plus éclatans.

Depuis le dernier auquel le Pape Nicolas V. & ses successeurs eurent tant de part, les sécours & les ressources se sont mutipliés à Rome. Colléges, Ecoles, Séminaires, Bibliothéques publiques & particulières, tout semble disposé pour inspirer à la jeunesse le goût des Sciences & des Lettres, & pour en faciliter la culture à ceux qui veulent s'y consacrer.

Sans parler de la Bibliothéque du Vatican, qui, par les sources de Doctrine qu'elle renferme, & par la manière dont le Public y est servi, peut être regardée comme la pre-

ROME. mière Bibliothéque de l'Univers : celles de la Sapience, de la Propagande, des Augustins, de Cazanate à la Minerve, &c. répandues dans les différens quartiers de Rome, sont tous les jours ouvertes, matin & soir.

Dans la fondation de cette dernière, le Cardinal Cazanate a déployé toute la magnificence d'un Souverain, par les fonds destinés à l'entretenir & à l'augmenter, par les revenus assignés aux Bibliothécaires & à leurs Aides, par la fondation de deux chaires dans lesquelles huit Docteurs de différentes Nations, c'est-à-dire, l'élite de tout l'Ordre des Dominicains, tiennent école perpétuelle sur la Doctrine de Saint Thomas.

En entrant dans le vaisseau aussi magnifique que spacieux qui renferme cette Bibliothéque, on apperçoit, du premier coup d'œil, la statue du Fondateur invitant les Amateurs des Lettres à profiter des secours qu'il leur a rassemblés. Cette statue de grandeur naturelle, exécutée en marbre blanc par le Gros,

eſt un des beaux morceaux de cet Artiſte, lequel, aux traits d'une exacte reſſemblance, a ſçu joindre, dans un égal degré, uu air de grandeur & de bonté, de dignité & d'affabilité.

Les Bibliothéques particulières ſont moins utiles aux Sçavans, par la quantité & le choix des Livres qu'elles raſſemblent, que par la facilité de leur accès & la politeſſe des Bibliothécaires: telles ſont, entr'autres, les Bibliothéques des Palais Pamphile, Barberin, Borghèſe, Chigi, Altiéri, Albani, &c.

J'aurois dû même compter parmi les Bibliothéques publiques, celle du Palais Corſini, quoiqu'elle ne le ſoit que *per la Corteſia* des Seigneurs de ce nom. Elle eſt tous les jours & à toute heure ouverte au Public, ſous la direction de Meſſieurs Bottari & Foggini, qui partagent leurs ſoins entr'elle & la Vaticane. Dans une reſpectable vieilleſſe, le premier eſt à Rome ce qu'étoit Neſtor au camp des Grecs. Grand Théologien, modele de piété, de vertu, de modeſtie, rempli de connoiſſan-

ROME. ces utiles & agréables, puisées dans les sources, éclairées par le goût le plus délicat, assaisonnées de toute l'aménité Florentine, sa conversation, ses avis, ses conseils sont également précieux aux Erudits, aux Gens de Lettres, aux Artistes, aux Citoyens & aux Etrangers. M. l'Abbé Foggini, connu des Sçavans & des Théologiens, par la belle édition du Virgile de Médicis, & par la collection des Ouvrages qui réglent la croyance de l'Eglise de Rome sur les matières de la Grace, est également en état, également empressé d'obliger ceux qui ont besoin de ses lumières.

Les Maisons de Chefs-d'Ordre sont la plûpart fort riches en Livres & d'un très facile accès. Je ne citerai que celle des Peres de l'Oratoire de la Chiesa-nuova, de laquelle sont sortis les Ouvrages des Cardinaux Baronius & Bona, du P. Raynaldi, &c. & qui conserve tous leurs matériaux & tous leurs manuscrits. Le Bibliothécaire se préparoit à donner au Public les Lettres & différens Traités du Cardinal Baronius. Parmi

ces Traités, j'en parcourus un aussi fort que lumineux, adressé par ce Cardinal à Clément VIII, auquel il démontroit la nécessité de l'absolution que Henri IV, Roi de France, poursuivoit inutilement depuis long-temps. On m'assura que ce Traité avoit beaucoup contribué à déterminer le Pape à finir cette grande affaire. J'ai oublié la raison sur laquelle l'Ambassadeur de France hésitoit à accepter la dédicace que l'Editeur vouloit lui en faire. ROME.

Il y a trente ans que Rome avoit trois Cardinaux très-opulens en Livres; Davia, Gualterio, Impériali. Le premier lisoit toujours & n'écrivoit point; le second écrivoit toujours & ne lisoit jamais; le troisiéme ne lisoit ni n'écrivoit. Sa Bibliothéque appartient aujourd'hui au Cardinal Spinelli, qui en fait, pour les Sçavans & pour lui-même, l'usage qui convient à un esprit aussi solide que cultivé, & à un Seigneur aussi ami des Lettres, qu'obligeant par caractère. M. Siméoli, son Théologien, & l'un des premiers Théologiens de la Communion Romaine,

ROME. a la Surintendance de ce précieux dépôt.

Celle du Cardinal Passionei, connue de toute l'Europe qui y a puisé, réunissoit le meilleur, le plus rare & le plus singulier dans tous les genres & dans toutes les Langues anciennes & modernes. Il ne manquoit dans cette Bibliothéque que les Ecrivains Jésuites. Le Cardinal Passionei se vantoit hautement de n'en avoir aucun. Il avoit employé, pour la former, tous les instans de sa vie que les affaires lui avoient permis de donner à son plaisir, ses voyages & de longs séjours dans toutes les parties de l'Europe, le crédit de son rang, & les correspondances que lui donnoient les places de Bibliothécaire du Vatican & de Secrétaire des Brefs. Il étoit lui-même le Bibliothécaire de sa Bibliothéque. Il en connoissoit tous les Livres aussi parfaitement que si elle n'eût été composée que d'une centaine de volumes ; & il en faisoit les honneurs d'une manière d'autant plus satisfaisante pour les Sçavans, que personne n'étoit plus en état que lui de secon-

der & d'étendre leurs vûes ſur les objets de leurs recherches.

Une des plus grandes joies de Benoît XIV. étoit, en attaquant le Cardinal Paſſionei dans ſon fort, c'eſt-à-dire, dans ſes Livres, de le faire monter *in furia*. La vûe qu'avoit ſon palais & ſon appartement ſur celui du Cardinal, le mettoit à portée de jouir pleinement du plaiſir que lui donnoient ſes colères.

Son Eminence avoit quelques originaux anecdotes de Lettres écrites de la main même du fameux Frà-Paolo Sarpi. En les citant quelquefois, en rapportant des lambeaux de ces Lettres, il ſe plaiſoit à exciter une curioſité qu'il refuſoit obſtinément de ſatisfaire : il avoit réſiſté aux ſollicitations même & aux inſtances que le Pape lui avoit ſouvent faites au nom du ſçavant Procurateur Foſcarini *. Pour tirer double parti de cette réſiſtance, c'eſt-à-dire, pour obliger M. Foſcarini, en lutinant le Cardinal, le Pape trouva le moyen de tirer de ſa Bibliothéque

* Depuis Dôge de Veniſe.

ROME. le volume dont il étoit si jaloux, & d'y faire substituer un autre volume dont tout l'extérieur lui ressembloit parfaitement. Cela exécuté, ayant un jour chez lui le Cardinal, il le mit sur Frà Paolo & sur ses Lettres; le Cardinal en rapporta à son ordinaire quelques traits. Le Pape parut douter de leur vérité; l'Eminence insistant, le Pape nia. Enfin le Cardinal poussé au point où on l'attendoit, part comme un trait, passe chez lui, & revient avec le volume de Lettres à la main. Mais quelle fut sa surprise, lorsqu'à l'ouverture, il n'y trouva que du papier blanc! Sa colère se répandit en un torrent de reproches & de menaces, que le Pape put à peine arrêter par des excuses & par la remise du véritable volume.

Il recevoit tous les jours des Livres de toutes les parties de l'Europe, & chaque envoi étoit placé par *Giacomino*, son Valet-de-chambre-Bibliothécaire, sur une table destinée à cet usage dans la première piéce de sa Bibliothéque. Son premier travail, à son lever, étoit de recon-

noître ces Livres, & de les distribuer lui-même dans les places qu'ils devoient occuper. Dans le plus chaud de l'affaire de Busembaum, le Pape trouva moyen de faire glisser un exemplaire de l'Ouvrage du Jésuite, parmi les Livres que le Cardinal devoit reconnoître un matin. A la vûe de ce Livre, le Cardinal

Improvisum aspris veluti qui sentibus anguem
Pressit humi nitens ....
Obstupuit, retròque pedem cum voce repressit.

Revenu à lui-même, il sonne, il appelle: *Giacomino* accourt; il lui fait ouvrir la fenêtre, & lance de toute sa force le malheureux Busembaum dans la place de *Monte-Cavallo*. Au milieu de cette expédition, le Pape se montre, & le régale d'une grande bénédiction. On m'a assuré que, pour réponse à cette benédiction, il échappa au Cardinal un geste qui mit le comble au plaisir que le Pape s'étoit promis de cette scène.

Tout Rome avoit vu avec admiration l'accueil éclatant que cette Eminence avoit fait à Madame du Boccage, ses attentions constantes

traitée à l'égal des Princeſſes. Dans nos promenades à la place de Saint Pierre, le Cardinal m'a dit plus d'une fois : » Voici où j'ai ſouvent » promené Madame du Boccage : » j'étois ſon Chevalier. Toute cette » canaille diſoit que je l'aimois, & » elle diſoit vrai. Je chériſſois en » elle, ajoutoit-il, non la beauté & » les graces de ſon ſexe, mais tous » les agrémens de ſa Nation, ſou- » tenus par les connoiſſances, & em- » bellis par les talens. «

ROME.

Avec des connoiſſances plus étendues que les miennes, un plus long ſéjour à Rome eût pu m'éclairer ſur l'état actuel des Sciences & des Lettres en cette Ville. Je m'y informai des circonſtances de la vie de l'Auteur du *Ricciardetto*, le dernier Poëme épique que l'Italie ait donné, & dans lequel on retrouve la naïveté, l'enjouement & tout le brillant qui ont fait la fortune du Morgante, du *Furioſo*, & des chefs-d'œuvres en ce genre, que les Italiens ont créé. Je trouvai aſſez innocemment l'occaſion de me convaincre que le Poëte

ROME. avoit pris dans la nature & parmi les gens avec lesquels il vivoit, les originaux de la plûpart des Personnages de son Poëme. Le plus intéressant de tous, est, ainsi que les Italiens se le permettent, non le Héros dont le Poëme porte le nom, mais un certain Géant *Ferraù* ou *Ferragus*, dont le caractère est un composé aussi bizarre que naturel de toutes les qualités bonnes & mauvaises que réunit une ame forte qui n'a jamais plié sous le joug de l'éducation. Plein de ce caractère qui, dans la lecture du *Ricciardetto*, nous repassoit tous les soirs sous les yeux, je m'avisai un jour de demander à un des premiers Personnages de Rome, s'il ne connoissoit point l'original du *Ferraù*. *Fi, Monsieur*, me répondit-il avec indignation, *fi, ce sont des sottises;* & j'appris, dans la journée même, que ce Personnage étoit lui-même l'original que je cherchois.

Ce Poëme est de Monsignor Fortinguerra, qui, en grécisant son nom, l'a déguisé sous celui de *Carteromaco*. Il étoit arrivé par degrés à

la haute Prélature. Son Poëme, auquel il travailla long-temps, en lui abrégeant la carrière, l'eût conduit à la Pourpre, dans le siécle où les Bembes, les la Casa, les Bibiéna & autres y parvinrent par les fleurs légères d'une agréable érudition; mais autre temps, autres moeurs. Clément XI. aimoit fort M. Fortinguerra: il chérissoit son talent, dont il s'amusoit dans des instans de gaieté: il avoit favorisé & aidé son avancement. Clément XII. le trouva sur son *Ricciardetto*, l'anima à le suivre, & lui fit espérer la Pourpre. Il la manqua dans une promotion pour laquelle on la lui avoit formellement promise. Le Pape s'en excusa, & remit ses espérances à la promotion suivante. L'oubli que l'on y fit encore de lui, le laissant sans espoir, il s'abandonna au chagrin; & une maladie de langueur le conduisit à la mort. Comme il en étoit très-proche, le Pape envoya un de ses Camériers le visiter de sa part, l'encourager, & lui promettre encore cette bénîte Pourpre. A cette promesse, le malade se retournant, les

ROME. vant le drap qui le couvroit, & faisant un éclat pareil à celui du *Truncus ficulnus* d'Horace, dit à l'Ambassadeur, *Eccovi la rispoſta : Bon viaggio, e per lei e per mi.* Depuis que M. Fortinguerra avoit commencé son Richardet, il le portoit par-tout, & tout lieu lui étoit égal pour y travailler. Dans les visites qui emportent à la Prélature un temps considérable, & dans les fonctions de toute espèce qui consument le reste du temps, il arrangeoit une bataille, une rencontre de nuit, un Midi, une Aurore, & tous ces morceaux vagues qui font la *borra* des Poëmes Italiens. S'il eût pu imaginer que le Cardinal Lambertini dût succéder à Clément XII, cette espérance l'eût soutenu. Il avoit, pour sa fortune, tout à espérer d'une amitié que la conformité de goût, d'humeur & de caractère avoit liée, & qu'avoit cimentée l'habitude de se chercher & de se voir.

L'Italie eut toujours, & Rome a encore des *Improvisatori*; c'est-à-dire, de ces Poëtes qui, comme le Chérile d'Alexandre, composent & récitent

récitent sur le champ deux ou trois cens vers sur le premier sujet qu'on leur donne : talent qui fait moins l'éloge de ceux qui s'en parent, que d'une Langue assez abondante, assez facile, assez nombreuse, pour se prêter & pour fournir à un pareil jeu, que Cicéron a nommé: *audax negotium & impudens* *. Il y a lieu d'espérer que le bon goût & l'esprit de suite, qui ont étendu leur empire sur la Littérature & l'érudition, banniront enfin le ton frivole de ces *Improvisatori*, qui régne dans la plûpart des dissertations sçavantes que se permet l'Italie ; & que ces dissertations concentrées dans ce qu'elles promettent de traiter, n'admettront plus avec la même facilité, les lieux communs, l'appareil scientifique & des choses mille fois répétées & qui se trouvent par-tout.

La Latinité conserve à Rome son

* Martial se plaint d'un certain Stella qui vouloit mettre à cette épreuve ses talens pour la Poësie :

Lege nimis durâ convivas dicere versus
Cogis, Stella : licet dicere, nempe malos.

ROME. ancien éclat. Les Coriphées en ce genre sont M. Buonamici, qui a composé en latin l'Histoire très-connue des deux dernières guerres d'Italie ; Monsignor Giacomelli, dont l'Europe a vu deux ou trois morceaux dignes du siécle des Bembes & des Sadolet ; le P. Serraï, de l'Oratoire de Saint Jérôme, & plusieurs autres. J'eus, à mon départ de Rome, le premier exemplaire de la Vie de l'illustre Gravina, que le dernier alloit donner au Public. La Latinité de cette Vie, qui remplit cent pages *in*-4°. est digne du Héros Littéraire qu'elle célèbre.

L'Histoire naturelle est depuis très-long-temps cultivée en Italie, où le sçavant Aldrovande en a ouvert une Ecole qui a inspiré à l'Europe le premier goût pour les recherches de ce genre.

Rome fut le centre d'une partie des connoissances que l'Italie communiqua au reste de l'Europe. On s'y plaint aujourd'hui de ce que quelques Communautés particulièrement consacrées à l'instruction de la jeunesse, paroissent moins occu-

pées à la former aux Sciences & aux Lettres, qu'à s'établir dans son esprit, à gagner sa confiance, à lui inspirer pour ses Maîtres une dépendance & un dévouement aveugles ; enfin à pallier aux yeux des parens, les vices de cette frivole éducation, & à leur faire illusion sur les progrès de leurs enfans, par des Piéces de Théâtre qui, n'exerçant que la mémoire, n'éclairent point l'esprit, & ne laissent rien dans le cœur.

Je me trouvai par hasard aux Actes par lesquels les Professeurs du Collége Romain r'ouvrirent leurs classes en 1758. Le Rhétoricien prononça un Discours latin en prose, & ensuite une déclamation en grands vers, contre les Faiseurs de Sonnets & les Poëtes, qui, s'engageant dans cette carrière sans étude, se croyent des Horaces & des Virgiles. Le Logicien, après un long narré en mauvaise prose sur le travail qu'exige la Philosophie de Collége, sur les indispositions, & particuliérement sur les maux de tête qu'elle occasionne, débita un long Poëme en vers hexamètres & pentamètres sur le reméde

ROME. à ces maux, c'eſt-à-dire, ſur le Caffé & ſur la meilleure manière de le préparer. Plus de cinquante des petits vers étoient terminés par le mot *cibus* dans tous les cas du plurier & du ſingulier qui donnent un ïambe. Le froid de cette mauvaiſe compoſition, la monotonie nazillarde du Poëte épuiſerent mon courage, & me chaſſerent.

Le Cardinal Cavalchini, que le dévouement aux Directeurs de ce Collége a éloigné de la tiare, y avoit deux Neveux dans les hautes claſſes. S'étant un jour aviſé de les examiner ſur les Lettres & ſur la Religion *, pour voir par lui-même s'ils faiſoient quelque progrès dans les Sciences, il les trouva l'un & l'autre dans une ignorance qui l'a déterminé, au grand étonnement de Rome, à les faire paſſer à Turin, pour apprendre quelque choſe dans l'Univerſité de cette Ville. On lui a inutilement donné une ſatisfaction éclatante, en congédiant de la Socié-

* Ce fait eſt poſtérieur à l'Exaltation de Clément XIII.

té le P. Caraffa, Préfet de ses Neveux.

ROME.

Population & Commerce de Rome.

L'enceinte de Rome a treize milles de circuit, c'est à-dire, trois lieues communes de France. Cette Ville a trois cens soixante & sept Eglises, Couvens, Chapelles, &c. dont soixante & quinze Paroisses, onze Chapitres, cent Couvens d'Hommes, dont quelques-uns ont jusqu'à trois cens Religieux, quarante-six Couvens de Religieuses, onze Conservatoires, vingt-huit Hôpitaux, vingt-quatre Colléges, & le reste en Chapelles de Confrairies ou de dévotion particulière. Aux personnes qui remplissent ces lieux, ou qui sont employées à leur desserte, ajoutez d'abord les Ecclésiastiques attachés à la Cour, par des charges, par des emplois & par l'espérance d'en posséder; ajoutez ensuite les Castrati, le nombreux Domestique de la Cour, des Cardinaux, des Prélats, & vous aurez une idée de la population ou des habitans de Rome, dont le nombre est de cent vingt à cent cinquante mille ames.

ROME.

Cette population se perpétue infiniment moins par les enfans qui naissent, que par les Italiens & par les gens de toute Nation qui abordent à Rome de toutes parts, & dont une grande partie profite, pour s'y établir, des ressources qu'y trouve la fainéantise. Ces ressources sont peu tentantes pour ceux qui ont chez eux un état, quel qu'il soit, *quibus est domus & pater & res.* Aussi semble-t-il à cet égard, que l'asyle anciennement établi par Romulus, soit toujours ouvert.

Rome a quelques manufactures bornées à sa consommation. Les soies, que ces manufactures emploient, sont communément mal préparées ; & les étoffes qui en sortent, quoique de mauvais goût & de mauvais usé, sont aussi chères que les meilleures & les plus belles de manufacture étrangère. Le long crédit auquel vendent les Marchands Romains, les *bonnes-manches* & les galanteries qu'exigent d'eux les *familles* des Maisons qu'ils fournissent, sont les principales causes de cette cherté.

Les fleurs artificielles, les pomades, les gants, &c. sont les seuls objets que Rome fournisse à l'Etranger : objets assez importans d'un commerce très-lucratif.

La Banque & le Change y entretiennent plusieurs Maisons considérables, à qui la nature des affaires que Rome fait en argent, permet de tenir toujours le change très-haut.

La Hollande & la Suisse la fournissent de toiles ; l'Angleterre, de draps. Elle ne tire de la France, que les étamines du Mans : c'est le seul objet de commerce que dans ce pays les Anglois n'ayent pu encore enlever aux François.



VOYAGE DE NAPLES,

Par le MONT-CASSIN.

NOUS partîmes de Rome pour Naples, dans les premiers jours du mois d'Octobre. Deux routes parallèles y conduisent: la première & la plus fréquentée, est par Véletri & Terracine; l'autre, par Anagni & le Mont-Cassin que nous voulions voir. L'une & l'autre est également ruineuse pour les voitures; & ceux qui s'avisent d'y courir la poste, ont lieu de se rappeller à chaque pas l'avis que donnoit Horace de ne voyager qu'à petites journées sur la voie Appienne *. Profitant de cet avis, nous nous livrâmes au *Procaccio*, c'est-à-dire, à un Messager qui, moyennant un prix fixe, vous mene dans des cambiatures à deux personnes, vous nourrit, vous défraye, & vous rend à Naples aussi affamés que fatigués: *lassatos, sed non satiatos.*

* *Minùs est gravis Appia tardis.*

Nous prîmes la route du Mont-Caſſin, & fîmes partie d'un convoi de cinq ou ſix cambiatures. Cette route parcourt le pays des anciens Herniques, qui forme une liſière entre la Campagne actuelle de Rome & le Royaume de Naples.



ANAGNI.

ANAGNI fut une des Villes les plus confidérables de ce pays hériffé de montagnes. Virgile l'appelloit ne Ville opulente*. On fçait combien elle eft déchue de ce titre (fi elle l'a jamais mérité), depuis que fes habitans eurent livré aux François & à Sciara-Colonne, Boniface VIII. leur Compatriote. La malédiction que ce Pape lança alors fur fa patrie, s'exécute encore, quoique les gens d'Anagni s'en foient fait relever en forme, fous le pontificat de Clément VII. On eft généralement perfuadé en Italie, que cette Ville maudite & fon malheureux territoire ne retireront jamais, par une récolte pareille à celle des cantons voifins, le fruit de leurs dépenfes & de leurs travaux.

* *Hernica faxa colunt quos dives Anagnia pafcit.*

Æneïd. Lib 7.

Au pied de la montagne dont cette Ville occupe le fommet, notre *Procaccio* nous avoit fait préparer un dîner tel que Boniface VIII. auroit pu l'ordonner pour les gens qu'il avoit maudits. Je déterminai mes Compagnons de voyage, presque tous François, à monter à la Ville, au rifque d'y être auffi mal régalés à nos frais. Nous montâmes, pendant une heure, à travers des plants d'oliviers très-vigoureux, & qui promettoient une abondante récolte. ANAGNI.

Arrivés enfin à la Ville, le coup d'œil qu'elle offre nous confirma la vérité des bruits défavantageux qui courent fur fon compte : nous n'y pûmes trouver de couvert, que dans un horrible cabaret où cuifoient des abattis de Bouc, pour le dîner de Vignerons à demi-nuds & mal en phyfionomie, qui entroient fucceffivement, & s'arrangeoient autour d'une grande table fans nappe, par cotterie de quatre ou cinq. Cette table & deux bancs dont elle étoit flanquée, compofoient tout l'ameublement de ce beau lieu : ils étoient

ANAGNI. aussi vieux que Boniface VIII. & sa malpropreté répondoit à l'antiquité. Nous y prîmes aussi séance, en regrettant le dîner du *Procaccio*. Le patois que parloient nos Commensaux, ne nous permettant pas de nous entendre mutuellement, nous priva du seul dédommagement que nous pussions espérer.

A l'air des bâtimens de cette Ville & des gens que nous vîmes ensuite dans les rues, nous pûmes juger que nous avions eu l'honneur de dîner avec les Matadors du lieu. Cependant cette Ville a encore un Evêque dont on rebâtissoit la Cathédrale & le Palais, dans un goût à la vérité proportionné à l'état de sa Ville Episcopale. La Cathédrale a pour parvis un terre-plein, d'où l'on voit, à perte de vûe, les campagnes qui gissent au Midi d'Anagni *. La vûe de ce paysage aussi ri-

* On apperçoit de-là les restes du Château de Fumone, où Boniface VIII. avoit fait enfermer Céleftin V, son prédécesseur, après qu'il lui eût fait abdiquer la Papauté. Boniface VIII, livré à la vengeance des Fran-

che que varié, nous consola un peu de notre déconvenue, en nous rappellant que, dans le physique, ainsi que dans le moral, les situations les plus tristes ont toujours quelque côté favorable pour ceux qui sçavent le saisir. ANAGNI.

D'Anagni, côtoyant toujours les *Saxa Hernica*, nous passâmes au pied de la montagne sur laquelle est situé Férentino, dont la conquête signala le regne de Servius Tullius, pour aller coucher à Frusinone, capitale de la Campagne de Rome. On ne trouve sur cette route, ni dans ces Villes, aucun monument d'antiquité. Les maisons y sont des amas de moëlons & de rocailles qui forment des murs d'une épaisseur prodigieuse, percés, pour chaque appartement, de deux ouvertures aussi basses qu'étroites, l'une pour la porte, & l'autre pour la fenêtre : bâtisse qui donne aux appartemens l'air & l'hu-

çois & des Colonnes, eut à se rappeller, à la vûe de ce Château, la maxime si souvent répétée dans l'Ecriture : *Quâ mensurâ mensi fueritis, eadem remetietur vobis.*

ANAGNI. midité de soûterreins, mais qui offre contre la chaleur un rempart dont ces climats ont besoin.

Les gens de Frusinone faisoient leurs vendanges. Ils apportoient les raisins dans des manequins & dans des corbeilles, les écrasoient avec les pieds dans des espèces de baignoires, & jettoient le vin dans de grandes chaudières, où il bouilloit à grand feu. Ces chaudières étoient établies dans la rue même, à la porte de chaque maison, sur un trépied de maçonnerie, faisant corps avec le mur de la rue. L'air de gaieté qui animoit ce spectacle, en nous offrant la réalité des vendanges représentées ou décrites par les Artistes & les Ecrivains de l'Antiquité, nous présenta les habitans de Frusinone sous un aspect que nous n'avions encore trouvé dans aucun canton d'Italie. Les seuls hommes s'occupoient de tous ces travaux. A notre arrivée, nous avions rencontré une partie des filles & des femmes, qui apportoient, en troupe, à la Ville l'eau qu'elles venoient de puiser à une petite rivière qui coule au

pied de la colline que couronne Frusinone. L'attitude de ces femmes, la forme des vases qu'elles portoient sur la tête, le repos de quelques-unes arrêtées à mi-côte, offroient, d'après nature, ces sujets dont le sçavant Poussin aimoit à enrichir ses paysages. ANAGNI.

Nous fîmes route le lendemain à travers une campagne arrosée par les plus belles eaux, riche en pâturages & en terres de la plus grande fertilité. Il ne manque à ce délicieux pays que des Habitans & des Cultivateurs. Là finissoit l'ancien *Latium*, & commençoit le pays habité par la nombreuse & belliqueuse Nation des Samnites. Là finissent aujourd'hui les Etats du Pape, & commence le Royaume de Naples.

Après avoir passé la Melfa, on côtoye les ruines d'Aquino, célèbre par la naissance du Docteur Angélique Saint Thomas qui en a pris le nom. De cette Ville, qui a encore les titres de Comté & d'Evêché, il n'existe plus qu'un moulin construit sur un très-beau ruisseau, qui côtoye les ruines d'Aquino. La ri-

ANAGNI. cheſſe de ces ruines & l'étendue du terrein qu'elles couvrent, annoncent bien triſtement la grandeur & l'antique ſplendeur de cette Ville. La vûe de ces débris porte dans l'ame tous les ſentimens qu'inſpire la vûe d'un cadavre humain*.

Les cauſes de la ruine de cette Ville & de la déſertion de ſes habitans, ſont, à ce que j'ai appris, dans le pays: 1°. le paſſage des troupes, dans toutes les expéditions heureuſes ou malheureuſes contre le Royaume de Naples; 2°. les déſordres que commettoient ces troupes dans une Ville ſans défenſe par elle-même & de la part de ceux qui défendoient le Royaume, à qui elle n'offroit qu'un poſte très-déſavantageux; 3°. le voiſinage de San-Germano, qui, défendu par la Religion & par l'argent des Bénédictins, a attiré dans ſon enceinte ceux des habitans

* *Hem! nos homunculi indignamur ſi quis noſtrûm interiit, quorum vita brevior eſſe debet, cùm tot oppidorum cadavera proſtrata jaceant! Vis ne tu te cohibere, & meminiſſe hominem te eſſe natum?* Sulpit. in Epiſt. ad Cic.

d'Aquino, de Caffino & de plufieurs autres Villes du voifinage qui n'ont pas voulu chercher plus loin un afyle contre les horreurs qu'occafionne la guerre. ANAGNI.



CASSINO.

En approchant de San-Germano, on côtoye le terrein qu'occupoit la Ville de Caſſino. Il exiſte encore trois monumens de l'ancienne magnificence de cette Ville :

1°. Un Amphithéâtre, dont les murs extérieurs exiſtent encore en entier. On y entroit par cinq portes qui ſont encore ſur pied, à une près, dont les ruines découvrent, par la groſſeur des blocs dont elle étoit formée, & par le ſoin avec lequel tous les flancs en ont été dreſſés, l'importance de l'édifice dont elle faiſoit partie. La proportion de ces portes eſt de vingt-quatre pieds de Roi de longueur, ſur douze de largeur. Le temps a reſpecté le placage en forme de rézeau, dont cet édifice eſt couvert dans ſon pourtour, ainſi qu'une file de pierres en ſaillie qui y forment une eſpèce de friſe dentelée, aux deux tiers de ſa hauteur : toutes ces pierres forées perpendiculairement étoient ſans doute

destinées à recevoir l'extrémité inférieure de perches ou de soliveaux dont la partie supérieure débordant la masse de l'édifice, servoit, au moyen de cordes traversantes, à soutenir les toiles qui mettoient les Spectateurs à couvert. Cet Amphithéâtre, situé au pied de la montagne, paroît avoir occupé le centre de la Ville. Il est exactement rond : sa hauteur est de cinquante pieds, sur trente de diamètre. CASSINO.

2°. Un Théâtre, dont il n'existe plus que la scène adossée au flanc même de la montagne, en forme de demi-cercle de deux cens soixante pieds de diamètre.

3°. Un Temple ancien, bien conservé dans toutes ses parties. Ce Temple, situé sur la croupe de la montagne, a la forme d'une croix latine : forme qui pourroit faire douter de son antiquité, si sa bâtisse, sans chaux ni ciment, ne la constatoit. Il sert aujourd'hui de chapelle à un Hermitage.

Un bassin formé par la retraite de la montagne, fut le lieu qu'occupoient la maison de campagne & les

CASSINO. jardins de Varron. En reprochant à Antoine d'avoir profané ces lieux par ses débauches, Cicéron nous apprend des faits qui les rendent bien respectables *.

De toute l'immense doctrine de Varron, il ne nous reste que le Traité qu'il composa sur l'Agriculture, dans sa dernière vieillesse. La position la plus avantageuse qu'il y désigne, d'après Caton, pour une métairie, étoit celle précisément de sa maison de campagne, voisine de Cassino **. Ce Traité est, non un Recueil de leçons données par Varron aux Cultivateurs, mais un assemblage de divers procédés de culture, pour tirer de différens terreins, & de toutes les parties de l'Œconomie rustique, le meilleur parti possible.

---

* *Studiorum suorum M. Varro illud voluit diversorium. Quæ in illâ villâ dicebantur! Quæ cogitabantur! Quæ litteris mandabantur! Jura P. R. monumenta majorum, omnis sapientiæ ratio, omnisque doctrina.* Philipp. I.

** *Optimus ager est, qui sub radice montis situs, spectat ad Meridiem.*

Varron prétendoit avec raison que, de toutes les parties du monde connu, aucune n'étoit, de son temps aussi cultivée que l'Italie *. Les choses ont bien changé dans ce pays depuis ce temps-là. Pour ne parler que du canton de la culture duquel Varron se trouvoit le plus à portée de juger, le terrein admirable que nous avions parcouru depuis Frusinone, est à peine cultivé; celui en particulier qu'occupoit la métairie même de Varron, se trouve en partie abandonné. CASSINO.

Il est vrai que tout ce terrein n'est pas d'une culture aisée. La graisse du sol le rend très-difficile à manier, & il ne pourroit être bien mis en valeur, qu'étant partagé en métairies, & non industrié, comme il l'est, par un petit nombre de Laboureurs que leur habitation dans les petites Villes qui dominent la plaine, éloigne trop des champs qu'ils ont à faire valoir.

Nous avons vû ces Laboureurs au travail. Leurs charrues qui n'ont que

* *Nullam quæ tam tota sit culta.*

CASSINO.

le soc, sans roues ni avant-train; sont conduites & dirigées par un seul homme *. Cet homme debout & en équilibre sur un petit siége adapté à la tête du soc, en aidant par sa pesanteur, l'action du coutre, chante ou joue de la flûte, sans désemparer ni quitter son poste, lors même qu'il faut revenir à un nouveau sillon. Au moyen de cette manoeuvre singulière, quand le champ qu'il laboure, est borné par un fossé, par une haye, ou par quelques buissons, on perd, dans le contour, autant de terrein qu'en embrasse la file des Bœufs: perte très-légère dans un pays presque désert, mais qui, dans ceux où une nombreuse population rend le terrein plus précieux, seroit matière à une multitude de procès interminables.

---

* Lorsque deux paires de bœufs suffisent pour labourer, ils les attelent de front. Au reste, ces bœufs n'appartiennent point aux Laboureurs qui les prennent à loyer, suivant leurs besoins.

LE MONT-CASSIN.

Ce canton, où nous vîmes avec étonnement des gens occupés à semer des lins (en Octobre), fait partie des immenses domaines de l'Abbaye du Mont-Cassin. Saint Benoît fonda cette Abbaye en 525 : c'est-à-dire, qu'accompagné de deux Disciples, précédé de deux Anges, & suivi de trois Corbeaux, dont on nous fit voir les descendans *, il vint s'établir dans un hermitage dont étoit en possession un bon Anachorette qu'il engagea à le lui céder.

Quoique dans le sixiéme siécle, quoiqu'aux portes de Rome, la ville de Cassino étoit en partie idolâtre, & l'objet de son culte étoit un Apollon qui avoit un Temple fameux sur

* Les Moines de Saint Guillain en Hainault, nourrissent aussi dans leur Monastère un Aigle & un Ours, en mémoire de ce que Dieu se servit de ces animaux, pour indiquer à Saint Guillain le lieu où il devoit bâtir son Monastère. *Délices des Pays-Bas, Tome II. p. 341.*

LE MONT-CASSIN.

la montagne qu'occupe l'Abbaye. Saint Benoît renversa l'Idole, détruisit le Temple, le remplaça par un Monastère, convertit les Idolâtres, prêcha les Chrétiens que leur Evêque avoit abandonnés, & mourut Seigneur temporel & spirituel du territoire & de ses habitans. Tout cela se passoit dans le temps que l'Italie, devenue la proie des Barbares, obéissoit aux Goths, à Théodat, à Vitigès, à Totila. Le Mont-Cassin renversé en 589, par les Lombards, rebâti en 660, saccagé en 884 par les Sarrazins, se servoit avantageusement de ses désastres particuliers & de la désolation générale, pour amplifier ses possessions, augmenter ses biens, & étendre ses Domaines, *Crevit ruinis*: c'est ce qu'apprennent ses anciennes Chroniques & l'Histoire qui en a été composée d'après ces Chroniques.

Les Papes le comblèrent d'exemptions; &, par un privilége sans exemple avant & depuis, ses Abbés obtinrent, en 1326, le titre d'Evêques, dont ils userent & firent toutes les fonctions, de manière que, pour le

le bien de la Maison, Urbain V. fut obligé, en 1367, de remettre les choses dans le premier état.

LE MONT-CASSIN.

Par une Bulle de 1092, Urbain II. avoit donné à l'Abbaye le titre de *Chef de tous les Monastères**.

L'Abbé actuellement régulier & triennal, s'intitule dans les Actes: *Patriarche de la Sainte Religion; Abbé du saint Monastère de Cassin, Chancelier & grand Chapelain de l'Empire Romain, Abbé des Abbés, Chef de la Hiérarchie Bénédictine, Chancelier & Collatéral du Royaume de Sicile, Comte & Gouverneur de la Campanie, de la Terre de Labour & de la Province Maritime, Prince de la Paix.*

La personne de l'Abbé actuel à qui nous fûmes présentés, à notre arrivée à San-Germano, n'a rien du faste qu'annoncent ces titres. C'est un jeune homme d'une physionomie noble, douce & agréable, relevée par une candeur qui annonce moins

* *Caput omnium Monasteriorum, quia ex eodem loco, de Benedicti pectore, Monastici Ordinis veneranda Religio, quasi de Paradisi fonte manavit.*

LE MONT-CASSIN.

l'Abbé que le Novice, & par une politesse franche, aisée & sans apprêt. J'étois recommandé à Dom Pepe, l'un des Procureurs Généraux de la Maison, par M. son frere, Procureur Général de la Religion de Malte en Sicile. Dom Pepe eut tout l'égard possible à cette recommandation, en m'assurant néanmoins qu'il n'avoit de nouvelles de sa famille, que par de pareilles recommandations; qu'il ne la connoissoit point; qu'il ne l'avoit jamais connue, n'ayant, depuis l'âge de dix ans, d'autre pere, d'autre parent, d'autre protecteur & bienfaiteur que Saint Benoît; & que presque tous les gens de condition qui portoient l'habit de Bénédictin, se trouvoient dans ce cas.

J'ai dit que nous vîmes l'Abbé à San-Germano, petite ville d'environ quatre mille habitans, formée insensiblement au pied du Mont-Cassin, des débris des Villes voisines. L'Abbé y réside avec une partie de ses Officiers, dans une maison assez spacieuse pour donner le couvert à tous les passans, depuis le Pape jus-

qu'au dernier mendiant. Chacun y est logé, traité & nourri suivant son état ou les recommandations dont il est muni. L'Abbé rend chaque jour visite à tous les hôtes qui s'y trouvent, quelquefois au nombre de deux cens, de trois cens, & même d'une plus grande quantité. L'hospitalité, ainsi exercée, étoit le meilleur expédient que l'on pût imaginer, pour réconcilier avec les yeux jaloux les richesses immenses dont jouit Saint Benoît.

Le Mont-Cassin.

Le lendemain de notre arrivée, nous nous mîmes en route pour le Mont-Cassin, après avoir été prendre les ordres du Révérend Pere Abbé. Il nous pria de remettre ce voyage à l'après-dînée, redoutant pour nous un dîner dans une Maison où l'on ne vit que de légumes apprêtées à l'huile. Nous voyant bien déterminés à braver ce mauvais dîner, il nous indiqua, pour faire cette course commodément, les Mulets qui, ayant écurie en bas & en haut, servent à porter & à rapporter les Pélerins, & qui, sur leur bonne foi, vont en renvoi de l'une à l'autre écu-

Le Mont-Cassin.

rie, lorſque les départs excédent les retours.

Pénétrés des attentions de l'Abbé, mais appercevant le Monaſtère qui paroiſſoit peu éloigné, invités d'ailleurs par la fraîcheur de l'air & par la beauté du ciel, nous nous mîmes en route à pied, nous moquant de ceux que nous vîmes partir à dos de mulet. L'eſcarpement de la montagne eſt un peu adouci par un chemin bien pavé, qui forme un zig-zag perpétuel, & dont le plan a quelque reſſemblance avec celui du chemin qui ouvre aujourd'hui l'Alſace du côté de la France, par la montagne de Saverne.

Nous avions déja gravi pendant une heure : le Mont-Caſſin paroiſſoit s'éloigner, & le Soleil montant à l'horiſon, acquéroit une chaleur qu'augmentoit la réflexion du roc immenſe que nous côtoyions. Nous commencions à nous repentir de notre entrepriſe, lorſque nous apperçûmes un Mulet qui deſcendoit en renvoi. Nous voulûmes en vain lui perſuader de revenir avec nous à l'écurie du Mont-Caſſin : il nous

esquiva, & suivit pour-lors sa destination. *Le Mont-Cassin.*

Nous étions enfin arrivés à l'endroit de la montagne où l'on voit, dans le roc vif, une cavité accidentelle, que l'on dit être l'impression d'un des genoux de Saint Benoît, lorsque, prosterné en cet endroit, il demandoit à Dieu la force dont il avoit besoin pour détruire le Temple d'Apollon, & renverser l'Idole. Nous avions déja vû plus bas une semblable cavité que l'on donne pour l'empreinte de la cuisse d'une Mule que le Diable fit abattre sous Saint Benoît. La raclure des lévres de cette empreinte, est regardée, dans le pays, comme un antidote éprouvé contre la fiévre.

La chaleur augmentoit notre lassitude, & nous désespérions d'arriver : alors se présenta un Mulet qui du bas retournoit en haut. Plus traitable que le premier, il nous permit de le monter alternativement ; & nous arrivâmes enfin au Mont-Cassin, après deux heures de marche continuelle, trempés de sueur & excédés de fatigue & de faim.

LE MONT-CASSIN.

On y entre par une voûte longue & obscure, en forme de soûterrein: c'est tout ce qui reste de la première Maison bâtie par Saint Benoît. Cette entrée qui annonce mal une telle Maison, peut être d'une grande ressource, en cas d'incursion d'ennemis que l'on ne voudroit pas recevoir: il suffiroit, pour la condamner, d'y rouler des pierres. Le reste des bâtimens élevés sur un socle ou une contrescarpe continue de dix-huit pieds d'élévation, n'auroit que l'escalade à redouter. Ces bâtimens forment au-dehors un quarré-long de la plus grande étendue, percé pour différens étages disposés avec goût: le tout couronné par une grande corniche qui porte le toît. L'intérieur est distribué en une infinité de cours, de portiques & de péristiles affectés aux usines, besoins & commodités d'une Communauté toujours très-nombreuse.

En y entrant, le hasard nous jetta daus la Boulangerie, où l'on tiroit du four une quantité prodigieuse de petits gâteaux à l'huile, assez mauvais, mais que la faim nous fit trou-

ver admirables. En les mangeant, nous profitâmes de la commodité du lieu pour sécher nos habits, & prévenir, par cette opération, le mal que notre imprudence nous pouvoit occasionner. Un Frere Boulanger nous prêta officieusement la main, en souriant, & disant de temps en temps: *Ah! Francesi!*

LE MONT-CASSIN.

Le milieu de deux cours voisines de la Boulangerie est occupé par deux tronçons de colonnes, l'un de granit, l'autre du plus beau porphyre. Ils ont neuf pieds de circonférence; d'où l'on peut conclure la hauteur de ces colonnes, lorsqu'elles étoient entières, l'importance de l'édifice auquel elles servoient de décoration, & les difficultés de leur transport en ce lieu.

Pour arriver à l'Eglise du Monastère du Mont-Cassin, on traverse trois cours. On monte alternativement d'une cour à l'autre, par des escaliers distribués & ornés avec autant de goût que de magnificence. La troisiéme est, par excellence, appellée *le Paradis*, parce qu'elle est plus haute que les deux autres. Elle

LE MONT-CASSIN. a en face, dans toute sa largeur, un escalier de quarante degrés, orné de deux grandes statues de marbre, représentant Saint Benoît & sa sœur Sainte Scholastique. Il est couronné d'un péristile en colonnes de granit, que termine une riche balustrade, dont les massifs portent quatre bustes antiques. Ce péristile sert de façade à un portique encore plus riche, qui forme le parvis de l'Eglise. Vingt colonnes, la plûpart de granit oriental, soutiennent ce portique, sous lequel sont distribuées dix-sept statues en marbre, de grandeur naturelle, annoncées par cette Inscription :

HEROÏBUS BENE MŒRENTIBUS
CASSINATES,
PROPRIÆ PIETATIS ARGUMENTUM,
MONIMENTUM ALIENÆ.
1646.

Huit Papes, la plûpart choisis parmi les vingt que l'Ordre de Saint Benoît a donnés à l'Eglise, tiennent le premier rang de cette auguste assemblée. Saint Grégoire en mene la file, que termine Benoît XIV. Viennent

ensuite six Souverains, dont Charlemagne est le premier, & Dom Carlos, ci-devant Roi de Naples, aujourd'hui Roi d'Espagne, le dernier. La statue de ce Prince est la moins bien traitée. Le pere & la mere de Saint Benoît & le premier Bienfaiteur du Mont-Cassin complettent le nombre, dans lequel les statues de Saint Grégoire le Grand & de Saint Henri, exécutées par le célèbre le Gros, se font avantageusement distinguer.

LE MONT-CASSIN.

Dans un des angles intérieurs du portique, on voit une colonne antique d'albâtre transparent, taillée en spirale, portant six pieds de haut, & sommée d'une croix. Une pareille colonne orne à Rome la Bibliothéque du Vatican.

L'intérieur de l'Eglise efface toute la magnificence répandue sur les avenues. C'est un assemblage de tout ce que la Peinture, les marbres & les métaux employés par d'habiles mains, ont de plus brillant: l'œil n'y trouve pas le moindre vuide où il puisse se reposer. Les peintures représentant les miracles & les visions

LE MONT-CASSIN.

de Saint Benoît & de ses premiers Disciples, sont pour la plûpart de Lanfranc, de Luc Giordano, du Muro, du Solimène & du Conca. Quant à l'Architecture, elle tient moins du goût Romain que du goût Napolitain, trop prodigue d'ornemens : prodigalité qui se fait sentir sur-tout dans l'emploi des colonnes appliquées aux faces intérieures des arcades qui forment la nef; & qui donne à ce brillant édifice l'air d'une décoration théâtrale, plûtôt que d'un Temple.

Cet édifice détruit successivement par les Lombards & par les Sarrazins, & renversé de fond en comble par un tremblement de terre en l'an 1349, avoit encore essuyé le même malheur dans le seiziéme siécle. Il avoit eu jusqu'alors la forme des Basiliques Romaines, c'est-à-dire, que toute sa partie antérieure jusqu'au Sanctuaire, étoit une nef avec deux collatéraux soutenus & séparés par un double rang de colonnes. Ce sont ces colonnes, de très-beau granit oriental, que l'Architecte a répandues sous les arcades de la nef

de la nouvelle Eglise commencée en 1649. LE MONT-CASSIN.

L'autel exécuté sur les desseins de Michel-Ange, est un assemblage des marbres les plus précieux, la plûpart antiques. Au pied de cet autel, est le tombeau de Saint Benoît & celui de Sainte Scholastique, que l'on montre aussi en France dans l'Abbaye de Saint Benoît-sur-Loire. Les deux fonds de la croisée, dont cet autel occupe le centre, sont remplis par deux tombeaux, l'un de Pierre de Médicis, frere de Léon X, l'autre d'un Capitaine nommé Ferramosca : morceaux dans lesquels la plus sçavante exécution répond à la grandeur & à la majesté du dessein.

Le choeur peint en grande partie par le Solimène, & orné de stales sculptées avec le plus grand soin, occupe le fond de l'Eglise, dont le rond-point est rempli par un buffet d'orgues de la plus grande proportion, chargé de figures & d'ornemens, & doré dans toutes ses parties en or moulu.

En sortant de l'Eglise, nous en observâmes les portes. Elles sont

LE MONT-CASSIN. toutes couvertes de compartimens de bronze, dans lesquels on lit, en lettres d'argent, le détail des fiefs, des terres & des mouvances qui appartiennent au Mont-Cassin. Ces biens immenses sont, pour la plus grande partie, situés dans les Etats de Naples & des Deux-Siciles. Par ces possessions, le Mont-Cassin a une part nécessaire dans les révolutions du Royaume de Naples, & on l'a souvent vû se défendre ou attaquer à main armée. Il n'a point cependant négligé les ressources d'un autre genre, pour en imposer aux Puissances jalouses de ses richesses. Pierre Diacre, en ses Additions à la Chronique du Mont-Cassin, rapporte très-sérieusement une vision d'un Moine de cette Maison, qui avoit vû l'ame de Guérin, Chancelier du grand Comte Roger, plongée dans un lac de feu, dont les flots en fureur le portèrent jusqu'au ciel, pour ensuite le replonger dans le fond de l'abysme : vision assez ressemblante par son intention à ce que quelques Prélats François ont osé consigner à la postérité sur l'état

L. 4. ch. 102.

du célèbre Charles-Martel dans l'autre monde. LE MONT-CASSIN.

Les fonds nobles du Mont-Caſſin ſont toujours ſous la main du Souverain, auquel l'Abbaye fournit ce qu'on appelle en France *homme vivant & mourant :* avec la différence que cet homme eſt repréſenté par une famille entière, dont la perpétuité, quelque long-temps qu'elle dure, exclut toute mutation & tout droit de relief. La dernière famille vivante & mourante s'étoit éteinte ſous le regne de Dom Carlos *, lorſqu'il a quitté le Royaume des Deux-Siciles pour monter ſur le thrône d'Eſpagne. C'eſt en reconnoiſſance du bon traitement que ce Prince fit alors au Mont-Caſſin, qu'on lui a érigé la ſtatue que l'on voit dans le parvis de l'Egliſe. Il agréa, pour repréſenter l'homme vivant & mourant, une femme qui avoit douze enfans mariés & chefs de famille. Cette

* Ce Prince a abdiqué en 1759 la Couronne des Deux-Siciles, en faveur de ſon troiſiéme fils, Ferdinand IV, qui eſt actuellement régnant.

LE MONT-CASSIN.

femme vivoit encore en 1758. On l'appelloit *la mere de Saint Benoît*; &, par un privilége très-ſpécial, elle avoit ſes entrées dans l'intérieur du Monaſtère du Mont-Caſſin.

La Sacriſtie n'eſt pas moins ornée que l'Egliſe à laquelle elle eſt contigue. Ses ornemens conſiſtent en ſtatues, en peintures & en bas-reliefs exécutés & diſtribués avec goût. Les mêmes ornemens ſe retrouvent dans le Chapitre & dans tous les lieux clauſtraux.

Je n'ai vû nulle part des archives auſſi avantageuſement logées & auſſi bien tenues que celles du Mont-Caſſin. Elles rempliſſent trois grandes piéces, dans leſquelles ſont répandus quantité de morceaux de peinture & de différens genres de curioſité. Parmi les peintures, nous remarquâmes un Saint Pierre & un Saint Paul, ſortis d'un pinceau grec dans le neuviéme ſiécle, & un portrait original du Dante. Parmi les antiques, nous obſervâmes une chaiſe percée, en marbre grec, de la forme la plus exquiſe, de la plus belle conſervation, & guillochée

ſur toutes les arêtes de ſes parties ſaillantes, d'un goût & d'une fineſſe de travail qui ne me permirent pas de croire qu'elle eût été faite, ainſi qu'on nous le dit, pour l'uſage de la Maiſon, dans un temps où les bains étoient plus uſuels qu'aujourd'hui. Les deux chaiſes de cette eſpèce que l'on voit à Rome dans le cloître de Saint Jean de Latran, ne reſſemblent à celle-ci que par la forme générale. Si l'on en compare le trait & l'exécution, celles de Rome paroiſſent avoir été à l'uſage de la populace; & celles du Mont-Caſſin, à l'uſage de quelque Prince auſſi magnifique qu'éclairé dans le choix de tout ce qui ſervoit pour ſa perſonne.

LE MONT-CASSIN.

Dans ces archives, il n'eſt pas un titre, pas un document, pas le moindre papier que l'on n'ait à la main, tant le tout eſt diſtribué avec intelligence. L'Archiviſte a le titre de Protonotaire Apoſtolique; & les expéditions qu'il délivre, ſont reçues comme authentiques dans toutes les Cours de Rome & des Deux-Siciles. Il a une petite Bibliothéque à ſon

LE MONT-CASSIN.

usage, ornée de quelques Livres des premiers temps de l'Imprimerie. J'y remarquai le *Rationale divinorum officiorum* *.

Nous terminâmes la visite de la Maison, par la Bibliothéque & la tour de Saint Benoît. Quant à la Bibliothéque, il ne m'appartient pas d'en parler, après ce qu'en a dit le P. Mabillon **. La tour est au dessus de la première entrée: c'est de cette tour que Saint Benoît vit l'ame de Saint Germain, Evêque de Capoue, & celle de Sainte Scholastique s'envoler au Ciel, dans un tourbillon de feu. Il avoit là sa cellule, où il est mort. Cette tour que le temps & les Barbares ont respectée, a été depuis liée au corps du bâtiment: il

* Cet Ouvrage a été donné au Public *per* JOHANNEM FUST, *civem Moguntinum*, & PETRUM GERNZHEIM, *Clericum Diœcesis ejusdem, anno millesimo quadringentesimo quinquagesimo-nono, sexto die Octobris.*

** J'observerai seulement que le *Defensor*, que le sçavant Bénédictin place à la tête des *Inedita* de cette Bibliothéque, a été imprimé six fois depuis 1544 jusqu'en 1560. *Iter Italic. pag.* 123.

ne reste de vestiges de sa première forme, que dans l'intérieur de l'appartement jadis occupé par Saint Benoît.

LE MONT-CASSIN.

Cet appartement consiste en trois chambres, dont l'une a été convertie en Chapelle, & qui toutes sont remplies de petits tableaux des meilleurs Maîtres ou de copies d'après eux. J'ai déja observé à l'article de ROME, en parlant des chambres où sont morts Saint Philippe de Néri, Saint Ignace, Saint Stanislas Coska, qu'il est d'usage en Italie d'orner de ces précieux joyaux les lieux qui ont vû mourir des Saints canonisés. Pour donner une idée de la Collection dont il s'agit, il suffit de nommer les principaux Maîtres dont elle rassemble différens petits morceaux, originaux ou copies: sçavoir, Raphaël, Jules Romain, Albert Dure, Luc de Hollande, Marc-Antoine de Caravage, le Josepin, Annibal Carrache, le Guide, le Dominiquin, le Guerchin, Lanfranc, l'Espagnolet, le Calabrois, les Bassans, le Salviati, Salvator Rose, Claude Lorrain, Luc Giordano &

LE MONT-CASSIN. le Solimène : ces trois derniers ont fourni à cette Collection quantité de morceaux très-précieux.

En sortant de l'Abbaye, nous remarquâmes une statue de Saint Benoît tenant un Livre ouvert, sur lequel on lit un privilége singulier, dont, au rapport de Saint Grégoire, Dieu avoit favorisé ce Patriarche. Il est exprimé en ces termes : *Vix obtinere potui ut ex hoc loco animæ mihi cederentur;* c'est-à-dire, ainsi que l'on nous l'expliqua, que tous les Bénédictins qui meurent au Mont-Cassin, sont sauvés. C'est sans doute par une extension de ce privilége, que les Bénédictines de France croyent qu'avant que quelqu'une d'elles vienne à mourir, la Maison en est avertie par le Fondateur du Mont-Cassin : avertissement donné par quelque bruit nocturne qu'elles appellent les *coups de Saint Benoît.*

Des appartemens les plus élevés qui regardent le Nord, nous avions vu avec étonnement que le Monastère n'est qu'aux deux tiers de la montagne dont il porte le nom. La partie du mont qui le commande,

nous parut un roc pelé dont la sommité est presque toujours ou couverte de neige, ou perdue dans les nuages.

LE MONT-CASSIN.

On nous avoit aussi fait observer de-là l'Albanette, petite maison très-agréablement située à l'Ouest du Monastère, dont elle n'est éloignée que de cinq à six cens pas. L'air y est admirable, & l'Infirmerie y envoie ses convalescens. L'Albanette est célèbre par la retraite de Saint Ignace de Loyola, qui, en 1538, vint y passer quelques mois, & y composa sa Régle *. Malheureusement pour les Jésuites, il ne trouva point dans les Bénédictins la complaisance que Saint Benoît avoit trouvé dans l'Anachorette qui, à

* *Montem illum contemplationis*, dit un Dominicain dans un Ouvrage intitulé *TURTUR ANIMÆ*, *aliquot mensibus inhabitavit S. Ignatius, ibique, velut alter Moses & Legislator, secundas religiosarum Legum tabulas fabricavit, primis non absimiles.* Ambroise Caïetan, Bénédictin, a fait un gros Ouvrage, pour revendiquer, sur le fondement de cette anecdote, les Jésuites à l'Ordre de Saint Benoît.

LE MONT-CASSIN.

son arrivée au Mont-Caffin, avoit bien voulu lui abandonner l'hermitage dont il étoit en poffeffion.

Après une journée très-agréablement paffée au milieu de tant de belles chofes, nous revînmes à San-Germano. Au récit de notre expédition, l'Abbé difoit, comme le Frere Boulanger, mais d'un air & d'un ton plus obligeant que malin : *Ah! Francefi!* & il voulut que nous priffions la journée du lendemain pour nous remettre de nos fatigues.

De San-Germano, nous allâmes coucher à Capoue, à travers des pays fauvages, prefque déferts, & qui ont tout l'air de retraites de brigands. Le revers des montagnes que nous avions à la gauche, eft précifément ce beau pays arrofé par le Volturne : pays fi fameux dans l'Antiquité, tant par l'huile qu'il donnoit dans le territoire de Vénafre, que par l'abondance inépuifable du canton appellé *Campus ftellatus* *, & par les expéditions des Romains

* Cicéron l'appelloit *agrum orbis terræ pulcherrimum*.

contre les Samnites & contre Annibal.

LE MONT-CASSIN.

Inutilement nous voulûmes engager notre *Procaccio* à prendre sa route par ce beau pays: les chemins, selon lui, étoient si mauvais & si rompus, qu'il fallut préférer le Désert à la Terre-promise. Il ne cessoit de nous entretenir du plaisir qu'il alloit avoir en nous recevant chez lui à Capoue, de la bonne chère qui nous y attendoit, des excellens lits que nous y trouverions, & de toutes les belles choses qu'il nous y feroit voir.



CAPOUE.

CAPOUE, où nous arrivâmes de bonne heure, n'est plus l'ancienne Capoue, cette fameuse rivale de Rome. La dernière, éloignée d'une demi-lieue de la nouvelle, est aujourd'hui ensevelie sous les débris de son antique splendeur. Quantité de ces débris ont été transportés dans la nouvelle *. Les murs de son Hôtel-de-Ville en sont lambrissés : on y voit des mascarons gigantesques qui ornoient les clefs des portiques de l'amphithéâtre, des bas-reliefs trouvés dans ses corridors, enfin des inscriptions, parmi lesquelles j'en remarquai une du haut Empire, consacrée *ex S. C.* en l'honneur d'un *Pescennius*, pour avoir racheté de ses deniers, au profit de ses Concitoyens, un champ dont le nom est effacé : rachat exprimé par le mot *Reciperavit*, qui est employé-là dans

* Les matériaux & les ornemens de Caserte se tirent de ces débris.

l'acception ſous laquelle l'indique Verrius Flaccus. CAPOUE.

Les maiſons particulières ſont auſſi enrichies de ces débris : les deux montans de la porte-cochère de notre *Procaccio*, étoient formés de deux blocs de marbre chargés chacun d'une figure Conſulaire en ronde boſſe, de grandeur naturelle. Vis-à-vis de cette maiſon, nous avions une Egliſe dont la bâtiſſe, ſemblable à celle du Temple de Caſſino & de la Cathédrale de Terracine, ſemble annoncer un Temple antique.

L'intérieur de la Cathédrale, en forme de Baſilique, eſt ſoutenu & partagé par vingt-quatre colonnes de granit, de différens modules, & par conſéquent raſſemblées au hazard. Vingt autres colonnes d'inégale grandeur, forment à cette Egliſe un veſtibule ou portique qui l'annonce avantageuſement.

Notre curioſité ſatisfaite, nous revînmes au logis, en diſpoſition d'y faire honneur à la bonne chère dont le *Procaccio* nous avoit fait fête. Les apprêts conſiſtoient en un drap fort ſale, étendu ſur trois planches por-

CAPOUE. tées par deux bancs. Deux vieux *bicchieri* ou aiguières de terre étoient remplies de mauvais vin ; & l'on nous annonça que les verres n'étant point d'usage dans le pays, nous boirions à la ronde dans les *bicchieri*. Un cuisseau de vieux Bouc, une fricassée à l'huile de la lampe, & une salade, formoient le festin, avec du pain aussi mauvais que le vin. Il nous fut impossible de toucher à cette bonne chère, & notre souper se réduisit à quelques fruits que nous dévorâmes sans pain.

Quant au coucher, il consistoit en trois paillasses ayant chacune une espèce de vieux sac pour toute garniture. Mes Compagnons de voyage eurent assez de courage pour s'y arranger ; mais la vermine dont ces lits fourmilloient, les fit bientôt repentir de leur témérité. Plus prudent qu'eux, je m'étois séquestré dans un grenier, où, sur de la paille fraîche, je passai la nuit assez tranquillement. Telles furent pour nous les délices de Capoue.

NAPLES.

NAPLES.

UNE petite journée nous mena de Capoue à Naples, à travers ce pays admirable dont parle Pline ſous le nom de *Campi Leborini*, d'où, par corruption, aura été formée la dénomination moderne de *Terra di Lavoro*. Ce canton le plus beau, le plus fertile & le plus agréable de l'Italie *, a fourni à Virgile le modèle de ſes Champs Eliſées * *. *Hiſt. Lib. 3.*

Naples eſt la Reine de ce beau pays. Nous nous étions mal adroitement repoſés ſur notre *Procaccio* pour le choix d'une auberge dans cette Ville: il nous y dépoſa chez un vieux

* L'Empereur Frédéric II. arrivant dans la Terre-Sainte, s'écria ſcandaleuſement à la vûe des rochers dont elle eſt hériſſée: » Si le » Dieu des Juifs eût connu la Terre de La- » bour, il n'auroit pas fait tant de tinta- » marre pour ſa Terre de Promiſſion. « *Paul Panſa Vit. Innoc. IV.*

* * *Ver ibi perpetuum, atque alienis meſſibus Æſtas.*

NAPLES. Tavernier Calabrois, dans une rue qui n'a pour habitans que des Cordonniers & des Savetiers. La crainte de trouver encore pis, nous y fixa.

Naples eſt aujourd'hui la ſeule Ville de conſidération dans un Etat qui fut autrefois couvert de villes & d'habitans. La grande Grèce, dont les ruines font partie de cet Etat, n'exiſtoit plus dès le temps de Cicéron *. Ce pays régi par les Loix des Pithagore, des Zaleucus, des Carondas, des Architas, des Parménide, des Zénon; honoré de la préſence des Homère, des Simonide, des Pindare, des Platon, des Virgile; l'aſyle des Arts & de la Philoſophie; le théâtre de l'Induſtrie & du Com-

* *Magna Græcia nunc non eſt.* Pro S. Roſcio. A quoi il ajoute : *Qui in Salentinis aut in Brutiis habitant, undè vix ter in anno nuntium audire poſſunt.* Ce qui prouve que dès-lors ce pays étoit auſſi mal en communications qu'aujourd'hui, ſans néanmoins rien prouver contre les environs de Naples, qui avoient alors de plus belles Villes que les environs de Rome, ainſi que nous l'apprend le même Cicéron, *Orat. contrà Rullum ad Quirites, verſ. medium :* Labicos, Fidenas, &c.

merce qu'animoit & nourrissoit une multitude de ports sur les deux mers; le centre de la magnificence la plus noble & du luxe le plus recherché, devenue depuis la proie des Vandales, des Visigots, des Lombards, des Bulgares, des Sarrazins, des Normands, des François qui y eurent successivement des établissemens fixes & solides, a maintenant à peine assez d'habitans pour y soutenir une foible culture. NAPLES.

Les invasions des Barbares, les révolutions dans le Gouvernement, les prétentions des Papes, le fréquent changement de Souverains, la cessation de commerce avec le Levant & l'Afrique, sont les causes les plus sensibles de l'anéantissement de cet Etat, mais dont il ne seroit peut-être pas impossible de le tirer. Le Roi Dom Carlos avoit commencé à y travailler, en dégageant les Fermes aliénées par les Viceroís Espagnols, en affranchissant le Peuple des campagnes de la servitude des grands Barons & du Clergé, qui exerçoient sur ces malheureux le droit de vie & de mort; enfin en accordant aux

NAPLES. Villes le plus avantageusement situées, les priviléges qui peuvent en augmenter la population & y animer l'induſtrie.

La réunion du Royaume de Naples dans ſa Capitale, ainſi que l'aggrandiſſement monſtrueux des Capitales des principaux Etats de l'Europe, a eu ſa cauſe primitive dans les manœuvres imaginées par les Fermiers des Droits Royaux, pour harceler les Villageois & les Provinciaux, pour les dégoûter du ſéjour de la Province & de la Campagne, pour les attirer dans le centre de la tranquillité, de l'abondance & des plaiſirs, & ainſi réunis, les avoir tous ſous la main, comme des Pigeons dans un colombier, ou des Poiſſons dans un vivier *.

Rome, ſous les Empereurs, avoit dévoré l'Italie. Depuis la conquête des Turcs, Conſtantinople abſorbe la Grèce & une partie de l'Aſie. Depuis le regne de Louis XIV, Paris

* *Cruſtis Excipiunt homines quos in vivaria mittant.* Horat. Ep. 1. L. 1.

engloutit la France: ainſi les Capitales de la plûpart des Etats de l'Europe ſont devenues le *Clamart* * du genre humain, & autant de gouffres où l'eſpèce humaine va ſe perdre ſans retour.

Après les guerres meurtrières de François I. & de Henri II. au milieu du feu des diſſenſions civiles, la France avoit une population à laquelle elle n'a pu revenir, depuis l'aggrandiſſement de Paris. Si, du million d'hommes que cette Ville réunit depuis un ſiécle, on en avoit chaſſé tous les vingt ans ceux dont le pere n'y étoit pas né, à peine, à chaque recenſement, en ſeroit-il reſté la quatriéme partie: c'eſt aux dépens de ſa population, que la France fournit les excédens. Chaque Ville eſſuie les mêmes pertes, en proportion de ſa grandeur; & il n'en eſt aucune, même du ſecond ordre, qui ne pût prouver que la durée commune des familles y eſt à peine d'un

* C'eſt le nom du Cimetière commun de Paris, où l'on enterre les morts de l'Hôtel-Dieu de cette Ville.

NAPLES. siécle, après lequel elles s'éteignent pour faire place à de nouvelles colonies *.

Les premiers Grecs, les Gaulois, les Scythes, dont les nombreux essains ont couvert & renouvellé l'Univers, habitoient des bourgades : leurs fréquentes émigrations annoncent un excédent de population qui a cessé, depuis qu'il s'est formé des Villes dans les pays qu'habitoient ces différens Peuples **.

Pour motif de consolation, nous pouvons, d'après ces observations, regarder Pétersbourg & Pékin comme les plus sûrs boulevards que l'Europe pût désirer contre les émigrations des Peuples du Nord.

Revenons à Naples, & au spectacle absolument nouveau que cette Ville & ses environs offrent aux Voyageurs : les hommes & les Arts

---

* Les Nourrices mercenaires qui allaitent les enfans de Ville entrent pour beaucoup dans les causes physiques de cette extinction périodique.

** *Campestres meliùs Scythæ,*
Quorum plaustra vagas ritè trahunt domos.

n'étant là, ni les hommes ni les Arts du reste de l'Italie. NAPLES.

Le Peuple de la Campagne & de la Ville est composé d'hommes vigoureux, robustes, nerveux, bien musclés, pleins de feu & de gaieté, agiles, actifs, extrêmement laborieux, taillés en un mot pour la guerre, & ne ressemblant que par la sobriété aux Italiens que nous avions vus depuis Turin.

Cette race d'hommes se fait gloire de descendre des Grecs, & de leur ressembler. Ils ont la poitrine large & avancée, les épaules bien effacées & rabattues sur l'emmanchement, le col court & très-gros, de l'embonpoint, un fond de belle carnation, l'oeil beau & extrêmement vif. Ceux qui connoissent mieux que moi la Grèce, soit antique, soit moderne, prononceront, d'après ceci, sur la ressemblance des Napolitains avec les Grecs anciens ou actuels. La façon de se vêtir leur fournira encore un point de comparaison. Les Napolitains ont le col, les épaules, la poitrine & les bras presque nuds, tandis que les Italiens &

NAPLES. les Lombards fur-tout, ont le plus grand foin de tenir ces parties exactement couvertes. Au refte, je n'ai pu découvrir fur quel fondement M. de Montefquieu dit, quelque part, que trente ou quarante mille hommes de la dernière lie du Peuple, vivent à Naples de poiffons morts, pourris & defféchés, que la mer jette à bord. La mer ne donne de poiffon à ce Peuple, que celui qu'il fe procure par la pêche.

Il eft fans doute étonnant qu'un tel Peuple, prefque toujours compté pour rien dans les révolutions qui l'ont fi fouvent fait changer de Maître, n'ait pris part en corps qu'à celle de Mazaniello *. Son indifférence fur les mouvemens politiques, put-elle être à une plus forte épreuve, que, lorfqu'au milieu de la Capitale des Etats de fes peres, l'infortuné Conradin, âgé de dix-fept ans, verfa le dernier refte d'un fang

* Dans le cinquante-cinquiéme de fes Difcours fur Tite-Live, *Liv.* 1. Machiavel avoit prédit aux Napolitains l'iffue qu'ils devoient attendre de cette révolution.

réprouvé & proſcrit par les Chefs de l'Égliſe? Je ne pus voir, ſans frémir, le lieu où l'on montre encore les veſtiges de cette affreuſe ſcène. NAPLES.

Cette indifférence *, ſtupide en apparence, eſt l'ouvrage d'un inſtinct éclairé par l'expérience : *Que m'importe*, diſent-ils avec l'Ane de la Fable, *pourvu que l'on ne me faſſe porter que ma charge ordinaire* * *. Pour achever le portrait de ce Peuple, il ſuffit d'ajouter que Naples n'a pas l'ombre de police, & que cependant il y arrive rarement de ces déſordres & de ces excès que toute la vigilance du Magiſtrat ne prévient à Paris qu'à force d'attention.

Je ne comprends dans ce portrait, ni la bonne Bourgeoiſie, ni la Robe auſſi étendue & auſſi nombreuſe à Naples qu'à Paris, ni la Nobleſſe. Ces Ordres auſſi prudens par ſyſtême, que le Peuple l'eſt par

* C'eſt ſans doute ſur cette indifférence qu'eſt fondé le titre de *fideliſſima*, que ſe donne par-tout la Ville de Naples.

* * *Quid refert mea, clitellas dùm portem meas.*

NAPLES. instinct, consacrent à l'oisiveté *, & sacrifient aux plaisirs, tous les avantages d'une heureuse complexion & d'un tempérament tout de feu. Ce sont les plus voluptueux de tous les hommes * *.

Sous une apparence de gaieté, d'étourderie & de légèreté, le Peuple & la Bourgeoisie de Naples partagés entre le travail & le plaisir, cachent des vûes profondes & bien suivies, sinon dans chaque tête, au moins dans l'ensemble. Considérés dans cet ensemble, ils forment une démocratie indépendante du Roi & de la Noblesse à laquelle ils se joignent, quand leur intérêt l'exige. Ils ont toujours dans leur parti le bas Clergé, & la plus grande partie des Moines dont Naples fourmille.

Les gens de cette Robe sont les Conseils-nés du Peuple ; & pour

---

* *In otia natam Parthenopen.*

Ovid. Metam. L. 15

Otiosa Neapolis.

Horat. Epod. 5.

* * *In* hos *tota ruens Venus Cyprum deseruit.*

prouver à quel point Naples *foisonne en Conseillers* de cette espèce, il suffit de dire que l'on y compte: NAPLES.

17 Maisons de Franciscains de toutes couleurs.
15 de Dominicains.
8 de Carmes.
9 de Camaldules, Chartreux & Bénédictins.
4 de Minimes.
3 de Servites.
9 de Chanoines Réguliers.
2 de Hiéronimites & Basiliens.
5 d'Espagnols.
6 de Jésuites.
6 de Théatins.
3 de Clercs Réguliers.
2 de Barnabites.
1 de l'Oratoire.
1 de *Fate-ben-Fratelli.*
3 de Servans les Infirmes.
3 de Scuole-Pie.
2 de Peres de Lucques.
33 Monastères de Filles.
33 Maisons de Retraite pour Femmes.
6 Hôpitaux pour les Malades.
1 pour les Pélerins.
4 pour les Orphelins.
1 pour les Vieillards.
1 pour les Pauvres sans asyle.

} *Dirigés pour la plûpart par des Moines qui y sont attachés.*

378 en tout.

NAPLES.

Toutes ces Maiſons ſont très-riches, ſoit par d'anciennes fondations, ſoit par des dons & des donations journalières ; & les plus riches étoient, comme ailleurs, celles des Jéſuites.

Les Moines mêlés parmi la Nobleſſe & la Bourgeoiſie, éventent à l'envi les ſucceſſions, & ſe ſervent de tous moyens pour procurer à leurs maiſons, ſoit des dons manuels, ſoit des legs particuliers, lorſqu'ils ne peuvent arracher un legs univerſel. Il regne entr'eux, à cet égard, la même politique que parmi les amoureux bannaux ; c'eſt-à-dire que, quand l'objet de leurs attentions s'eſt déterminé pour quelqu'un d'un tel Ordre, lès autres Ordres ne troublent point ſa poſſeſſion, & ne ſe mettent ſur les rangs, qu'en cas de rupture.

De-là, ces richeſſes qui brillent dans la décoration de leurs Egliſes, dans les fêtes brillantes & très-coûteuſes qu'ils y donnent fréquemment ; enfin dans l'énorme quantité d'argenterie dont regorgent leurs ſacriſties. Les Egliſes de Naples ſont

peut-être auſſi riches en ce genre, que toutes les Egliſes d'Italie enſemble. Naples.

Chaque Monaſtère a une Pharmacie bien tenue, & qui lui rapporte beaucoup. La plûpart des Moines ſont le métier de Médecin. Les Pratiques de ces Médecins forment le fond de la Pharmacie de leur Maiſon, dont le courant roule ſur les familles qui y viennent à confeſſe.

D'ailleurs chaque Pharmacie eſt connue par quelque reméde ou friandiſe que l'on ne fait point ailleurs auſſi bien ; & à cet égard elle a une vogue aſſurée, au moins pour les Etrangers & pour ceux qui ne ſont eſclaves ni de leur Médecins, ni de leur Confeſſeur. Les Minimes, par exemple, qui ont leur Maiſon vis-à-vis le Palais, excellent pour les *diabolos*, eſpèce d'anis à l'uſage des *Vieillards* qui veulent ſe tirer du *Calendrier*. Cette drogue ſe vend au poids de l'or. Il y a apparence que la Pharmacopée de Montpellier n'en a pas la recette ; car je vis un Chanoine de cette Ville en acheter pour cinq louis d'or.

NAPLES. La Noblesse forme un Corps lié par des vûes & des intérêts communs, distribué autrefois en trente Siéges, & aujourd'hui en cinq seulement, dont les Députés partagent le gouvernement municipal avec le Peuple représenté par un Élu qui est de son choix.

Les deux Classes, la Noblesse & le Peuple, forment à Naples les Etats-Généraux ou le Parlement de la Nation. Le Clergé n'y fait point Corps : distribué sous les deux Classes dominantes, il est répandu & confondu dans la Noblesse ou dans le Peuple. Il en est ailleurs autrement, parce qu'ailleurs toutes les révolutions ont commencé par le haut Clergé qui s'en est servi, d'abord pour se donner un état, & ensuite pour l'assurer & l'augmenter. D'ailleurs la multiplicité & même le peu d'opulence en général des Evêchés des Deux-Siciles n'ont pû leur donner la considération & la prépondérance qu'un petit nombre de Prélats, unis par l'intérêt de Corps, ambitieux, riches & puissans, acquièrent nécessairement, sur-tout

dans les troubles qui précédent, annoncent & préparent les révolutions. Enfin les Deux-Siciles étant restées encore unies à l'Empire Grec longtemps après le dénombrement de l'Empire d'Occident, l'Eglise y avoit été constamment entretenue par les Empereurs, dans cette subordination qui ne lui coûtoit rien, lorsqu'elle écoutoit Jesus-Christ, lui disant : *Nescitis cujus spiritûs estis.*

Les Siéges où s'assemble la Noblesse, sont de grands sallons isolés & fermés, dans toute leur enceinte, par des grillages de fer, à travers lesquels on peut voir tout ce qui s'y passe. J'ignore si cette disposition singulière est du choix de la Noblesse, si elle a été prescrite par le Souverain, ou exigée par le Peuple.

Le Cardinal Spinelli a éprouvé, en 1750, ce que peut la réunion de ces différentes factions. Ce Seigneur né d'une des premières Maisons de Naples, homme de tête & de Cabinet, chéri de Benoît XIV, jouissant, comme Archevêque de Naples, d'une considération à laquelle aucun de ses prédécesseurs n'avoit osé

NAPLES. prétendre, commençoit à attirer ſur lui les regards & la confiance de ſon Souverain. Quelques Miniſtres craignant que cette confiance n'allât trop loin, mirent en jeu une Sentence de l'Officialité de ce Prélat, qui condamnoit un Prêtre à rétracter quelques propoſitions malſonnantes, & on s'en ſervit pour faire craindre au peuple l'établiſſement de l'Inquiſition qu'il n'a jamais connue que de nom, & qu'il regarde comme l'inſtrument capital de la tyrannie.

Un bulletin adreſſé ſur ce ſujet à un Notaire affidé, alluma un incendie qui, en peu de jours, gagna tout le Royaume. La populace allarmée de la crainte du *Sant-Affice*, (c'eſt ainſi qu'elle appelle l'Inquiſition), étoit journellement groſſie & renforcée par des troupes de payſans que la même crainte attiroit de toutes les parties du Royaume, & qui venoient offrir leurs ſecours à leurs Seigneurs & à leurs Patrons. Enfin tous ces gens réunis inveſtirent le Palais; & le Roi que l'on avoit eu ſoin de ne point prévenir ſur cet at-

troupement, étant forti à l'ordinaire, toute la place retentit du cri concerté : *point de Sant-Affice*. Sa Majesté fit dire au Peuple, qu'Elle s'informeroit des objets de fes demandes & de fes craintes, & qu'Elle feroit juftice. L'affaire portée à un Confeil extraordinairement affemblé au retour du Roi, fut renvoyé à l'examen & à l'avis des Siéges qui la difcutèrent avec apparat, inveftis dans le cours de cette difcuffion, par des pelottons de peuple qui, environnant les Nobles à la levée de chaque Siége, leur demandoient froidement, *Metterem' il fuoco?* Cette émeute naiffante donna une fi chaude allarme, que le Cardinal, abandonné par le Roi, fut obligé de quitter Naples, de remettre fon Archevêché entre les mains de Sa Majefté; & de fe retirer à Rome, où nous l'avons vu jouiffant d'une confideration particulière à l'abri des allarmes & des révolutions.

NAPLES.

Le préjugé contre l'Inquifition, entretenu dans ce Peuple par la crainte qu'il eut dans tous les temps de la domination Papale dont il a été

NAPLES.

ſouvent menacé, eſt à cet Etat, ce que ſont à la France les Libertés de l'Egliſe Gallicane. Il eſt ſans doute étonnant qu'aux portes de Rome, dans un Etat Catholique, feudataire de Rome, & long-temps dominé par les Rois Catholiques, cette crainte ſalutaire ait eu ſon effet; mais il l'eſt encore plus que ce préjugé doive, ainſi que les Libertés de l'Egliſe Gallicane, ſon établiſſement & ſa perpétuité, moins aux Souverains, qu'à la Nation, c'eſt-à-dire, à des Théologiens & à des Juriſconſultes * qui

* Ainſi les découvertes les plus importantes, en matière de Gouvernement, doivent leur origine & leur promulgation, non à gens ſoudoyés,

Nummo contenti qui ſuum officium faciunt;

Terent. Adelph.

mais à des hommes iſolés, qui, ne travaillant que pour eux-mêmes & pour la poſtérité, ont bravé le jugement & ſouvent les perſécutions de leur ſiècle. Ce que penſoit un vrai François des Hiſtoriographes à gages, s'applique à tous les Écrivains ſoudoyés : *Quid expectari*, diſoit-il, *ab iſtiuſmodi genere hominum debeat, qui mercede conducti*,

l'ont introduit & fomenté, souvent malgré le Souverain qui sçut quelquefois s'en servir utilement. NAPLES.

Un objet encore plus singulier en ce genre, est le Tribunal de la Monarchie de Sicile. On sçait que, par ce Tribunal, le Roi exerce sur la Sicile l'autorité qu'il prétend lui appartenir, en qualité de Légat-né du Saint-Siége & de Représentant perpétuel du Pape. En vertu de cette autorité, établie sur une Bulle assez équivoque d'Urbain II, (Bulle que Leibnitz a placée à la tête des Piéces rassemblées dans son *Corps diplomatique*), le Roi de Sicile, par lui-même ou par ses Délégués, juge & punit, excommunie & absout tous Laïcs, Moines, Prêtres, Prieurs, Abbés, Evêques, Archevêques & Cardinaux mêmes. Ses Jugemens sont sans appel en toutes matières Ecclésiastiques & Bénéficiales : il ne

scriptitant, tu ipse judica. Ridiculi in eo sunt & Principes & mercenarii illi Scriptores : illo enim ipso titulo profitentur se ad mendacia coemptos. Bongars. Lett. à Camerar. 155.

NAPLES. reste à la Cour de Rome, que le droit de prévention qu'elle n'exerce jamais qu'en des temps de trouble. Enfin le Président du Tribunal de la Monarchie est intitulé, dans toutes les Requêtes & Suppliques qui lui sont présentées, *Beatissimo Padre*: titre plus étonnant encore que l'autorité qu'il annonce.

On imagine aisément quelles tentatives ont dû faire les Papes, pour l'abolition d'une *Monarchie* plus odieuse pour eux dans un Roi Catholique qui s'avoue leur feudataire, & dans les Reines qui peuvent venir de leur chef au Royaume de Sicile, que la Suprématie des Rois & des Reines d'Angleterre. La Nation, souvent aidée, quelquefois abandonnée du Souverain, a constamment ou éludé, ou repoussé, par ses Jurisconsultes & ses Théologiens, les coups des Papes * les plus

* Paul V. attaqua vivement ce privilége, par la plume du Cardinal Baronius, qui inséra au *Tome XI. de ses Annales*, une longue discussion sur cet objet. Elle fut réfutée par le Cardinal Ascagne-Cologne, & Baro-

entreprenans ou les plus inquiets, contre une prérogative que les Papes mêmes les plus paisibles regardent comme hérétique, schismatique, exécrable. NAPLES.

C'est sous ces qualifications, qu'en 1715, Clément XI. abolit le Tribunal de la Monarchie. Victor-Amédée régnoit, depuis 1713, sur la Sicile. Tout annonçoit que ce Royaume lui échapperoit bientôt, pour rentrer dans la Maison d'Autriche. Il étoit à présumer qu'un Souverain passager ne s'intéresseroit que foiblement au maintien d'une prérogative dont d'autres devoient jouir. Mais le Tribunal fit pour soi-même

nius répliqua. Quant à la question de fait, l'avantage paroissoit du côté de Baronius; mais sur la question de droit, ses argumens concluoient d'autant moins, qu'ils étoient presque tous tirés de l'autorité suprême du Pape sur le temporel des Rois : autorité qui, donnant en preuve ce qu'il falloit prouver, étoit l'épée & le bouclier de ce même Pape Paul V. dans la guerre qu'il soutenoit alors contre la République de Venise, contre l'Angleterre, contre le Tiers-Etat de la France, & contre l'Espagne, à cause du Royaume de Sicile.

NAPLES. tout ce qu'auroit pu faire le Souverain le plus jaloux de son autorité. Accablé de Bulles, de Brefs, de Rescrits, de Lettres monitoriales, il sçut faire entrer dans sa querelle les Puissances dont elle intéressoit indirectement les droits : la Bulle d'abolition fut supprimée par Arrêt du Parlement de Paris.

L'affaire fut enfin terminée sous Benoît XIII. par le fameux Cardinal Coscia, qui, passant titre à l'Empereur, devenu en 1720, Roi des Deux-Siciles, ménagea à sa Cour un dernier échapatoire, en faisant signer la Bulle de transaction par deux Soudataires, sur le refus du Dataire & du Vice-Chancelier de revêtir de leurs seings un Acte qui canonisoit une autorité jusqu'alors regardée à Rome comme *l'abomination de la désolation dans le lieu saint.*

Le Peuple Napolitain commence, en faveur de Dom Carlos, à renoncer à son indifférence pour les Souverains qui le gouvernent; non qu'il y ait entre ce Prince & ses Sujets de tout état, communication, acointance ni familiarité : jamais Souve-

rain n'en fut auſſi éloigné que Dom Carlos. Il donne à la Reine tout le temps qu'il paſſe au Palais : la pêche remplit ſes matinées ; la chaſſe, ſes après-dînées ; ſon Conſeil, les heures intermédiaires. C'eſt toujours au plus grand galop qu'il traverſe Naples quatre fois par jour, lors de ſes ſéjours dans cette Ville. Les Napolitains diſent à ce ſujet, que, lorſque Philippe V. paſſa en Eſpagne, Louis XIV. lui conſeilla cette allûre impétueuſe que les enfans ont conſervée. Ni les pluies, ni les plus exceſſives chaleurs ne dérangent ces exercices, qui ont fait au Roi un tempérament à toute épreuve.

C'eſt par le choix de ſes Miniſtres, c'eſt par la manière de travailler avec eux, c'eſt par l'habitude qu'il a acquiſe de voir tout d'un coup d'œil, & de le bien voir, que ce Prince a gagné la confiance & le cœur de ſes Sujets. Ils voyent en lui tout ce que le Protocole * de la Politique Ita-

* *La prima conjettura*, porte ce Protocole, (cap. 22.) *che ſi fà d'un Principe e del cervel ſuo, è vedere gli uomini che lui, a*

NAPLES. lienne exige pour le choix des Miniſtres, & pour la manière dont le Souverain doit traiter avec eux & en tirer parti.

Le Prince Royal, Héritier préſomptif de la Couronne, a atteint l'âge de douze ans, dans un état de foibleſſe que l'âge augmente, loin de le diminuer. Toutes les après-dînées, la Reine paſſe à l'appartement de ce Prince, le careſſe, l'embraſſe, pleure, & ſe retire. Dans tous les événemens qui le peuvent appeller au trône, ce Prince y montera-t-il, malgré ſon état? Si cet état l'en

d' intorno : quando ſono ſufficienti e fideli, ſempre ſi può reputarlo ſavio.... Ma come il Principe poſſa conoſcere il Miniſtro, ci è queſto modo che non falla mai. Quandò tu vedi il Miniſtro penſar più à ſe che à te, e che in tutte le attioni vi ricerca l'utile ſuo, queſto tal coſi fatto mai non ſia buon Miniſtro, ne mai te ne potrai fidare.... D'altra parte, il Principe per mantenerſi buon il buono, deve penſare à lui, honorandolo, facendolo ricco, abligandoſelo, participandogli li honori e carichi, &c. &c. &c. C'eſt ainſi que ſe conduit le Roi de Naples avec ſes Miniſtres, & ſes Sujets jugent de lui par eux.

exclut,

NAPLES.

exclut, quelle forme donner à une exclusion qui n'a point d'exemple, & qui, remettant le successeur au choix du Roi régnant, ou au choix de la Nation, ouvriroit un vaste champ aux raisonnemens & aux conséquences ?

Un Poëte Italien disoit des Napolitains, ses contemporains :

In Napoli il dir molto e l'haver poco.

Mauro Capit. della Fava.

Je n'ai pas assez séjourné à Naples, pour être instruit à fond de la vie, soit privée, soit de société que l'on y mene. Je sçai seulement que l'on y dort plus qu'en aucun autre pays de l'Italie ; que l'on y consomme une prodigieuse quantité de chocolat que chaque particulier fait fabriquer chez soi, à la dose qui lui convient le plus ; que les conversations ou sociétés générales y sont au ton des autres Villes d'Italie ; que, dans les sociétés particulières, le propos est à la Grecque, c'est-à-dire, très-gai & fort libre ; que la galanterie est aussi commune & aussi

NAPLES. peu discrette dans les premiers rangs; que rare & mystérieuse dans la Bourgeoisie; qu'à la suivre dans le Peuple, les extrémités se touchent; qu'en général la continence est à Naples la vertu la moins commune; que l'amour qui n'est souvent ailleurs qu'air, fatuité, fantaisie, y est un des plus urgens besoins; enfin que le Vésuve qui commande cette Ville, est l'emblême le plus exact sous lequel on puisse à cet égard la représenter.

D'autres besoins que la Police & une certaine pudeur répriment ailleurs, sur-tout dans les grandes Villes, sont à Naples au-dessus de toutes loix. Le soufre, mêlé à tous les végétaux & à tous les alimens, l'usage continu du chocolat, des liqueurs les plus fortes, & des drogues des plus échauffantes, occasionnent des explosions & des éruptions, qui ne souffrent ni délai ni ménagement. Les cours des Palais & des Hôtels, les porches des maisons particulières, leurs escaliers & leurs palliers sont autant de réceptacles pour les besoins de tous les passans, les gens

en carrosse descendent souvent eux-mêmes pour s'y mêler aux gens de pied : tout Citoyen prenant chez les autres la liberté qu'il permet chez lui *.

Ajoutez à cette liberté générale, le peu de soin de chaque Propriétaire ou Locataire pour tenir au moins nettement son hôtel, sa maison, ou son pallier : vous aurez une idée de la malpropreté & de l'infection répandue dans une Ville où l'on compte cinq à six cent mille ames.

J'ai dit qu'à Naples les hommes & les Arts ne sont ni les hommes ni les Arts du reste de l'Italie. Je crois l'avoir prouvé, quant aux hommes : à l'égard des Arts, je vais, sinon le prouver, au moins l'indiquer, sauf l'appel aux Artistes.

L'architecture des édifices sacrés & profanes, publics & particuliers, n'est plus l'architecture Romaine. Elle est par-tout chargée de bossages & de ressauts d'une proportion gigantesque, & d'une énor-

* *Veniam petimusque damusque vicissim.*

NAPLES. me pesanteur qui saisit l'œil d'autant plus désagréablement, que toutes ces parties saillantes sont, ou d'une pierre grise qui tranche avec le fond des bâtimens, ou enduites d'une grosse couleur en gris-sale dans les bâtimens où elles ne sont qu'en stuc. Toutes les portes d'une hauteur démesurée, sont chargées de balcons, ou soutenus par des consoles plus grosses que ce qu'elles portent, ou suspendus en l'air de manière à faire croire qu'elles ne s'y soutiennent que par miracle, tant sont pesans tous les détails de leur composition.

La plûpart des Eglises les plus riches & les plus brillantes, n'offrent au-dehors, ainsi que dans le reste de l'Italie, qu'un mur nud qui attend un portail ; & ces murs d'attente sont un prétexte éternel pour mendier au profit de la pauvre Eglise, à laquelle manque une décoration nécessaire. En un mot, ces Eglises attendent toujours un portail, par les mêmes raisons qui font durer, depuis plus de quarante ans, la bâtisse de celui de Saint Sulpice à Paris.

Quant à l'intérieur de ces Eglises, plus riche & plus brillant que beau, il est par-tout d'une décoration & d'une distribution uniforme: ce sont deux croisées coupées dans leur point de réunion, par une coupole. Qui en a vu une, les a toutes vues.

NAPLES.

Les marbres & les plus brillantes peintures ornent cet intérieur : s'ils sont remplacés ou coupés par de la dorure, c'est avec une profusion qui lasse l'œil, sans l'amuser. Telle étoit la nouvelle décoration de l'ancienne Eglise des Religieuses de Sainte Claire, que je vis terminer pendant mon séjour à Naples. Pour trouver un fond à la dorure que l'on y vouloit faire entrer, on avoit chargé une partie de l'Eglise, de ces jalousies en losange dont nous devons l'idée aux Arabes; & ces jalousies avec leurs losanges du plus pesant relief, étoient chargées de la dorure la plus recherchée & la plus éblouissante: décoration digne du siécle du Roi Robert, auquel remonte la construction de cet édifice.

Ce n'est pas que les Architectes

NAPLES.

ayent manqué d'occaſions de déployer leurs talens dans une Ville où l'on compte plus de trois cens Egliſes, en y comprenant les Chapelles particulières de Confrairies, Aſſociations & Congrégations plus accréditées, ainſi qu'à Rome, & plus fréquentées que les Paroiſſes qui ſont au nombre de trente.

Quelques fontaines répandues dans la ville de Naples, celles mêmes qui ornent la grande place du Port, ſe reſſentent de ce mauvais goût, malgré l'intention de ceux qui les ont fait élever : intention qui ne s'annonce que par le choix des marbres qui y ont été employés.

Il en eſt de même de l'argenterie de toute eſpèce que poſſédent les Egliſes. Elle eſt toute en plaques & en miroirs éxécutés avec le plus grand ſoin ſur des deſſeins où la forme eſt ſacrifiée au brillant.

Mais le goût Napolitain * ne

* Pour louer quelque morceau bien exécuté ſuivant leur goût, les Auteurs des Deſcriptions de Naples, diſent : *Una coſa ſtravagantemente lavorata.*

brille nulle part avec autant d'avantage, que dans la conftruction des pyramides ou obélifques élevés dans les places qui avoifinent les principales Eglifes. Conftruits avec la plus grande dépenfe, affemblage bizarre des marbres les plus rares, ils enchériffent à l'envi fur tout ce que le plus lourd gothique eut jamais de plus indécis. On en achevoit un devant la grande Eglife des Jéfuites, aux dépens des contributions qu'avoit recueillies un Pere de la Maifon, très-connu à Naples, par de petites Oraifons qu'il vendoit au Peuple de la Campagne, à qui il avoit perfuadé que les bulletins fur lefquels étoient imprimées ces Oraifons, avalés par les Poules, avoient une vertu merveilleufe pour augmenter leur fécondité. Ce nouvel obélifque, plus chargé & plus brillanté que tous les anciens, eft le triomphe complet du mauvais goût. Autour de ces monumens, la fête des Saints auxquels ils font confacrés ou dédiés, eft célébrée, pendant plufieurs foirées, par des illuminations, des férénades & des feux d'artifice qui attirent à ces

NAPLES. fêtes nocturnes tout le Peuple de Naples.

Le Château neuf, commencé par Charles d'Anjou, est un des plus vieux bâtimens de Naples. La porte par où l'on y entre, resserrée & écrasée par deux énormes bastions, est un arc de triomphe en marbre, élevé en 1494, pour célébrer l'entrée du Roi Alphonse d'Arragon à Naples. Ce monument est couvert de trophées & de bas-reliefs qui ont mérité, par leur excellence, que les Lombards & les Florentins s'en disputassent l'honneur : c'est une des choses de Naples la plus belle & le plus mal en vûe. Un des bastions de ce Château qui fait face au port, fut construit, dans le dernier siécle, par un des Vicerois Espagnols, des deniers d'un impôt levé *ad hoc* sur les Courtisanes. Pour apprendre à la postérité l'obligation que leur eut l'Etat dans cette occasion, les Tailleurs de pierre ont eu soin de tracer grossièrement au marteau, une ovale alongée, sur chacune des pierres qui forment la grande face extérieure de ce bastion très-élevé,

Le Palais qu'habite le Roi, bâti par les Vicerois Espagnols, sur les desseins du Chevalier Fontana, célèbre Architecte Romain, sort de la classe générale des bâtimens de Naples. Il occuperoit un rang distingué parmi les édifices de Rome. NAPLES.

Un de ces Vicerois a fait faire en marbre, vis-à-vis de ce Palais, un Colosse de marbre, auquel on a adapté une tête colossale de Jupiter, trouvée dans les ruines de Pouzoles. La partie antérieure de cette statue est couverte d'une peau d'Aigle, sur laquelle est gravée une très-prolixe inscription en l'honneur du Viceroi auquel Naples doit cet embellissement, qui, dans le vrai, est une des plus horribles choses dont Naples se puisse vanter. On peut y joindre une Vierge colossale aussi en marbre, que l'on voit au Couvent des Chartreux dans le voisinage de l'appartement du Prieur. On la dit néanmoins du célèbre Bernin, qui ne la comptoit pas sans doute parmi les titres de sa réputation.

Cette Maison des Chartreux est située au pied du Château S. Elmo,

NAPLES.

Elle découvre, à vûe d'oiseau, la plus belle partie de Naples. L'Italie a peu de Couvens aussi bien rentés*, aussi avantageusement situés, & aussi riches en chefs-d'œuvres de Peinture de toutes les Ecoles. Les Etrangers y sont communément bien reçus. Nous y passâmes une journée, & nous y eûmes, en marée, un bon dîner, que nous payâmes comme nous l'eussions payé chez un Traiteur, parce que ni le Prieur, ni aucun des Officiers de la Maison ne l'honora de sa présence. La partie de cette Maison la plus avancée sur la Ville, a un belvéder, d'où nous entendîmes avec étonnement une

* La plus grande partie des biens de cette Maison provient de la très-riche fondation faite par Jeanne I. amplifiée & confirmée par Jeanne II. en faveur de l'Hôpital de l'*Incoronata*, du soin duquel les Chartreux furent chargés par ces deux Princesses. Ainsi » qu'il est arrivé ailleurs, dit-on, les biens » de la fondation subsistent encore ; mais » l'Hôpital n'existe plus depuis long-temps, » & les lieux destinés à recevoir les malades » forment aujourd'hui de vastes celliers à » l'usage de la Chartreuse. « *Summonte P.* 2. *L.* 4. *p.* 620. *Giannone L.* 25. *c.* 10. §. 1.

partie de tout ce qui se disoit dans les places & dans les rues de Naples qui se trouvent à portée. Ce ne sont ni discours ni propos suivis ; mais c'est un cliquetis de paroles très-distinctes, qui me représenta cette Isle imaginée par Rabelais, où les paroles gelent, & où, en venant à dégeler, elles forment un pareil cliquetis.

NAPLES.

Liv. 4. ch. 56.

Pour terminer l'article de l'Architecture, disons un mot des maisons de Naples. Ces maisons bâties d'une espèce de tuf très-léger, élevées jusqu'à sept & huit étages, sont toutes terminées en plate-forme, sans toit ni couverture. Cette construction leur donne, non l'air du Louvre, du Palais Bourbon, ou de l'Observatoire de Paris, mais de maisons incendiées dont le faîte a péri par les flammes. La ressemblance en est d'autant plus exacte, que le haut de ces maisons est plus noirci que leurs parties moyennes, par les fumées & par les vapeurs aériennes. Au reste, cette construction tient moins au climat où il pleut autant que par-tout ailleurs, qu'à la commodité de la *Pouf-*

NAPLES. *ſolane* que fourniſſent tous les environs de Naples. Cette matière, compoſée de parties diſſoutes par le feu & de petits cryſtaux très-âpres au toucher, mêlée avec de la chaux de marbre ou de coquillage, forme un enduit que l'eau affermit, au lieu de le détruire. Lorſqu'on l'a étendue ſur une plate-forme, on l'y tient ſous l'eau, pour qu'en s'incorporant avec la chaux, la Pouſſolane ſoit en état de réſiſter au ſoleil, qui, ſans cette précaution, la feroit retourner en pouſſière. Si, au lieu de ciment, on eût employé ce ſable pour lier les cailloux dont eſt pavée la plate-forme de l'Obſervatoire de Paris, peut être ce magnifique monument du regne de Louis XIV. auroit-il duré plus d'un ſiécle, dans l'état où il étoit ſorti des mains de M. Perrault.

Naples fut infiniment plus heureuſe en Peintres qu'en Architectes. Devenue colonie de l'Ecole de Boulogne, par les travaux dont le Lanfranc, le Dominiquin, le Guide, & autres grands Maîtres, l'ont décorée, elle a produit des Artiſtes qu'à

bien des égards leur Métropole auroit pu revendiquer, si le goût national pour le brillant & pour le *stravagante*, ne les avoit fait sortir du cercle dans lequel les Carraches avoient renfermé leur art.

NAPLES.

Suivant la méthode que je me suis prescrite, & que j'ai suivie jusqu'à présent, il me suffira de noter ici quelques-uns des tableaux qui m'ont le plus affecté, au milieu de la foule des chefs-d'œuvres en ce genre que Naples réunit.

Je placerai au premier rang les douze Prophètes peints par l'Espagnolet, dans les lunettes des arcades qui forment la nef de l'Eglise des Chartreux. L'ingratitude des espaces qu'ils occupent, a mis le Peintre dans la nécessité de les représenter tous à demi-couchés; mais il a sçu tirer de cette nécessité même, une variété d'attitudes, dont chacune est liée au caractère de chaque personnage. Tous ces personnages sont des vieillards mélancoliques, penseurs, extatiques : nouvelle uniformité, nouvelle difficulté à vaincre, & qui a été vaincue de manière qu'il y a

NAPLES. entr'eux la même diverſité d'air, de phyſionomie, de caractère, que d'attitude, & qu'elle eſt relative au genre des écrits qui nous reſtent de chacun de ces Prophètes. Jamais ames ſublimes n'ont été ſaiſies & rendues avec autant de force ni autant de vérité. Le pinceau s'eſt prêté à l'intention de l'Artiſte : l'Eſpagnolet s'eſt ſurpaſſé lui-même dans la partie du coloris qui conſerve toute la vigueur qu'exigeoient de pareils ſujets. Je terminerai ce détail, en avouant, ſans doute à ma honte, que tout ce que le Vatican a de plus précieux, ne m'avoit pas autant affecté que ces Prophètes.

Un Saint François du Guide, chez les Peres de l'Oratoire, peut entrer en ſociété avec eux, ainſi qu'un tableau du même Peintre qui, dans le genre oppoſé, y a repréſenté nuds Jeſus-Chriſt & Saint Jean dans la fleur de l'adoleſcence.

Luca Giordano remplit le ſecond âge de l'Ecole Napolitaine. Ce fameux Peintre a produit lui ſeul autant de bons morceaux dans tous les genres, qu'il en eſt ſorti de cer-

taines Ecoles *. Il n'eut à Naples de rival digne de lui, que le Maſſimo. Les Légiſlateurs en Peinture diſent beaucoup de mal de ce grand Maître, de ſon incorrection, de ſon indéciſion, de ſes libertés; & lui aſſociant le Solimène & les Maîtres du troiſiéme âge, ils leur adreſſent ces paroles : *Vos primi* Picturam *perdidiſtis.* NAPLES.

Je ne citerai qu'un Tableau de Luca Giordano. C'eſt une Vierge *del Roſario*, dans l'Egliſe des Dominicains, voiſine du Palais. Je ſuivis, dans cette Egliſe, une Neuvaine qui s'y célébroit par la réunion de tout ce que Naples avoit de meilleur en Muſique; mais cette Muſique m'intéreſſoit & m'occupoit moins que le Tableau du Roſaire. Il y a repréſenté la Vierge environnée d'Anges & portée en triomphe, ſous un dais qui ſort de la toile & en paroît détaché : Saint Dominique & une Jacobine lui font cortége. Les perſonnages, le daix, ſes pentes agitées par l'air, tout eſt en mouvement. Tel

* *Solus Academiam facit.*

NAPLES. est en général le caractère des ouvrages de ce Maître. Sous un coloris aussi vigoureux que varié, tout y respire, tout paroît s'y mouvoir. A juger de ces ouvrages par leur effet, on leur pardonne aisément les libertés que s'est permises le Giordano, pour assurer cet effet : *dulcibus abundat vitiis.*

Dans une Eglise voisine du *Siége* qui tient à la grande place, je vis un Tableau du Solimène, que je noterai ici, moins pour l'exécution qui en est brillante, que pour la singularité du sujet*. On y voit Jesus-Christ & Saint François. Notre-Seigneur ouvre sa poitrine, où l'on voit sur son cœur, comme dans un miroir,

* Une Eglise de Bénédictins en offre un non moins singulier, parmi les portraits des Papes que l'Ordre de Saint Benoît a donnés à l'Eglise : c'est le portrait de Grégoire VII. Le Peintre a représenté ce Pape tenant de la main gauche le bâton pastoral avec des poissons, & de la droite, il est armé d'un fouet énorme, dont il paroît prêt à frapper. L'emblême s'explique par la suite des accompagnemens : car on voit Grégoire VII. fouler aux pieds un amas de sceptres & de couronnes Royales & Impériales.

Saint François qui rend la pareille à Jesus-Christ, dont le portrait paroît aussi exprimé sur le cœur du Saint.

L'Italie est semée de ces idées extravagantes, exécutées souvent par les plus grands Maîtres, dans de petits tableaux que leur commandoient de vieilles illuminées. J'en connois un du Dominiquin, d'un pied de haut, sur un demi-pied de large, où ce Maître a peint sur cuivre une Sainte Catherine de Sienne dans une pamoison extatique. Deux Anges adolescens la soutiennent, & Jesus-Christ, porté sur un nuage léger, lui tire le cœur de la poitrine, à travers son habit de Jacobine. Le fond de ce tableau est rempli par un très-joli paysage. Le Dominiquin n'a rien fait de plus beau en petit. Toutes les têtes marquées au coin du Maître, sont du fini le plus précieux: tous les détails, de la plus grande vérité. Quant au coloris, c'est le plus suave & le plus moëleux que le Dominiquin ait jamais employé: la perfection de toutes les parties ne laisse de regrets que sur le choix du sujet.

NAPLES. En matière de Peinture, Naples offre un vaste champ aux regrets des Artistes & des *Dilettanti.* Tout le monde sçait qu'elle étoit l'abondance & le choix des collections formées en ce genre par la Maison de Farnèse : Maison qui, pendant la moitié du plus beau siécle de l'Italie, avoit régné en souveraine, & en souveraine éclairée sur les Arts, sur les Sciences & sur les talens. Les Princes de cette Maison, aussi jaloux de ces richesses que de leur souveraineté, en avoient orné leurs Palais de Parme & de Plaisance.

Le dernier de ces Princes étant, de nos jours, mort sans enfans, ses Etats héréditaires ont passé successivement à Dom Carlos & à Dom Philippe, du chef d'Elisabeth Farnèse, leur mere, Reine d'Espagne, mariée à Philippe V, & dernière du nom de Farnèse. En exécution du Traité de Vienne, conclu en 1739, Dom Carlos passant au Royaume des Deux-Siciles, remit les Duchés de Parme & de Plaisance à Dom Philippe, mais en se réservant, par préciput, le mobilier. Les collec-

tions de tableaux, de médailles, de livres, &c. faisoient la partie la plus précieuse de ce mobilier. Tout fut précipitamment emballé & voituré à Naples, où les Palais du Roi déja remplis, ne pouvoient recevoir ces nouvelles richesses. Ce Prince faisoit alors bâtir à *Capo di Monte*, (colline délicieuse qui commande une partie de Naples, son port & ses deux bayes), un Palais de la plus grande magnificence, sur les desseins de Van-Vitelli, Architecte Romain. Ce Palais fut désigné pour recevoir le mobilier de Parme; & en attendant qu'on pût l'y loger convenablement, les caisses de livres & de tableaux furent entassées dans les premières piéces du rez-de chaussée qui se trouvoient terminées. Le Palais en partie achevé, on vint à s'appercevoir qu'il pourroit manquer d'eau. L'hydraulique ne fournissoit alors aucune ressource pour lui en procurer, quoique toutes les maisons de campagne qui peuplent ce beau lieu, n'en manquent pas, & que la Toscanella qui le domine, soit célèbre par une citerne iné-

NAPLES. puiſable de la plus belle & de la meilleure eau. Sous ce prétexte, ou pour quelque raiſon qu'il couvroit, le Palais de *Capo di Monte* fut abandonné *.

Toutes les attentions ſe réunirent ſur ce nouveau Palais, & les caiſſes de livres & de tableaux reſtèrent où elles avoient été jettées à leur arrivée de Parme.

Les tableaux étoient nouvellement déballés, lorſque nous les vîmes à *Capo di Monte.* Ils avoient ſouffert dans cette attente, tout ce qu'il étoit poſſible qu'ils ſouffriſſent, ſans pouvoir eſpérer un avenir plus heureux. En effet, jettés au haſard ſur des murs d'appartemens inhabités, expoſés à l'humidité & aux injures de l'air auxquelles eſt ouvert un Palais qui n'offre que des ruines, rien ne peut les ſauver d'une deſtruction à laquelle concourent, depuis vingt ans, tant de cauſes réunies. Celle de la Bibliothéque eſt ſans

* *Ferramenta* Caſertam
Geſſerunt Fabri,
Horat. Ep. 1. L. 1.

doute consommée : on nous dit qu'elle gissoit encore aux rez-de-chaussée, dans les ballots qui l'avoient apportée de Parme.

NAPLES.

Naples offre peu d'antiquités. On ignore même la position de la *Paléopolis* & de la *Néapolis*, entre lesquelles, suivant Tite-Live, le Consul Publius prit poste dans sa campagne contre Annibal. Des anciens monumens de Naples, le plus entier & le plus vénérable est le tombeau de Virgile. Ce tombeau que Misson, ainsi que le P. de Montfaucon, & tant d'autres, ont fait graver, sous la forme d'une pyramide presque ruinée, est une lanterne d'environ vingt pieds d'élévation, soutenue par des arcades à jour, dont les massifs furent autrefois ornés de colonnes. Cet édifice occupe un terre-plein coupé à mi-côte dans le flanc oriental de la montagne du Pausilippe, d'où il découvre les deux bayes de Naples, le port, les châteaux, & une partie de la ville dans sa longueur; il a en face le Mont-Vésuve. C'est sans doute par la raison qu'il devoit être vu de tous ces

& de sapins. Cependant le laurier de Virgile, toujours vigoureux, toujours renaissant, se perpétue, répare ses pertes journalières, NAPLES.

Croît & s'éleve encore au sommet du Parnasse.

Il n'avoit, dans le seiziéme siécle, qu'une tige unique qui occupoit le milieu de la coupole, où elle avoit sans doute été plantée par quelque Napolitain admirateur de Virgile. Vers le commencement du dernier siécle, un sapin de la partie collatérale de la montagne, renversé par le vent, donna de sa cîme sur cette tige qu'elle étouffa. La Nature semble avoir voulu réparer cet accident, en marcottant elle-même les racines comprimées qui se sont étendues sur toute la surface de la coupole.

En portant toute la précision géographique dans l'explication de quelque vers de Stace, le sçavant Cluvier a prétendu que le tombeau de Virgile n'est point le monument dont il s'agit, & qu'il faut le chercher à l'Orient de Naples, dans le voisinage du Vésuve : ce sentiment est adopté *Ital. antiq.*

NAPLES. par Adiſſon. Mais Stace a ſeulement voulu caractériſer Naples, par le

Sylv. 4. tombeau de Virgile & par le Véſuve vis-à-vis duquel il eſt placé, & qui lui forme un point de vûe direct *.

D'ailleurs Donat, dans la vie de Virgile, dit formellement que ſes os tranſportés à Naples, par l'ordre d'Auguſte, *furent inhumés ſur le chemin de Naples, à Pouzoles, entre le premier & le ſecond milles* **.

Quant à l'antre ou caverne qui, traverſant le Pauſilippe dans l'étendue d'un demi-mille, met de plein-pied la plage de Chiaïa avec celle de Pouzoles, l'incertitude des monumens & des Ecrivains *** ſur la

---

* *Maronei ſedens in margine templi,*
Sumo animum ac magni tumulis accanto Magiſtri....
...... Fractas ubi Veſbius egerit undas.

** *Sepulta fuêre in viâ Puteolanâ, intrà lapidem ſecundum.*

*** Varron, (*de Re ruſt. L.* 3. *cap.* 17.) ſemble l'attribuer à Lucullus, & Strabon, (*L.* 5.) à un Cocceius. Mais Jean Villani, après avoir parlé avec éloge du goût des premières colonies Grecques pour les travaux de

date

date de cette grande entreprise, semble autoriser à la renvoyer, ainsi que les catacombes creusées sous les montagnes qui dominent Naples vers l'Orient, à ces siécles qui ont couvert la grande Grèce, la Sicile, la Phénicie & la plûpart des Isles de la Méditerranée, de travaux de cette espèce *. Au reste, la grotte ou ca-

NAPLES.

cette espèce, dit (*Chron. L.* 1. *c.* 30.) que Virgile ouvrit cette grotte d'un coup de baguette, par art magique. Enfin le Juif Benjamin de Tudelle, (*Itiner. Hierosol.*) en fait honneur à Romulus, qui vouloit, dit-il, se ménager cet asyle, contre l'incursion dont le menaçoit l'armée de David, commandée par Joab. Au reste, cette grotte n'est qu'un ouvrage d'enfant, si on la compare aux catacombes : il faut les voir, pour se former une idée de leur immensité. Dans ces pays alors couverts d'habitans, & par cette raison même très-peu boisés, la disette de pierres pour bâtir, fut le premier objet de ces excavations, dont on tiroit ensuite parti pour l'utilité publique, en faisant, comme dit le Proverbe, *de la terre le fossé.* Avant que de quitter ces objets, j'ajouterai que la position des catacombes me paroît indiquer celle de la *Paléopolis*, fondée par Hercule, suivant Diodore de Sicile.

* Voyez à l'article de ROME, *Tome II.* les observations sur les Cloaques.

NAPLES. verne du Pauſilippe eſt tirée en ligne exactement droite. A la fin d'un des derniers jours d'Octobre, étant placé à ſon orifice occidental, je vis le Soleil couchant remplir & fermer, pendant deux minutes, ſon orifice occidental, toute la grotte formant, dans ſa continuité, une eſpèce de tube éclairé par le Soleil : phénomène d'après lequel les Aſtronomes peuvent facilement déterminer la projection de la grotte.

Pour éviter les répétitions, je ne dirai rien de Cumes, de Pouzoles, ni même d'*Herculanum*. Dans les ruines de cette Ville, je me haſardai à viſiter un boyau nouvellement ouvert & pouſſé aſſez loin. J'étois à la tête de pluſieurs Curieux, tous munis d'une chandelle allumée. Dans la partie la plus fraîchement excavée, je m'apperçus que les cendres dont eſt formé tout ce terrein, ſe détachant d'elles-mêmes des parties ſupérieures du boyau, me tomboient ſur la tête, & couloient le long des parois, comme le bled à travers une trémie. Cette obſervation me fit une impreſſion que je communiquai aux

Curieux qui me ſuivoient, &, ſans avoir tenu un long conſeil, nous nous retirâmes plus preſtement que nous n'étions entrés. Nous vîmes dans ce boyau, le plancher parqueté en moſaïque, & les murs d'une maiſon à travers laquelle on pouſſoit la fouille ſur une largeur d'environ quatre pieds. Un mur qu'elle côtoyoit, étoit bâti en tuf ou pierre ponce, avec des chaînes de brique; d'où ſortoient de deux tiers de leur diamètre, d'anciennes colonnes de la même matière, le tout recouvert d'un fort enduit de pouſſolane, lavé d'un blanc de chaux: c'eſt-à-dire, qu'*Herculanum* étoit bâti comme Naples l'eſt aujourd'hui.

On doit au haſard les découvertes que procurent ces fouilles, la mobilité du terrein empêchant de les pouſſer & de les étendre dans toutes les parties de la ville ſoûterreine. On imagine aiſément tous les dangers qu'entraîne cette mobilité, au milieu d'éboulemens auſſi fréquens qu'impoſſibles à prévenir. Malgré ces obſtacles, on trouve tous les jours des richeſſes du prix deſ-

NAPLES.

quelles ceux qui n'ont pas vu Portici, ne feront en état de juger, que lorfque les Graveurs employés par le Roi de Naples, après avoir épuifé les articles de Peinture, s'exerceront fur ceux de Sculpture. C'eft fur-tout par ces derniers que l'on connoîtra à quel point les anciens portoient la magnificence & le goût pour les Arts. La crainte des effets de l'air fur des peintures enfouies depuis feize fiécles, a déterminé fagement à commencer par ces peintures, la defcription des monumens d'*Herculanum*. Sur la recommandation de M. le Comte de Gazzola, Grand-Maître de l'Artillerie de Naples, & fur celle de M. le Marquis Fraggiani, Préfident du Tribunal de la Monarchie, Sa Majefté Sicilienne m'a honoré de ce très-précieux Recueil, lequel, avec fa fuite, formera la principale décoration de mon Cabinet.

On connoît déja, par diverfes Relations, les principaux morceaux de Sculpture tirés des ruines d'*Herculanum*. Je ne puis paffer fous filence un Mercure que je vis dans un des boyaux d'où il attendoit qu'on le

tirât. Cette ſtatue en bronze, de grandeur naturelle, repréſente le Meſſager des Dieux, arrivant d'un long voyage & ôtant ſes talonières. L'extrême fatigue eſt exprimée dans ſon attitude & dans toutes les parties de ſon corps, qu'aucun vêtement ne couvre : elle ſe peint juſques dans ſes ſourcils, que les muſcles frontaux laiſſent tomber. Pline le jeune diſoit, au ſujet des belles choſes de ce genre : *Je juge de ces belles choſes ſuivant ma portée très-bornée en tout, mais qui l'eſt infiniment ſur les connoiſſances de ce genre* *. En m'appliquant ce que Pline diſoit de lui-même, j'attendrai avec le Public la ſuite de la deſcription d'*Herculanum*. Elle me préſentera les raiſons de mon admiration pour quantité de morceaux que tout le monde peut admirer, mais qu'il n'appartient qu'aux Maîtres de décrire.

Les mêmes motifs me réduiront à l'hiſtoire de la découverte récente

* *De illis judico quantùm ego ſapio, qui fortaſſis in omni re, in hâc certè, per quàm exiguum ſapio.* Epiſt. L. 3.

NAPLES.

des restes de l'ancien *Pæstum :* découverte plus singulière, à certains égards, que celle d'*Herculanum*.

Cette Ville bâtie par les anciens Doriens, suivant Solin, & par les Sybarites, suivant Strabon, occupoit dans l'ancienne Lucanie, aujourd'hui *la Basilicate*, le fond d'un petit golfe qui fait partie de celui de Salerne, à une lieue de l'embouchure de la rivière de Silo ou Silare qu'elle avoit à l'Ouest : position à laquelle elle dut le nom de *Posidonia* que lui imposerent ensuite les Grecs. Elle fut célèbre, sous les Romains, par ses Roses que Virgile, Ovide & Properce ont chantées. Ses édifices, monumens de l'antique magnificence de ses premiers Fondateurs, étoient sans doute du même temps qu'un fameux Temple dédié à Junon Argienne, que Strabon place à l'embouchure même du Silo, en lui donnant Jason pour Fondateur. Les causes de la dépopulation & de l'anéantissement de la grande Grèce, s'étendirent à cette Ville; &, depuis plusieurs siécles, ses murs & son territoire étoient devenus un désert

aussi peu connu des Navigateurs, que des habitans des pays adjacens. NAPLES.

Vers l'année 1725, un jeune Eléve d'un Peintre de Naples étant en vacances à Cappaccio, sa patrie, la chasse ou la promenade le conduisit sur des collines qui environnent l'ancien territoire de *Pæstum*. Il n'y apperçut pour toute habitation, qu'une métairie couverte de paille & tenue par un Métayer qui, cultivant les meilleures parties du terrein, tenoit les autres en réserve pour la pâture de ses bestiaux: les ruines de l'ancienne Ville faisoient partie de cette réserve. De la colline d'où on les découvroit, ces ruines avoient frappé les yeux du jeune Eléve, qui, s'en étant approché, y vit avec étonnement des remparts & des portes encore subsistantes en partie, des rues dont on pouvoit suivre l'alignement, des édifices publics & des Temples dont le temps avoit respecté la solidité. Tous ces édifices élevés sans doute par les Doriens, Fondateurs de *Pæstum*, annonçoient la plus haute antiquité, par la ressemblance de leur construc-

NAPLES. tion & de leurs proportions avec les restes de l'ancienne Architecture Egyptienne, qui subsistent encore dans la haute Egypte.

En revenant à Cappaccio, l'Artiste consulta la tradition du voisinage sur ces monumens, & il apprit: que, de mémoire d'homme, ce terrein étoit inculte & abandonné; que, depuis dix à douze années, le Métayer dont il avoit vu l'habitation, s'étoit avisé de s'y établir; qu'ayant fouillé les mazures qui environnent cette habitation, il y avoit trouvé des trésors qui l'avoient enrichi, & mis en état de prendre à cens ce terrein vague & inhabité. De retour à Naples, le jeune Eléve s'empressa de faire part à son Maître de cette découverte. L'enthousiasme avec lequel il en parloit, excita la curiosité du Peintre, qui alla sur les lieux, & y trouva d'autant plus de quoi la satisfaire, que ses yeux étoient plus exercés sur les objets de ce genre. Enfin *Pæstum* sortit de l'obscurité à laquelle il étoit condamné depuis si long-temps. Les Curieux y abordèrent en foule: on peignit ses

ruines ſous les aſpects les plus intéreſſans. M. le Comte de Gazzola, Grand-Maître de l'Artillerie, en fit lever ſous ſes yeux les plans & les élévations: il occupoit les meilleurs Artiſtes de Naples à les graver chez lui; enfin il conduiſit ſur ces ruines, le Roi lui-même, qui les aſſigna pour rendez-vous d'une grande partie de chaſſe *. NAPLES.

Je ne parlerai du Véſuve, que pour me rappeller l'excellence du raiſin qui, croit au milieu des débris de ſes éruptions, & qui donne le vin connu ſous le nom de *Lacryma Chriſti*, & la bonhomie d'un vieillard qui nous en fit les honneurs. Ce vieillard habitoit à mi-côte une caverne formée par des lits de lave jet-

* Ce récit, littéralement traduit, remplit le premier Chapitre de la Deſcription qu'un Anonyme vient de publier en Anglois des ruines de *Pæſtum* ſous ce titre: *The Ruins of Pæſtum*. Cette deſcription eſt ornée de quatre planches bien gravées par Miller, d'après les tableaux & les deſſeins que nous en avions vus à Naples. On y a joint des copies figurées de quelques Inſcriptions trouvées parmi ces ruines.

NAPLES. tés irrégulièrement. En montant à lui, sans le voir, nous mangions du raisin avec toute l'avidité que peuvent donner la chaleur & la fatigue pour un mets très-agréable. Son apparition subite l'avoit suspendue, lorsqu'il nous dit, de l'air & du ton de la meilleure amitié : *Mangiate, Fiôli, mangiate.* Nous crûmes que cette politesse avoit son principe dans l'espérance de la *buona mancia*, & nous en usâmes en gens accoutumés à de pareilles politesses ; mais nous vîmes, avec le plus grand étonnement, ce bon vieillard refuser obstinément ce que nous lui offrîmes, & n'accepter, sur nos instances réitérées, qu'une petite monnoie qu'il garderoit, nous dit-il, très-précieusement, en mémoire du bonheur qu'il avoit eu de servir des François.

Le goût des hautes Sciences a gagné Naples. Nous assistâmes à un exercice particulier, dans lequel le fils aîné du Prince de la Rocella, à peine âgé de quatorze ans, développa les découvertes de Newton, avec la profondeur d'un grand Géomètre,

l'aiſance & la netteté d'un homme d'eſprit, les graces & toute la vivacité de ſon âge.

Un autre Prince s'eſt occupé l'expériences qu'avoient tentées en France M. du Fay & M. le Comte de Caylus. Il eſt parvenu à donner au marbre blanc une teinture fixe de couleur quelconque : teinture qui pénétre toute la maſſe, quel qu'en ſoit le volume. Nous vîmes un chapeau de Cardinal ainſi teint. A côté, étoit un morceau brut de pareil volume, & qui avoit paſſé par la même opération : on le caſſa en notre préſence, & toutes les parties internes étoient d'un auſſi beau rouge que la ſuperficie du bloc. Une choſe encore plus merveilleuſe en ce genre, eſt un cube auſſi de marbre blanc, de deux pieds de ſurface en tout ſens. Sur l'une, eſt peinte une Vierge qui ſe retrouve ſur toutes les lames que la ſcie détache du bloc. C'eſt ce même Prince de *San-Severo* qui a retrouvé le ſecret des lampes inextinguibles des Anciens. On nous a aſſuré qu'une de ces lampes, allumée dans un ſoûterrein hermétiquement

NAPLES. fermé, brûloit depuis dix-huit mois, ſans que l'on eût renouvellé la matière qui entretenoit ſa lumière. Cette lumière éclaire le caveau d'une Chapelle où ſont inhumés les ancêtres du Prince, dont toutes les découvertes en Chymie, ont pour but les ornemens de cette Chapelle qui n'en eſt déja que trop chargée. Parmi ceux qu'il y veut ajouter, nous vîmes dans ſon Palais, une ſtatue de grandeur naturelle en marbre blanc, repréſentant l'homme dans les liens du péché. Ces liens ſont un grand filet qui enveloppe la figure, laquelle paroît s'y débattre. Ce filet, ſes mailles, les nœuds qui les uniſſent, ſont tirés du bloc même, avec un travail infini & qui eût pu être mieux employé. En effet, il n'en réſulte qu'un ouvrage d'autant plus gothique, que la figure n'eſt point auſſi belle qu'elle auroit pu l'être, ſi le filet n'eût pas abſorbé toutes les attentions de l'Artiſte. Ce morceau ſingulier qui ne ſeroit point beau à Rome, pourra figurer parmi les curioſités de Naples.

Je ne répéterai point ce que tout

le monde ſçait, c'eſt-à-dire, que Naples eſt le centre de la meilleure Muſique de l'Italie, & le *non plus ultrà* de l'exécution. Elle eſt en ce genre à toute l'Italie, ce que fut Athènes à l'ancienne Grèce, pour l'Eloquence & la Philoſophie; mais la Muſique s'y reſſent un peu, ainſi que les autres Arts, du goût du terroir pour le *Capriccioſo* & le *Stravagante*. NAPLES.

L'émulation des Muſiciens a un puiſſant aiguillon dans l'Opéra de Naples, c'eſt-à-dire, dans le ſpectacle le plus brillant, le plus grand, le plus magnifique de l'Italie, & ſans doute de toute l'Europe. Mes Compagnons de voyage en virent l'ouverture qui ſe fit le jour de la Saint Charles, fête du Roi.

Le Théâtre conſacré à ce ſpectacle, eſt immenſe. Il a ſix rangs de loges, dont chacune eſt une chambre meublée de tables, glaces, tapiſſerie, canapés, luſtres, &c. Celle du Roi eſt un ſallon en face du théâtre, ſallon aſſez grand pour recevoir commodément la Famille Royale & une partie de la Cour. L'Orcheſtre peut contenir deux cens perſonnes.

NAPLES. Le Parterre qui occupe tout le plein-pied de la salle, est rempli de banquettes fixes comme celles de nos Amphithéâtres qui n'ont point lieu en Italie. Les décorations ne sont point en feuilles de paravent: elles représentent une place publique, l'intérieur d'un Temple ou d'un Palais, le tout en trois grands morceaux qui remplissent les deux flancs & le fond de la scène: morceaux dans lesquels les plus habiles Peintres déployent toute la magie de la perspective.

Le spectacle est varié par des marches, des batailles, des triomphes: le tout exécuté en grand, & dans le plus grand. Les batailles se donnent entre de nombreuses troupes de Maîtres d'Escrime, qui, distingués par de riches uniformes, ont l'air de se battre réellement, le cliquetis de leurs armes se mêlant en mesure au jeu de l'Orchestre. Ces batailles sont mêlées de Cavalerie montée sur des Chevaux des écuries du Roi & des premiers Seigneurs de Naples. Dans les triomphes, le char est traîné par les plus beaux Chevaux

du Roi, caparaçonnés aux frais des Entrepreneurs. Les entre-actes sont remplis par des Ballets fort communs, sans liaison ni rapport à la Piéce, & d'autant plus disparates, qu'ils s'exécutent sur des airs François dont le mouvement plus marqué que celui des airs Italiens, les rend plus propres à cet objet.

L'entreprise de ce Spectacle appartient à une Compagnie d'honnêtes gens de tous états, qui, renouvellée chaque année, avec l'agrément de la Cour, avance les fonds, & fait toute la recette & la dépense à son compte & à ses risques. La Piéce de l'année se débite imprimée, & on y lit à la tête, le nom du Poëte, celui du Musicien, les noms des Acteurs, enfin ceux des premiers Symphonistes, du Décorateur, & du Tailleur même.

L'Opéra de 1758 étoit le *Démophoon* de l'Abbé Métastasio, mis en Musique pour cette année, par le célèbre Sassone : car les Opéras sont en Italie ce que sont en France les Motets, les Musiciens travaillant à l'envi sur les mêmes paroles. Tout

NAPLES. Naples aſſuroit que le Démophoon déja mis en Muſique par pluſieurs *Virtuoſes*, n'avoit point encore été traité auſſi ſupérieurement. On ſçait que ce Drame reſſemble beaucoup, pour le ſujet & pour l'intrigue, à l'*Inès de Caſtro* Françoiſe. On applaudit généralement au Duo, qui terminoit le ſecond Acte, & à d'autres morceaux de ce genre; mais les larmes ſe mêlèrent aux applaudiſſemens dans l'Ariette connue: *Miſero Pargoletto*, que Timante adreſſe à ſon fils qu'il tient dans ſes bras. L'expreſſion de toute cette Ariette étoit celle de la Nature. Les François préſens à ce ſpectacle, oublièrent eux-mêmes l'air gauche du *Soprano*, qui rempliſſoit le rôle de Timante, & la diſſonance de ſa voix avec l'énormité de ſa taille, de ſes bras, de ſes jambes, pour mêler leurs larmes à celles des Napolitains. On ſçait qu'aux Opéras d'Italie, lorſque l'Ariette plaît, le battement de mains qui en accompagne la fin, eſt un ſignal pour la recommencer. Alors l'Orcheſtre revient au prélude, le *Caſtrato* ſe repromene circulairement, & reprend

l'Ariette qu'un nouveau battement de mains fait recommencer. Cela se répete quelquefois jusqu'à cinq ou six fois ; & c'est dans ces reprises, que le Chanteur épuise toutes les ressources de la Nature & de l'Art, par la variété des nuances qu'il répand sur les tons, sur les modulations, & sur tout ce qui tient à l'expression. Quelque légères que soient ces nuances, aucune n'échappe aux oreilles Italiennes : elles les saisissent, elles les sentent, elles les savourent avec un plaisir appellé en Italie, *l'avant-goût des joies du Paradis*, qui en aura sans doute d'équivalentes pour les Nations dont les organes sont moins sensibles à l'expression harmonique*.

NAPLES.

L'Opéra joue à Naples, depuis la Saint Charles jusqu'au Carême, à trois représentations par semaine. Les autres temps de l'année sont remplis par l'Opéra-Bouffon & par

* D'après ce sentiment, le Tassoni dit dans ses Considérations sur Pétrarque : *A chi l'harmonia non piace, indemoniato o bestiale, e da dire che sia.* Soprà la Sestina 8, pag. 323.

NAPLES. une Comédie, qui n'eſt point celle que l'on trouve dans le reſte de l'Italie, & que les Italiens portent dans les pays Etrangers où ils ont des Théâtres. La plûpart des ſujets de la Comédie Napolitaine ſont le plus communément un mélange de tragique & de comique, dans le goût de Lope de Véga & des Comiques Eſpagnols : goût qui, ainſi que quantité d'uſages & d'autres goûts, eſt à Naples un reſte de la longue domination que l'Eſpagne y a exercée. Les premiers Perſonnages y ſont des Rois & des Reines, des Princes & des Princeſſes. Les rôles bouffons ſont remplis par une *Dianina*, par un *Polichinello*, & par un Dom *Faſtidio de' Faſtidii.*

Toutes les intrigues roulent ſur la *Dianina*. Celle qui rempliſſoit ce rôle pendant mon ſéjour à Naples, âgée de dix-ſept ans, jolie Danſeuſe, bonne Muſicienne, Chanteuſe agréable, joignoit aux graces de la figure, la preſteſſe, le naturel & toute la fineſſe qu'exige le rôle de Soubrette.

Le *Polichinello* eſt un payſan Ca-

labrois, devenu Valet dans sa vieillesse, & qui a conservé dans ce nouvel état, la franchise, la naïveté & toute la balourdise du premier. Une vieille calle fait sa coëffure, un sac percé par le fond lui forme une espèce de tunique arrêtée à la ceinture par une grosse corde; il a pour chaussure, de grosses guêtres de treillis & d'énormes sabots. Il ne parle que le Napolitain & le Napolitain Calabrois. Ce grossier Idiome sert de passe-port aux plus grosses ordures qui sont l'appanage de son rôle: ordures à la faveur desquelles Naples rit plus en une soirée, que tout le reste de l'Italie dans le cours d'une année. Les Etrangers qui ne peuvent partager ce plaisir, sont aisément reconnus à leur sérieux. Je me trouvai, pour la première fois, à ce spectacle, entre six hommes qui ne rioient point: je leur en demandai la raison, ils me répondirent qu'ils avoient le malheur d'être les uns Toscans, les autres Romains ou Vénitiens.

NAPLES.

Dom *Fastidio de' Fastidii* étoit admirablement joué par un homme à

NAPLES. jambes grêles, gros ventre, col long & décharné, grande bouche, joues creuses & nez d'une énorme longueur. Habillé à l'Espagnole, il est coëffé d'une perruque noire, partagée en deux boudins perpendiculaires qui lui battant sans cesse sur les oreilles de l'arrière à l'avant, remplissent le vuide que la longueur & le nud de son col laissent entre sa tête & ses épaules. C'est le Masque le plus comique que l'art pût imaginer. Toutes les grandes affaires sont du département de ce Personnage, qui, plein de grandes sentences, de grandes phrases & de grands mots, ouvre toujours son avis par un *Concio-sia-cosa-che*, & par une période à quatre membres qu'il ne conduit jamais à fin, soit parce que *Polichinello* lui coupe imprudemment la parole, soit parce qu'il s'embrouille & se perd lui-même dans les idées dont la réunion doit constituer sa période. En restant court, il continue de mâcher à vuide, avec un redoublement de gravité. Presque toujours Conseiller d'Etat, mari & pere, il reçoit des coups de bâton, il

eſt Cocu authentique & ſolemnel, & ſa chère fille eſt groſſe ou enlevée, ſans que tous ces accidens diminuent rien de ſon contentement de lui-même, de ſa confiance en ſes lumières, & de ſon inépuiſable loquacité.

Les Acteurs Napolitains, ainſi que ceux de la plûpart des Villes d'Italie, ne font pas métier du théatre: ils ſont ou Artiſans ou Marchands. Dom *Faſtidio* étoit un honnête Orfévre: je l'ai vu travaillant à ſa boutique, comme s'il n'avoit jamais paru ſur le théatre. La *Dianina* devoit épouſer un Jouaillier dans les premiers jours de Novembre. Comme les théâtres ne ſont ouverts que dans certains temps de l'année, l'état de Comédien n'eſt qu'un état paſſager: il ne pourroit nourrir les fainéans qui s'y conſacreroient uniquement. Les mœurs publiques gagnent à cet arrangement, & le théâtre n'y perd rien, tous ceux qui s'y montrent jouant pour eux-mêmes autant que pour le Public. Nos Acteurs Napolitains faiſoient leurs répétitions ſur un petit théâtre voiſin

NAPLES. de la place du Château-neuf, & appellé *il Teatro della Cava*. Il étoit en effet conſtruit dans une véritable cave fort puante & très-humide. Le prix des places dans les loges y étoit d'environ dix ſols, monnoie de France. Ces répétitions étoient ſuivies par le Peuple, qui avoit la Comédie pour deux ou trois ſols, & par les Etrangers qui vouloient voir & le Peuple & des Acteurs en demi-deshabillé, riant eux-mêmes des plaiſanteries que leur inſpiroient l'occaſion ou le haſard.

J'ai déja obſervé quelque part, que, dans tous les ſpectacles d'Italie, les rôles d'homme, & ſur-tout d'Amoureux, ſont aſſez communément remplis par des femmes, tandis qu'à Rome, ſuivant l'uſage des anciens Romains, tous les rôles de femme ſont remplis par des hommes: ce qu'ils appellent *far da Donna*.

De ce que j'ai déja dit de la richeſſe des Egliſes de Naples en argenterie, en peintures & en ornemens plus de luxe que de goût, on a pu conclure que, même à l'égard de la Religion, Naples fait en Italie

une classe à part. Les exercices n'en sont nulle part aussi pompeux ni aussi bruyans. Les Octaves sont la partie la plus brillante de ces exercices. Les huit jours qui suivent la fête patronale de chaque Eglise, soit régulière, soit séculière, font une solemnité continue qui réunit soir & matin tout ce que Naples a de meilleur en Musique vocale & instrumentale. Vû la multitude d'Eglises que renferme Naples, les Octaves qu'elles célèbrent, font, de toute l'année, une fête perpétuelle pour les dévots, pour les Amateurs de Musique, & pour la plùpart des Musiciens qui y trouvent le fond de leur subsistance.

La solemnité de la Fête-Dieu efface en somptuosité ces solemnités hebdomadaires: tout l'Opéra passe alors dans les Eglises les plus opulentes, avec ses voix, ses instrumens, ses décorations, ses machines, ses illuminations. Et comme l'Octave de cette fête ne peut suffire au nombre des spectacles & à la curiosité du Peuple, on l'étend & on la prolonge de manière qu'un

NAPLES. ſpectacle ne nuiſe point à l'autre. J'ai vu dans la grande Maiſon des Jéſuites, le magaſin des machines qu'ils élevent dans leur Egliſe pour cette fête ; il étoit plus rempli que celui de beaucoup d'Opéras. Pour me donner une idée de ce ſpectacle, on me dit que le *Santiſſimo* placé ſur des nues qui l'élevent preſque à la voûte de l'Egliſe, deſcend de lui-même pour la bénédiction, en traverſant les nuées qui s'écartent, & en recevant, à ſon paſſage, les reſpects d'Anges & d'autres Perſonnages, dont une partie ſe détache pour lui faire cortége. Que peuvent penſer les Grecs, en voyant un ſpectacle de cette eſpèce, eux qui ne ſçavent garder l'Euchariſtie, que dans une petite bourſe de cuir accrochée au mur de la ſacriſtie de leurs Egliſes ?

Nos Gazettes ſe bornent ſimplement à parler de la liquéfaction du ſang de Saint Janvier *, Patron du Royaume des Deux-Siciles ; mais

* Il y a à Naples un Ordre de Chevalerie ſous l'invocation de ce Saint, dont le Roi eſt le Grand-Maître.

ce

ce miracle, fort commun à Naples, s'y répete en différens temps & en diverses Eglises, pour le sang de Saint Etienne, de Saint Pantaléon, de Sainte Patrizia, de Saint Wit, de Saint Jean-Baptiste ; enfin pour le lait de la Vierge, dont les Révérends Peres Minimes possédent deux phioles où il se liquéfie toutes les fêtes de Notre-Dame *.

Lorsqu'en 1702, Philippe V. Roi d'Espagne, conduit par le Maréchal d'Estrées, alla prendre possession de la Couronne des Deux-Siciles, Naples se trouvoit sourdement partagée entre ce Prince & l'Archiduc Charles **, son Compétiteur, lequel avoit dans son parti beaucoup de gens d'Eglise. La fête de Saint Janvier approchant, le bruit se répandit que la liquéfaction ne se feroit point ; ce qui étoit plus

* Voyez sur ces merveilles, l'Ouvrage Latin du Jésuite Pietra-Santa, sous le titre de *Thaumasia*.

** Depuis Empereur d'Allemagne, sous le nom de Charles VI. dit *le Sage*, & pere de l'Impératrice-Reine de Hongrie & de Bohême.

NAPLES

que suffisant pour faire dans le peuple une sensation peu avantageuse à Philippe V. Sur ce bruit, le Maréchal d'Estrées ayant mandé les Grands-Vicaires, le Doyen & le Syndic de la Cathédrale : » Il m'est » revenu, leur dit-il, que cette an» née le miracle ne se fera point. » Arrangez-vous : si les choses ne se » passent pas comme il convient, » dans la nuit qui suivra la fête, » vous verrez le feu aux quatre coins » de votre Ville & à la maison de » chaque Chanoine. « Conformément à cette menace, le miracle se fit à l'ordinaire.

M. Adisson, dans son *Voyage d'Italie*, & d'après lui M. de Voltaire dans son *Histoire universelle*, appliquent à ces liquéfactions, le passage de la cinquiéme Satyre d'Horace *, où ce Poëte rapporte un miracle du mê-

* *Ignatia lymphis*
Iratis extructa dedit risusque jocosque,
Dùm flammâ sine, thura liquescere limine sacro
Persuadere cupit. Horat. Lib. 1.

me genre qu'on lui fit voir dans le même pays. NAPLES.

La Flandre a long-temps joui d'une semblable merveille. Au retour de la Terre-Sainte, Thierry d'Alsace avoit donné à l'Abbaye de Saint Basile de Bruges, une phiole remplie du sang de Nôtre-Seigneur, aujourd'hui adoré dans une Chapelle très-ornée, sous le nom du *Saint-Sang*. Depuis 1148 jusqu'en 1310, ce sang ferme & caillé pendant toute la semaine, devenoit, chaque Vendredi, liquide & bouillant depuis la pointe du jour jusqu'à trois heures de l'après-dînée; & cette heure passée il reprenoit sa première forme.

Les Moines de Saint Amand font tous les ans, à la troisiéme fête de la Pentecôte, une Procession solemnelle, en mémoire de l'ébullition miraculeuse du sang de plusieurs de leurs anciens Confrères martyrisés par les Normands, vers le commencement du neuviéme siécle*.

* Voyez les *Délices des Pays-Bas*, *Tome II. p.* 53. & 252.

NAPLES. Les Napolitains, & en général les Italiens instruits, pensent sur tout cela comme Horace, mais sans se permettre d'en parler comme lui *. Leur conduite & leurs discours sur tous les objets qui tiennent à la croyance, même la plus populaire, ont pour régle le danger de passer en Italie pour mécréant, & le peu d'inconvénient qu'ils trouvent à se donner pour trop crédules.

Le même M. Adisson que je viens de citer, a vu le port de Naples dans cette belle description que Virgile a tracée du port de Carthage **. La ressemblance est en effet tout-à-fait frappante. Virgile, en donnant cette description, pouvoit avoir sous les yeux les deux bayes de Naples; enfin les *Sylvæ, decora alta, coruscæ* représentent, d'après nature, la position du tombeau du Poëte. Mais Macrobe

Saturn. L. 5. c. 3.

---

* Voyez le Chapitre 13. du quatriéme Livre de la Logique de Port-Royal.

** *Est in secessu longo locus, insula portum Efficit objectu laterum, &c.*

Æneid. L. 1.

prétend que cette deſcription eſt une pure imitation de celle qu'Homère, au treiziéme Livre de l'Odyſſée, a tracée du port d'Itaque. En effet, ces deux deſcriptions offrent les mêmes objets, les uns plus détaillés dans Virgile, les autres, tel que le fameux antre des Nymphes, plus développés dans Homère.

NAPLES.

L'air de Naples, la mauvaiſe chère de notre auberge, & le vin que nous n'avions que l'épée à la main, quoique le meilleur ſoit à Naples au plus vil prix, influèrent ſur ma ſanté. L'air & les alimens qui occaſionnent chez les Napolitains ces exploſions & ces éruptions dont j'ai parlé, n'agiſſant ſur moi qu'à demi, y faiſoient l'effet d'une médecine dont l'action concentrée tourmenteroit un malade ſans le ſoulager. Malgré les offres très-obligeantes d'un Corſaire Anglois qui vouloit abſolument nous paſſer en Sicile, je repris la route de Rome par une commodité qui ſe préſenta inopinément, & même ſans prendre congé de M. le Comte de Gazzola, lequel, en apprenant mon départ, loua ma pru-

NAPLES. dence, en ajoutant que, de vingt Etrangers qui forçoient nature pour demeurer à Naples, il en périſſoit communément ſix ou ſept. Deux des Abbés François venus à Rome pour le Conclave, étoient alors dangereuſement malades à Naples. Quelque attrayante que ſoit cette Ville pour un Etranger, il peut dire, à la vûe des dangers qu'entraîne ſon ſéjour : *Je n'achete pas ſi cher un repentir* *.

Il me reſte à obſerver ſur Naples, 1°. que les Princes y ſont auſſi vulgaires que les Marquis le ſont à Paris : que les équipages ſont la plus grande partie du luxe de ces Seigneurs : que les caroſſes à quatre ou ſix Chevaux ſont beaucoup plus communs à Naples qu'à Paris : que les attelages en Mules ou en Chevaux, ſont du plus beau choix : que la longueur des traits eſt une des principales marques de grandeur & de diſtinction : enfin que la livrée composée de très-beaux hommes richement vêtus, traîne des épées d'u-

* *Tanti pœnitere non emo.*

ne longueur énorme, tandis que celle du Maître, en forme de poignard, eſt portée à la boutonnière par le premier Valet-de-pied. NAPLES.

2°. Que l'état du Royaume de Naples, ſous les Goths & enſuite ſous les Lombards, offre un exemple illuſtre des reſſources que peut tirer la Religion elle-même d'une ſage tolérance. Théodoric & ſes Succeſſeurs, Ariens comme lui, les Lombards, d'abord Payens & enſuite Ariens, laiſſerent une entière liberté de conſcience, & le Peuple des Villes, mi-parties d'Ariens & de Catholiques, vivoit paiſiblement ſous un Evêque Catholique & un Evêque Arien. Les Rois Lombards, devenus Catholiques, eurent pour les Ariens l'indulgence que les Catholiques avoient trouvée dans les Ariens. Toute la force de l'Egliſe étoit une force de perſuaſion qu'exerçoient de ſaints Prélats par leurs diſcours, mais encore plus par leur exemple. Cette force ſéparée de tous moyens de coaction eut une telle efficacité, qu'après avoir attiré à l'Egliſe les Souverains, elle lui

NAPLES. gagna tous les Lombards qui ne firent plus qu'un même bercail avec les Peuples qu'ils avoient ſubjugués: tant a de force la Religion, quand on ſçait s'en rapporter à elle-même ſur ſes propres intérêts. Les grands Papes, parmi leſquels il ſuffit de nommer Saint Grégoire & les ſaints Prélats, dont le courage & la patience opérèrent cette révolution, connoiſſoient le pouvoir de la Religion. Ces pieux & ſaints Perſonnages lui faiſoient l'honneur de penſer, *qu'elle eſt plus forte que tous les expédiens humains, que les armes mêmes: ils attendoient tout de ſa ſainte Majeſté, & de ſes droits impreſcriptibles ſur le cœur de l'homme, quand on ſçait les faire valoir.*

3°. Que le Royaume de Naples eſt encore régi par les Loix qu'y portèrent les Normands dans l'onziéme ſiécle. Ces Loix ſont au Droit coutumier que l'Italie a conſervé, ce qu'eſt la Coutume de Normandie au Droit coutumier de France: c'eſt l'ancien Droit féodal dans toute ſa pureté, ou plutôt dans toute ſa rigueur à l'égard des puînés & des fil-

Naples.

les, dans les ſucceſſions & dans toutes les diſpoſitions qui réglent les poſſeſſions *. Ce Droit commun à la Normandie & au Royaume de Naples, eſt un monument ſi peu équivoque de la conquête des Normands, que les articles capitaux des Conſtitutions Napolitaines & de la Coutume de Normandie, s'expliquent les uns par les autres dans les Commentaires Napolitains & Normands, & que Baſnage eſt auſſi familier, auſſi uſuel à Naples, que *Mathæus de Afflictis* à Rouen.

Cette reſſemblance, cette affinité, cet air de famille encore reconnoiſſable entre les Loix des Conquérans & celles d'un pays conquis depuis ſept ſiécles, me ſemble prouver que, lors de la conquête, ces Loix, ces Coutumes que l'on regarde aſſez communément comme l'ouvrage du caprice, de l'ignorance &

* Avant l'établiſſement des Normands dans les Deux-Siciles, les Fiefs régis par le Droit Lombard s'y partageoient par têtes dans les ſucceſſions nobles. Voyez *Giannone*, *Tome I.* p. 552.

NAPLES.

de la barbarie, avoient des principes certains, des principes raisonnés, & un dépôt assuré, sinon dans les Livres, au moins dans une tradition éclairée & dans la mémoire des hommes, d'autant plus propre à le conserver, qu'il se réduisoit à un petit nombre d'articles aussi faciles à combiner, qu'à transporter d'un pays à un autre. Tel fut le Droit Romain lui-même dans son origine & dans la Loi des douze Tables*.

Les Deux-Siciles régies par le Droit féodal dans toute sa rigueur, offrent à la Noblesse des Etats d'Italie, dont les Loix ont établi l'égalité, tels que Gênes, Venise, Milan, &c. la commodité que la Normandie offre en France aux Parisiens & aux Habitans des pays coutumiers, où l'égalité est imposée par la Loi municipale. On y achete des Fiefs qui passent sans division ni partage,

* Cicéron disoit de cette Loi : *Fremant omnes licet, dicam quod sentio. Bibliothecas mehercule omnium Philosophorum omnes, mihi videtur XII. Tab. Libellus, si quis Legum fontes & capita viderit, & autoritatis pondere, & utilitatis ubertate superare.* De Orat. L. 1. N. 195.

NAPLES.

à l'aîné de l'Acquéreur. Auſſi une grande partie des Fiefs du Royaume des Deux-Siciles ſont-ils entre les mains de Vénitiens, de Génois & autres habitans d'Italie. J'ai donc vu, avec quelque ſorte d'étonnement, que les Souverains de ce Royaume n'euſſent point penſé à interdire, ou au moins à faire acheter une commodité peu favorable à la cultivation, & qui fait paſſer en des mains étrangères le principal fruit de l'induſtrie de leurs Sujets.

Le goût pour la chicane s'eſt perpétué à Naples avec les Loix Normandes. Il eſt peu de pays qui ayent autant de gens vivans de procès, ni autant de Tribunaux. C'eſt le plus grand & peut-être l'unique changement qui ſoit arrivé aux mœurs Napolitaines, conſidérées dans la peinture que nous en a laiſſée Stace *, qui écrivoit ſous Domitien.

* Ce Poëte diſoit de Naples :

Nulla foro rabies aut ſtrictæ jurgia legis,
Morum jura viris ſolùm, & ſine faſcibus æquum.

Sylv. L. 3.

NAPLES.

L'ordre des Avocats est encore à Naples aussi considérable par leur nombre & par la considération dont ils jouissent, qu'il le fut autrefois en France, avant que les charges y fussent vénales. La vénalité s'est bien aussi introduite à Naples, mais seulement dans les besoins les plus urgens & à l'égard de places purement lucratives, telles que celles de Greffiers ; encore ne deviennent-elles pas patrimoniales dans la famille de ceux qui les achetent, & à qui on ne les vend que pour deux, trois ou quatre vies au plus. Elles rentrent ensuite dans l'ordre commun.

Aussi parmi les Jurisconsultes de Naples, qui jusqu'à nos jours, après avoir brillé dans le Barreau, sont parvenus aux premières places de l'Etat, & dans ces places mêmes, occupés encore de leurs premiers travaux, ont donné des Ouvrages de Jurisprudence, trouvons-nous les noms des premières Maisons de Naples, comme celles des Poderico, des Loffredo, des Capece, des Carracciolo, des Brancaccio, & quan-

tité d'autres familles nobles du pays, qui ne passant point par la profession d'Avocat, *tanquam per ignem*, lui avoient consacré les plus belles années de leur vie. NAPLES.

Je ne parle point ici de plusieurs Maisons Ducales qui ont pour chefs des personnages du dernier siécle même, qui ont passé toute leur vie au Barreau.

Enfin le premier Ministre actuel du Royaume des Deux-Siciles, est un célèbre Professeur, qui, tiré de l'Université de Pise par le Roi Dom Carlos, lorsque ce Prince n'étoit encore que Grand-Duc de Toscane, a porté dans le Ministère les lumières, la droiture & le désintéressement qui, en lui méritant toute la confiance du Souverain, lui ont attaché les cœurs des Peuples.

En cet état, est-il étonnant que le nombre des Avocats soit très-considérable à Naples? On le fait monter à trente mille. Il étonnera beaucoup moins, lorsqu'on sçaura qu'outre ceux dont les nombreux Tribunaux de Naples occupent les talens, il fournit à toutes les places

NAPLES. de Judicature du Royaume. A le considérer sous ce point de vûe, ce nombre n'eſt pas plus étonnant que celui des gens qui ont prêté le ſerment d'Avocat au ſeul Parlement de Paris.

4°. Dans tous les pays que j'ai parcourus, il n'eſt aucune Ville, ſi l'on en excepte Langres en France, où les murs des Egliſes ſoient auſſi garnis, qu'à Naples, d'épitaphes & d'inſcriptions funéraires. Ces inſcriptions ont auſſi en général le goût du terroir. La douleur s'y exprime en épigrammes, en antithèſes, en jeux de mots : langage diamétralement oppoſé au ſtyle conſacré chez les Anciens pour ces lugubres ſujets. Miſſon a fait paſſer dans ſon Voyage d'Italie, quantité de ces épitaphes Napolitaines copiées au haſard. J'en rapporterai deux qui n'auroient pas dû lui échapper. La première eſt un Diſtique gravé ſur un ſarcophage de pierre, couronné d'un petit Bacchus, que l'on voit dans une chapelle de l'Egliſe du Mont-Olivet. Elle eſt de la compoſition du Roi Alphonſe, ſurnommé *le Magnanime*, en l'hon-

neur d'un de ses Mignons qui s'appelloit Massimo: NAPLES.

Qui fuit Alphonsi quondam pars maxima Regis,
Maximus, hâc tenui nunc tumulatur humo.

La seconde, aussi intéressante par son objet, que par la manière dont elle est tournée, orne le monument consacré par le petit-fils du grand Gonsalve, dans l'Eglise de Sainte Marie-la-Neuve, à la mémoire du Maréchal de Lautrec, mort devant Naples qu'il assiégeoit pour François I. Ce monument est du dernier siécle. Voici l'inscription qu'il porte:

ODETTO FUXIO LAUTRECO,
FERDINANDUS GONSALVUS, F. FILIUS,
MAGNI GONSALVI NEPOS:
CUM EJUS OSSA, LICET HOSTIS,
UT BELLI FORTUNA TULERAT,
SINE HONORE JACERE COMPERISSET,
HUMANARUM MISERIARUM MEMOR,
IN AVITO SACELLO,
GALLO DUCI,
HISPANUS PRINCEPS,
POSUIT.

On remarque à Naples, vis-à-vis les Carmes & le Torrion si fameux par

NAPLES. les Mémoires du Duc de Guise, un autre monument moins honorable à l'humanité. C'est la colonne au pied de laquelle l'infortuné Conradin fut décapité & inhumé *, par l'ordre de Charles d'Anjou qui venoit de conquérir sur lui le Royaume de Naples. On lit encore sur cette colonne, dans un Distique qui y fut alors gravé en caractères gothiques, une plaisanterie aussi atroce que l'événement qu'elle immortalise :

Asturis ** *ungue Leo pullum rapiens Aquilinum,*
Hic deplumavit, Acephalumque dedit.

On voit parmi les Lettres de Pierre de Vineis, (*L. I. Ep.* 38. & 39.) une Lettre, dans le sens de cette Epigramme, écrite par Charles d'Anjou au Roi d'Arragon, & la Réponse du Roi d'Arragon écrite avec toute la force & toute la véhémence que comportoit le sujet. L'Epigramme est rappellée à la fin de

* Au milieu de la place même de l'exécution, parce qu'il étoit alors excommunié.

** Misson a mal lu *Austrius*.

cette Lettre : *Leonem*, dit le Roi d'Arragon, *qui pullos Aquilæ interficiens deplumabat, sic nostri Draconis interficiemus morsibus, quod de eo non erit ampliùs mentio super terram**. NAPLES.

L'Impératrice Marguerite, veuve de l'Empereur Conrad, avoit volé à Naples du fond de l'Allemagne, pour racheter la vie de son fils; mais elle arriva trop tard, & elle obtint, pour toute consolation, la permission de faire transporter son corps du lieu profane où il étoit inhumé, dans l'Eglise des Carmes. Un simple Particulier érigea ensuite à ses frais, une petite chapelle sur ce lieu même & autour de la colonne, au sommet

* L'*Asturis* du Distique est une allusion à la trahison d'un certain Frangipani, Seigneur d'Astura, où Conradin s'étoit réfugié. Dans le Chant X. St. 24. de la *Secchia rapita*, le Tassoni a consacré cet événement & la punition qui le suivit. Vénus venant à Naples, pour demander à Manfrede du secours contre les Boulonnois,

Rade il porto d'Astura ove tradito
Fù Corradin nella fuga inerta :
Or l'esempio crudele a Dio punito,
Che la terra distrutta ed inculta resta.

NAPLES.

de laquelle il fit placer une croix. Le sol de cette chapelle, plus enfoncé que celui de la place qui l'environne, est, par une raison toute naturelle, toujours humide, excepté dans son milieu, qui sert de passage d'une partie de la place à l'autre. Les Napolitains regardent cette humidité comme un témoignage miraculeux & perpétuel de l'innocence de Conradin & de son cousin Frédéric, Duc d'Autriche, qui partagea ses malheurs & sa destinée: préjugé respectable, & qui mérite d'être entretenu à titre de réclamation en faveur de l'humanité & du droit des gens.

Après la mort de Béatrix de Provence, dont l'ambition avoit beaucoup contribué à cette révolution, Charles I. avoit épousé en secondes noces Marguerite de Bourgogne, Comtesse de Tonnerre. Cette vertueuse Princesse, dépositaire des chagrins & sans doute des remords qui empoisonnèrent les dernières années de la vie de son mari, repassa en France après sa mort, se fixa dans son Comté, & établit à Tonnerre un Hôpital qu'elle dota avec

une magnificence royale. Des prières, pour le repos de l'ame de son mari, font partie des charges de la fondation, qui avoit pour premier objet l'expiation du forfait *, que Charles I, à la suggestion du Pape* *, avoit jugé nécessaire, pour affermir sur sa tête la Couronne des Deux-Siciles.

La position de Naples & de son Port l'a rendue, dans tous les temps, le centre d'un commerce dont les beaux jours datent du regne de Ferdinand I. Des manufactures en tout genre, puissamment protégées par les Grands du Royaume, étoient l'aliment de ce commerce, que la première Noblesse du pays ne rougissoit point alors d'exercer. Tous les Historiens parlent avec admira-

* Voyez la Vie de Marguerite de Bourgogne, donnée par P. Luyt, Prêtre Tonnerrois, sous ce titre: *La Princesse Charitable.*

** *Mors Conrardini, vita Caroli; vita Conrardini, mors Caroli.* Ce sont les termes de la Réponse du Pape Clément V. à Charles I. qui le consultoit sur la manière dont il devoit en user avec ses prisonniers.

NAPLES. tion des richesses de François Coppola, Comte de Sarno, chef d'une des premières Maisons de Naples, & l'un des premiers Négocians de l'Europe *.

Les Etrangers tirent de Naples des chanvres, des lins, du poil de chévre, des soies, des fruits secs, de la manne, des chevaux, d'excellens bois pour la Marine, des vins & des grains de différentes espèces. Ils y portent des draps, des toiles & des étoffes de soie; & cette importation, à l'égard des draps, est toute à l'avantage des Anglois vis-à-vis des François, en conséquence d'un mauvais arrangement que je vais exposer en deux mots. Les François furent long-temps seuls en possession de fournir de draps la ville de Naples: ces draps, la plûpart de la première qualité, payoient des droits d'entrée en raison de cette qualité. Les Anglois commencèrent ce même commerce par des draps de bas prix, soit qu'ils voulussent par-là remplir

* Voyez Ricci *de Regno Sic. & Neapol.* Giannone *L.* 28. *c.* 1.

le vuide que leur laissoient les François, soit que leurs manufactures ne fussent pas encore en état d'entrer en pleine concurrence avec eux. Quoi qu'il en soit, ayant long-temps commercé sur ce pied, ne payant en conséquence que des droits fort modiques, & renouvellant de temps en temps des Traités où le taux de ces droits étoit conservé, ils sont insensiblement parvenus à fournir Naples de draps de la première qualité, sans que l'ancien Tarif ait varié à leur égard. Les François, surtout depuis l'avénement de Dom Carlos à la Couronne, pouvoient prétendre une égalité de traitement. Mais, soit oubli ou mal-adresse de leur part, soit bonheur ou entregent de la part des Anglois, les choses sont encore dans cet état défavorable à la France, qui ne soutient son commerce en ce pays, que par ses camelots & par les linons de Picardie.

Naples, long-temps dominée par les Espagnols, en avoit pris le génie. Devenue tributaire, pour tous ses besoins, des Nations commer-

NAPLES. çantes, elle ne sçavoit ni diminuer ces besoins par l'industrie, ni fournir que de foibles équivalens dans les productions de son sol, telles qu'elles sortoient des mains de la Nature. Le Roi Dom Carlos & son Ministère ont travaillé efficacement à la tirer de cette situation désavantageuse, en créant des manufactures, & en ranimant celles qui languissoient par le défaut de protection.

Depuis quelques années, la fabrique de toiles, bornée chez les Paysans à des toiles grossières à leur usage, s'est étendue de manière qu'elle commence à fournir la Bourgeoisie des Villes, de toiles communes que leur débit avantageux ne manquera pas de perfectionner. Des manufactures de velours plein, de demi-velours, de mouchoirs, de bas de soie, &c. se multiplient, s'étendent, & se perfectionnent au point d'exciter le désir des Etrangers. La filature des cotons fournit aux besoins des manufactures nationales, & à des envois considérables en Allemagne & en Suisse. Enfin le Commerce a

dans l'Univerſité une Chaire qu'un Particulier avoit fondée pour la Morale, & qui, demeurant déſerte, faute d'Auditeurs, a été conſacrée par le Gouvernement à l'explication des principes & des détails du commerce : ce qui ſervira du moins à conſtater l'intérêt que prend le Miniſtère à cette partie de l'adminiſtration.

D'après l'idée que j'ai donnée de l'état actuel de la Muſique à Naples, il eſt aiſé de concevoir qu'elle fait l'objet d'un commerce aſſez conſidérable. Les marbres que les Napolitains travaillent ſupérieurement pour le placage, les macaroni & autres pâtes dont les Italiens ſont ſi friands, & qui ne ſont nulle part auſſi parfaits qu'à Naples, les Chevaux & les Mulets de race Napolitaine qui n'ont point leurs pareils en Italie, la Bijouterie & la Librairie qui fleuriſſent à Naples, forment autant de branches de commerce qui font ſubſiſter cette grande Ville, & qui l'enrichiront par la ſuite, ſi le Gouvernement leur continue ſa protection.

NAPLES.

Il attend ſans doute que tout cela ait pris une certaine conſiſtance, pour lever les droits de ſortie & l'*embargo* ſur les harras. Le Roi de Naples a cette conſiſtance pour objet, dans le rembourſement des capitaux, pour les intérêts deſquels la plûpart de ces droits aliénés par les Vicerois Eſpagnols, ſe perçoivent encore au profit des Compagnies qui en avoient anciennement fait les fonds.

En attendant la liberté que réclame le commerce, ces droits s'exigent & ſe levent avec une rigueur tout-à-fait ſans exemple. J'en fis l'expérience à mon départ de Naples: j'y fus fouillé de manière à me faire croire qu'un malheureux, ſorti *triorchis* des mains de la Nature, feroit ſaiſiſſable & amendable. Par l'examen très-détaillé de mes hardes, auquel il fut enſuite procédé, j'appris avec étonnement que le linge, les étoffes & les bas fabriqués à Naples, devoient des droits conſidérables de ſortie.

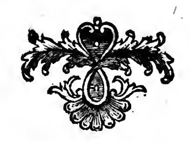
Si quelque choſe peut arrêter l'activité que le Gouvernement veut

donner

donner à l'induftrie, & retarder les reffources qu'il lui prépare, ce fera peut-être le parti pris par ce Gouvernement, d'ériger Naples en puiffance militaire, & de la foutenir fur ce pied. En conféquence de ce parti, le Roi de Naples entretient en pleine paix, un fond de quarante à cinquante mille hommes. Il eft vrai que la population en fouffre peu: toute l'Infanterie eft prefque compofée de déferteurs François que la haute paye y attire, mais fans leur faire paffer le goût de la défertion: goût d'autant plus vif, qu'ils n'ont de congé à efpérer que par mort ou par des maladies qui les mettent hors de fervice. Nous étions acoftés à chaque inftant, dans les rues de Naples, par quelqu'un de ces Soldats qui, nous croyant François, nous faifoient part de leurs peines & de leurs regrets: regrets inutiles, par l'exactitude avec laquelle font gardées toutes les frontières du Royaume! On peut cependant regarder comme un acte d'humanité de la part du Gouvernement, les peines qu'il inflige aux déferteurs ramenés

NAPLES. à leurs Corps : elles se réduisent à quelques jours de prison & de jeûne ; on les augmente dans les cas de récidive, mais elles ne vont jamais à la mort.

Dans notre retour en France, nous rencontrâmes sur les landes de Livourne, des Soldats François qui, du fond de la Westphalie, couroient s'enfermer dans cette souricière. Nous leur exposâmes le plus pathétiquement qu'il nous fut possible, l'état & les regrets de ceux qui s'y trouvoient pris : ils nous répondirent qu'ils vouloient en tâter, & continuèrent leur chemin.



RETOUR DE NAPLES A ROME.

DANS ce retour, je tins de Capoue à Terracine, une partie de la route qu'Horace avoit tenue dans le voyage de Rome à Brindes, qu'il décrit, d'après Lucilius, avec autant d'agrément que de naïveté, dans la troisiéme des Satyres de son premier Livre : je me trouvois alors dans l'état de *lippitude* dont Horace fut affligé sur cette route.

L'étude que je fis de cette Satyre, m'y découvrit un fait que les Commentateurs & les Traducteurs n'y ont point vu : c'est qu'Horace fit à pied ce grand voyage, ainsi que l'on peut le conclure, 1°. du verbe *repere* *, qui y est employé deux

* M. Dacier, après avoir expliqué dans une Note, que *repere*, le même que le Grec ἕρπειν, *glisser*, *ramper*, *serpenter*, signifie aussi *marcher*, en conclut qu'Horace fit le voyage à cheval.

fois, & de l'*altiùs præcinctis*: tous termes qui ne conviennent qu'à des piétons; 2°. de la distance des gîtes; 3°. de la mention expresse d'une partie de la route qu'il fit en chariot, & du silence qu'il garde sur sa monture, lors de son embarquement dans le coche du *Forum Appii*; 4°. de l'âge & de l'état du Poëte * qui, alors âgé de vingt-deux ans, avoit, l'année précédente, fait la campagne de Philippes dans l'Infanterie; 5°. de la compagnie du fameux Héliodore, ce sçavant Grec qui, comme les gens de sa Nation, étoit grand marcheur, par goût, par principe d'économie, & par une suite de l'éducation grecque. Je laisse le dévelopement de cette découverte au premier Capucin qui, traduisant Horace, ou

---

* Le Poëte nous peint ainsi lui-même cet état :

Ut primùm me dimisêre Philippi
Decisis humilem pennis, inopemque paterni
Et Laris & fundi, paupertas impulit audax
Ut versus facerem.

Epist. II. Lib. II. vers. 49.

le commentant, obſervera que les Beaux-Eſprits de la Cour d'Auguſte conſervoient encore, avec cette allure de l'ancienne Rome, la ſimplicité de mœurs qu'elle ſemble annoncer.

J'ai dit que la Satyre dont il s'agit, eſt écrite avec autant d'agrement que de naïveté; mais il en faut excepter l'Epiſode de Meſſius & de Sarmentus. Elle eſt au ton du ſtyle poiſſard qui s'étoit emparé de Paris, lorſque nous y arrivâmes en 1755: ton qu'Horace avoit ſans doute rapporté de l'armée. On le retrouve dans la Satyre *Proſcripti Regis Rupili*, qu'il compoſa l'année ſuivante. L'uſage du grand Monde, ſes liaiſons avec les amis d'Auguſte, l'air d'une Cour auſſi délicate qu'éclairée, le corrigèrent bientôt de ce mauvais ton *.

* On ne le retrouve plus dans ſes Ouvrages; il le laiſſa *Lippis, atque Tonſoribus*, quoique Lambin & la plûpart des Commentateurs l'ayent jugé *urbaniſſimum & feſtiviſſimum*. La Note de M. Dacier ſur cette mauvaiſe plaiſanterie, eſt encore plus ridicule que celle ſur le *repere*.

On trouve, dans tous les Itinéraires, le détail des curiosités de différens genres, répandues dans les divers lieux que traverse la grande route de Naples à Rome : je ne parlerai donc que de celles qui leur ont échappé.

A trois lieues de Capoue, on traverse le Gariglian, qui est le *Liris* des Anciens. Cette rivière qui bornoit le *Latium*, arrose une campagne très-fertile, bordée par les côteaux qui donnoient le fameux vin de Falerne. On voit là les ruines de la ville de Minturne, & ces marais où Marius vint se mettre à l'abri de la vengeance de Sylla. C'est en parlant de ces campagnes souvent arrosés du sang François, que Brantôme * s'écrioit : » Hélas ! j'ai vu ces » lieux-là, mesme le Gariglian. C'é» toit à soleil couchant que les om» bres & les mânes commencent à » apparoître, comme phantosmes, » plutost qu'aux autres heures du » jour : il me sembloit que les ames » généreuses de nos braves François

* Vie du grand Gonsalve.

» là morts*, s'eslevoient sur la terre, » me parloient & quasi me respon- » doient, se plaignant de leurs com- » bats & de leur mort. «

* Vers l'an 1503, selon le rapport de Guichardin.



MOLA.

MOLA que l'on rencontre ensuite, est l'ancienne *Formiæ*, bâtie par les Lestrigons qui passoient dans l'antiquité pour Antropophages. Il n'existe plus de cette Ville, qu'une rue qui occupe le fond de la baye couverte à l'Ouest par le promontoire de Gayette. La montagne, sur le penchant de laquelle *Formiæ* étoit bâtie, est aujourd'hui plantée de vignes qui donnent d'excellent vin. En parcourant ce terrein, j'y vis les restes d'un mur d'une prodigieuse solidité, formé de très-grosses pierres taillées uniformément en bossage. Ces pierres se prêtoient d'autant moins à cet agrément, qu'elles sont un composé de pierres bleues de la plus grande dureté, unies par un ciment naturel; ce que les Naturalistes appellent du nom Anglois *Pouding*. Tout le promontoire de Gayette est une masse continue de rocher de la même espèce que celui du Mont-Cassin.

Les montagnes dont ce promontoire est la continuité, furent longtemps le repaire de troupes de Bandoliers, formées de déserteurs des armées qui, pendant une partie du seiziéme siécle, s'étoient disputé le Royaume de Naples. Ces Bandoliers vivant de pillage, & vrais successeurs des Lestrigons, composoient une espèce de République peu inquiétée, tolérée même, dit-on, par les Vice-rois Espagnols. Tant qu'ils tinrent ce poste, les Voyageurs ne se hasardoient à portée d'eux, qu'en caravanes armées jusqu'aux dents. J'appris qu'une de ces caravanes avec laquelle le Tasse passoit à Naples, fut attaquée, défaite & détroussée. Un des Bandoliers ayant, sur le champ de bataille, oüi nommer l'Auteur de la *Jérusalem*, le chercha, le joignit & le présenta au Chef de sa Troupe. Il en fut reçu avec respect & vénération; son bagage lui fut rendu; on y ajouta un présent, & le Chef lui-même, à la tête d'une escorte, le conduisit hors de la portée de tout danger. Ainsi la Providence sçait mêler quelques consolations à l'a-

MOLA.

MOLA. mertume dont la jalousie contemporaine empoisonne la vie des Illustres qui, comme le Tasse, ont eû à gémir de l'ingratitude de leur siécle *.

Les frontières du Royaume de Naples furent enfin purgées de ces Bandoliers, par le Marquis de Carpio, vers la fin du dernier siécle. Dom Mabillon, Misson, Burnet & tous les Voyageurs qui ont parcouru l'Italie depuis cette heureuse expédition, s'accordent à combler de bénédictions le Marquis de Carpio.

Sous les Romains, les mêmes plages étoient infestées de Corsaires, qui en avoient usé avec le fameux Scipion l'Africain, banni de Rome par la jalousie contemporaine & retiré à Linterne entre le Volturne & Cumes, comme les Bandoliers en userent depuis avec le Tasse. Ces Corsaires, dans une descente sur le rivage de Cumes, ayant pénétré jusqu'à Linterne, y attaquèrent assez vivement la première maison qu'ils atteignirent : c'étoit justement

* *Ploravêre suis non respondere favorem Speratum meritis.*

MOLA.

celle de Scipion. Ayant appris des Esclaves qui s'étoient mis d'abord en défense, à qui appartenoit cette maison, ils mirent les armes bas, & leur demandèrent, comme une grace, la permission de rendre leurs respects au Héros dont elle étoit devenue l'asyle. Scipion averti de leur demande, leur accorda ce qu'ils demandoient : après l'avoir vû, ils se remirent en mer, en se louant du bonheur de leur expédition.

Je demandai, à Mola, un Barbier. A cette demande, entra dans l'auberge un grand homme à moustache, noir & sec, à-demi couvert d'un habit brun tout en guenilles, traînant une épée d'une prodigieuse longueur, en un mot, ayant tout l'air d'un descendant des anciens Lestrigons. Après toutes les cérémonies usitées en Italie pour cette opération, il me fit la barbe avec une dextérité, une prestesse, une légèreté que je n'ai éprouvées que cette fois en ma vie. Je ne manquai pas de lui demander de quel pays il étoit, & où il avoit appris les principes & la pratique de son Art. Il me répondit,

MOLA.

qu'il étoit Catalan ; qu'il venoit de Constantinople, où il avoit, pendant six ans, fait la barbe, & qu'il n'avoit rien gagné à ce métier, parce qu'il étoit un écorcheur, en comparaison des Barbiers Turcs.

Après Mola, en face d'un bassin que forme la mer, au revers du promontoire de Gayette, la voie Appienne est bordée de quelques maisons, l'une desquelles étoit, à ce qu'on me dit, le *Formianum* de Cicéron. Ces maisons existantes encore en partie, sont d'une construction très-antique, avec des appartemens, des fenêtres & des portes de la plus petite, mais de la plus élégante proportion. Tout y est revêtu de marbre, & les ornemens y sont distribués avec autant de sobriété que de goût. Vis-à-vis de ces maisons, un terrein en pente douce, planté en oliviers, conduit à la mer. C'est-là où, suivant la Tradition, Cicéron fut immolé au ressentiment d'Antoine & de Fulvie : c'est le lieu que, suivant Appien, les Voyageurs visitoient avec une vénération qui tenoit du culte religieux.

FONDI.

Je vis à Fondi, dernière ville du Royaume de Naples, la chambre & l'Ecole de Saint Thomas d'Aquin. Les Dominicains ne tiennent plus que par respect pour ces monumens, à une maison qui a l'air abandonné, & où la chambre même de Saint Thomas est devenue un repaire de Rats. Entre cette Ville & les ruines de son Château, coule une très-belle fontaine appellée par les habitans, *Fontana di Petrônio.* A sa source, on voit encore des restes d'appartemens antiques, destinés sans doute à des bains. Le pavé est en mosaïque à compartimens. Dans un des angles intérieurs de la partie la moins ruinée, on voit les restes d'une statue Consulaire en marbre, de grandeur naturelle, appliquée à cet angle.

Le Château de Fondi est célèbre par l'enlévement qu'y tenta, l'an 1534, le fameux Corsaire Caradin Barberousse, de Julie de Gonzague, épouse du Prince Vespasien Colon-

FONDI. ne. Cette Julie fut aux Beaux-Esprits d'Italie dans le seiziéme siécle, ce qu'a été, dans le siécle suivant, la fameuse Julie de l'Hôtel de Rambouillet aux Beaux-Esprits de France. Les éloges de la première tiennent, dans les Ouvrages de l'Arioste, du Caro, du Molza & autres, le rang qu'occupent ceux de la seconde, dans les Œuvres des Voiture, des Sarrazin, des Benſérade, &c.

La Cour que tenoit la belle Julie de Gonzague à Fondi, étoit fréquemment augmentée & embellie de la préſence du Cardinal Hyppolite de Médicis, en qûi les agrémens de la figure, & les graces de la jeuneſſe étoient relevées par toutes les qualités brillantes & ſolides qui furent l'apanage de ſa Maiſon. Clément VII, ſon oncle, avoit réuni ſur ſa tête les plus grandes places & les meilleurs bénéfices dont il pût diſpoſer. Mais que peuvent contre la mort, ou plutôt que ne peuvent pas quelquefois, pour l'accélérer, toutes les faveurs de la Fortune & de la Nature! Dans l'année qui ſuivit la mort de ſon Oncle, le jeune

Cardinal, à l'âge de vingt-quatre ans, mourut empoisonné à Siri, petite Ville dans le voisinage de Fondi. Il venoit y faire ses adieux à la belle Julie : il partoit pour suivre l'Empereur dans l'expédition de Tunis, où l'appelloit une bravoure au-dessus de son état, mais qu'il avoit déja signalée en Hongrie, sous le Pontificat de son Oncle, y ayant conduit & commandé, avec le titre de Légat Apostolique, un Corps de dix mille hommes, qui avoit utilement servi l'Empereur contre le fameux Soliman.

FONDI.

Deux années après, la belle Julie se jetta dans un Couvent de Religieuses à Naples où elle recevoit & voyoit avec plaisir tous les gens aimables qui avoient formé sa Cour à Fondi. Elle leur demandoit, avec le plus vif empressement, des nouvelles de la santé, des plaisirs & des amours des absens. J'ai tiré ces détails de l'Histoire de Florence par le Varchi (*Liv.* 14.), ainsi que des Lettres du Molza, qui font partie du Recueil de Paul Manuce, & de celles d'Annibal Caro au Molza. Le

FONDI. portrait de Julie de Gonzague, de la main de Frà-Sebastiano del Piombo, & annoncé par le Vasari, dans la vie de ce Peintre, comme un de ses morceaux les plus précieux, passa depuis à François I. & il fait partie de la Collection des Tableaux du Roi de France.

Le jour que je vis Fondi, étoit un jour de foire ou de marché : la place étoit pleine d'hommes & de femmes achetant, vendant, parlant affaires, & tous en habit des Dimanches. Celui des femmes est le même que l'habit des Paysanes du Bugey & des Servantes de Lyon. Les hommes sont vêtus d'une veste & d'un large surtout à la matelotte, jetté sur les épaules, le tout d'une étoffe grossière de couleur de Capucin. Leur chaussure est encore celle des temps héroïques * : c'est le brodequin dont se

* C'étoit la chaussure des anciens Toscans. C'est celle que Virgile désigne dans ce vers :

Et Tyrrhena pedum circumdat vincula plantis,

sur lequel Servius observe que les Romains l'ayant empruntée des Toscans, elle fut

parent nos Acteurs tragiques. Il a pour femelle un simple morceau de cuir verd ou écru, avec le poil en-dedans ou en-dehors, suivant la saison ou suivant le goût de celui qui le porte. Ce cuir est maintenu par FONDI.

---

d'abord à l'usage des seuls Sénateurs, dont elle passa aux Chevaliers & ensuite aux Soldats. Les Sénateurs & les Chevaliers l'ayant quittée, y avoient substitué des souliers en forme de demi-bottines. Les Grecs la conserverent chez eux sous le nom de *σα δάλιον*. C'étoit la chaussure des Juifs, même celle de Jesus-Christ & de ses Disciples. Les Romains de Constantinople prirent, à l'exemple des Egyptiens & des Lévantins, les galloches, *gallica*, qui ne sont autre chose que les babouches des Turcs, & les pantoufles du Pantalon de la Comédie Italienne. Tertullien disoit à un Sénateur de Rome, qui avoit quitté les ornemens de sa dignité, pour prendre l'habit Isiaque :

Caligâque remotâ,
Gallica sit pedibus molli redimita papyro.

Cependant l'ancienne chaussure s'étoit conservé parmi les Paysans de l'Apennin, & c'est d'eux sans doute que les Capucins, les Carmes, &c. l'ont empruntée. *Vid. Salmasii Confut. animad. Ant. Cercoetii. pag.* 220. *& seqq.*

FONDI. des ficelles attachées en six endroits, & ensuite repassées en différens sens autour de la jambe, jusqu'au-dessus du molet. En hyver, ils ajoutent un bas de laine à cette chaussure qu'ils appellent en leur patois, *Ciocia :* mot qui, dans la prononciation, a le même son que *chausse* en François. C'est ainsi que dans le patois de Calabre, au lieu de *camino*, on dit *ciminiere*, qui est précisément le mot François *cheminée :* soit que les François ayent porté ces mots dans le fond de l'Italie, soit qu'ils les en ayent rapportés.

La foire me procura le spectacle de l'audience publique qui se tenoit sous un hangart, à un coin de la place. La vûe du Juge me rappella l'Aufidius Luscus d'Horace, la *prétexte* & le *lati-clave* dont il étoit affublé, ainsi que le feu qu'il faisoit porter devant lui, à l'exemple des premiers Magistrats de Rome *.

---

* *Insani præmia Scribæ,*
Prætextam & latum clavum prunæque batillum.
Sat. 3. Lib. 1.

Le Magiſtrat que je vis n'avoit point ces brillans acceſſoires, mais bien cet air empeſé & bourſouflé qui, dans les petites Juriſdictions de tout pays, fait la partie capitale de la repréſentation.



TERRACINE.

TERRACINE eſt la première place de l'Etat Eccléſiaſtique. Malgré la garniſon que le Pape y tient pour l'honneur de la frontière, cette ville a l'air auſſi déſerte que peu opulente. Les maiſons ſont des amas de pierres & de roche, preſque ſans ouverture pour les portes & pour les fenêtres: avec une porte bien ſolide, il n'eſt aucune de ces maiſons qui ne fût en état de ſoutenir un ſiége. Le jour que j'y paſſai, étoit un Vendredi, & le Bœuf qui devoit être mangé le Dimanche, couroit les rues, pourſuivi & harcelé par les enfans, par la canaille & par tous les paſſans. C'eſt l'uſage de ces petites villes: on prétend que cet exercice attendrit & bonifie la chair de ces animaux que l'on tue excédés de fatigue & trempés de ſueur.

La Cathédrale de Terracine eſt le reſte preſque entier d'un ancien Temple. Elle a un portique ſoutenu par de très-belles colonnes de marbre,

On voit, ſous ce portique, un tombeau antique de granit, d'un volume conſidérable, & orné de bas-reliefs. Le ſocle ou maſſif ſur lequel eſt élevée la colonade, porte, dans ſon milieu, une grande & belle inſcription en l'honneur de Théodoric qui répara la route de Rome à Naples, & toutes les Villes de cette route, avec une magnificence digne des premiers ſiécles de l'Empire. TERRACINE.

Du clocher de la Cathédrale, on découvre au Nord & à l'Eſt, un pays très-riche, dont le ſol eſt coupé, comme celui du Milanès, par quantité de ruiſſeaux & de petites rivières, & auquel il ne manque que des Cultivateurs. Les marais Pontins font partie de ce pays. La vûe eſt bornée à l'Oueſt par le promontoire *Circello:* lieu célèbre dans la Fable, par le ſéjour de Circé, & par la mauvaiſe plaiſanterie qu'elle y fit aux Compagnons d'Ulyſſe. La pleine mer remplit le reſte de ce beau ſpectacle.

Après avoir dîné à Terracine, je devançai le départ des voitures; invité par la ſérénité du ciel, par la

TERRACINE. douceur de l'air & par la beauté de la voie Appienne, qui, dans cette partie, est presque aussi saine & aussi entière qu'elle l'étoit du temps du Censeur Appius, je la parcourus pendant environ deux lieues. Toutes les pierres dont elle est formée, sont de lave & d'une dureté que dix-neuf siécles n'ont point altérée : elles sont toutes à joints inégaux, & paroissent jettées irrégulièrement, au hasard. Mais la précision avec laquelle elles sont raccordées entr'elles & avec celles qui forment les bordures & le parement de la chaussée, fait voir, dans cet arrangement, le résultat de la plus sçavante combinaison pour la solidité d'un ouvrage de cette nature. Il existe encore des restes de ces *Cippes* * ou marche-pieds posés de distance en distance, pour aider à monter & à descendre aux Cavaliers Romains qui chevauchoient sans étriers. J'ai vu à Paris de semblables marche-pieds à la porte de

* Misson a pris cela pour des restes de murs, qui bordoient de part & d'autre la chaussée.

l'hôtel le Pelletier, vieille rue du Temple, & aux portes du vieil hôtel des Urfins : ils datent du temps où les premiers Officiers du Parlement n'avoient qu'une Mule pour toute voiture *.

La partie de la voie Appienne que je parcourus à pied, offre, de droite & de gauche, une continuité de ruines de Palais, de Temples, d'aqueducs, de tombeaux. Au milieu de ces ruines, je penfois quel grand, quel magnifique fpectacle devoit offrir l'Italie aux Curieux qui, du fond de nos pays Septentrionaux, venoient la vifiter dans tout le temps du haut Empire. Parmi ces débris, j'apperçus à la droite du chemin, fous un tas de brouffailles, un maffif qui me parut plus entier que tout ce que j'avois encore vu dans cette courfe. Il ne préfentoit au chemin qu'un mur nud. L'ayant

* Selon les Antiquités de Duchefne, Paris, chap. 20. *on les voyoit allant de grand matin au Palais, fur leurs Mulets, qui prioient Dieu, & qui difoient leurs Heures & Chapelets par les chemins.*

TERRACINE. tourné, j'y vis avec ſurpriſe un petit Temple ou Chapelle antique entièrement bâtie de grands quartiers de marbre blanc, de l'appareil le plus ſoigné & de la plus belle conſervation. Tous les ornemens ſe réduiſoient à de ſimples moulures pouſſées dans le ceintre de la façade, & à un léger entablement traité dans le goût le plus pur & le plus ſage. Si ce Temple, qui a la forme d'une vaſte niche, n'étoit pas un tombeau, c'étoit ſans doute une Chapelle ſemblable à celle que Cicéron vouloit conſacrer à la mémoire de ſa chère Tulliola, & dont il parle ſi ſouvent dans ſes Lettres à Atticus. Quels qu'en ayent anciennement été la deſtination & l'uſage, il ſert aujourd'hui à recevoir le fumier & les débris des plantes & des végétaux que le Cultivateur du terrein contigu y tient en macération. La proportion de la porte de ce monument, enterrée d'un bon tiers de ſa hauteur, indique que tout le ſol de la droite de la voie Appienne s'eſt élevé au moins de deux pieds, & peut-être de davantage, ſi, comme il y

a

à toute apparence, on montoit à ce Temple par quelques gradins. D'où, par une conséquence ultérieure, il résulte, qu'originairement la voie Appienne débordoit de deux ou trois pieds le niveau du sol qui l'égale à présent. Il me suffit d'indiquer cette découverte aux Artistes en état de la développer *. TERRACINE.

En suivant la route, quelques ravins que je rencontrai, me mirent à portée de vérifier ce que disent de la construction des voies Romaines, les Ecrivains qui se sont exercés sur ces monumens, les plus augustes peut-être, de la magnificence des Maîtres de l'Univers **. En découvrant

* Je dirai avec Cicéron, parlant d'un monument de cette espèce : *Ibi Capella quædam est, ea quidem mirè, ut etiam nos qui harum rerum rudes sumus, intelligere possumus, scitè facta & venustè.* Cic. in Verr. Lib. 2.

** Le sçavant Bergier, dans son Histoire des grands chemins de l'Empire, (*Liv.* 1. *chap.* 10.) prouve qu'Auguste & ses Successeurs employoient aux corvées les Soldats légionaires : *Ne discordiâ laboraretur, cùm assuetus expeditionibus miles, otio lasciviret.* Voyez l'endroit cité.

TERRACINE. perpendiculairement le flanc de la chauſſée, ces ravins me firent voir que le pavé portoit, dans ſa continuité, ſur un maſſif de maçonnerie, revêtu ſur les flancs de pierres d'échantillon, liées par un fort ciment. Quoique les ravins euſſent en quelques endroits une profondeur d'environ deux pieds, je ne découvris nulle part la naiſſance de ce maſſif, dont la profondeur eſt ſans doute en raiſon de la mobilité du terrein marécageux qui lui ſert de baſe dans toute cette partie.

En comparant des chemins ainſi conſtruits, avec les chemins modernes ſi multipliés dans nos pays, on ne voit, dans ces derniers, que des allées de jardin dont l'entretien & les renouvellemens annuels ne profitent qu'à ceux qui les commandent *, ſans promettre autre choſe dans les revolutions qu'amene la ſuite des temps, que des fondrières impraticables pour les voitures.

* *Et Dominum fallunt, & proſunt Furibus.*
Horat. Ep. 6. L. 1.

PIPERNO.

PIPERNO, ville autrefois importante, aujourd'hui ruinée, & patrie de Camille, l'une des Héroïnes de l'Enéïde, me donna, dans sa meilleure auberge, un très-mauvais souper & un lit que je quittai sans regret dès trois heures du matin. Je dînai encore plus mal dans une auberge isolée, à la tête d'un bois de chênes verds. A côté de cette auberge, au milieu d'un terrein très-uni, la terre, en s'éboulant, a ouvert un gouffre de forme circulaire d'environ cinquante pieds de diamètre. A la profondeur de quinze à vingt pieds, & à travers trois couches successives de rocailles de différentes espèces, on voit une eau d'un verd-noir, que l'on me dit être sans fond. On m'ajouta que ce lieu fut occupé par une auberge où se faisoient choses *che non convenivano*; & que Saint Nicolas ouvrit ce gouffre, qui engloutit l'auberge, corps & biens.

PIPERNO.

Quelques bois de haute futaie que je traversai dans cette route, sont aussi peu régulièrement exploités que ceux que j'avois vus dans le Royaume de Naples. Les Bûcherons, pour s'épargner la peine de se baisser, en usent avec ces bois, comme les Moissonneurs avec les bleds; c'est-à-dire, qu'ils les coupent à la hauteur de la ceinture, laissant sur place les étaux qui ne seroient pas ainsi négligés chez des Peuples plus nombreux, plus industrieux, plus actifs.

Cette Ville, sous le nom de *Privernum*, est très-célèbre dans Tite-Live, par la manière dont elle soutint le mauvais succès d'une guerre qu'elle avoit déclarée de son chef aux Romains, & qui seule occupa presque toutes les forces de la République pendant une campagne. Quelqu'un demandant, en plein Sénat, aux Députés des Vaincus, quel châtiment ils pensoient mériter : *Celui*, dirent-ils, *que méritent des hommes qui aspirent encore à la liberté.* » Mais, ajouta le Consul, si l'on » veut bien vous accorder la paix,

PIPERNO.

» en garderez-vous au moins les » conditions? « *A jamais*, répondirent-ils, *si elles sont honnêtes : le moins qu'il sera possible, si elles sont honteuses*. En conséquence, le Sénat déclara les Privernates Citoyens de Rome. La noble franchise de ces réponses suffit pour apprendre quels hommes sont aujourd'hui remplacés par les malheureux Paysans répandus dans l'Etat Ecclésiastique *.

* Voyez les Annales de Rome, sous l'année 425. & Tite-Live, Liv. 8. N. 19, 20. & 21.



VÉLETRI.

VÉLETRI, où j'arrivai de très-bonne heure, n'offrit à ma curiosité qu'un beau Palais, dont le jardin très-vaste, & orné, comme le bâtiment, de statues & d'antiques de toute espèce, est le plus régulièrement distribué que j'aie vu en Italie. La place de la ville est décorée d'une statue en bronze d'Urbain VIII, jettée par le Cavalier Bernin: c'est exactement la même que celle que l'on voit au tombeau de ce Pape, dans le rond-point de Saint Pierre de Rome.

Les gens de Véletri n'ont pas autant de respect que les Romains pour les chefs-d'oeuvres de l'Art: une espèce de cul-de-sac en retraite sur la place, est le lieu qu'occupe cette statue; & ce lieu est le réceptacle de toutes les ordures qu'y jette le voisinage, ou qu'y vient déposer la canaille.

J'y étois la veille de la Toussaint. Je vis, dans la Cathédrale, les Vêpres

célébrées pontificalement par le feu Cardinal Delci, Doyen du Sacré Collége, &, en cette qualité, Titulaire de l'Evêché d'Oſtie, réuni à celui de Véletri. Quelle différence entre la pompe & l'éclat qui brillent à Rome dans de pareilles cérémonies, & l'air ſimple, pauvre & meſquin de celles de Véletri ! En un mot, le Doyen du Sacré Collége, dans les fonctions les plus brillantes du premier Epiſcopat de l'Egliſe Romaine, a moins de repréſentation que le plus petit Curé de Paris, à la tête de ſon Clergé.

VÉLETRI.

Véletri aſſiſe ſur un côteau, eſt environnée de vignes & de petits jardins qui ſont pour les *Curiali* de Rome, ce que ſont pour la Prélature & pour les gens riches, les Tivoli, les Freſcati, &c. Cette Ville, preſque déſerte, hors les temps de *villégiature*, a néanmoins des fontaines en plus grand nombre & plus abondantes que bien des Capitales de Province de nos pays Septentrionaux ; & ces fontaines ajoutent un nouvel agrément à celui que tire Véletri de la pureté de l'air.

VILETRI. Elle fut la patrie d'Auguste*, dont le pere & les ancêtres y avoient exercé les mêmes fonctions qui parurent si ridicules à Horace dans la personne du Magistrat de Fondi, dont la famille tenoit cependant de fort près à la célèbre Livie, depuis épouse d'Auguste, qui se gouverna en grande partie par ses conseils. Plusieurs petites Villes répandues dans la Campagne de Rome, ont eu l'honneur de donner naissance à d'autres Empereurs. Galba étoit né dans un village du territoire de Fondi; Vespasien, dans une métairie voisine de Réate; Nerva, à Narni, &c. Les habitans de ces lieux, grands & petits, riches & pauvres, ignorans & lettrés, traittent encore de compatriotes & de cousins, ces Maîtres de l'Univers. Celui qui naquit à Véletri, fut le plus puissant Empereur dont l'Histoire fasse mention.

* *Vid. Horat. Sat. 5. L. 1.*

DÉPART DE ROME POUR FLORENCE.

Les pluies qui terminent à Rome l'*Intempérie*, intermittentes en Septembre, étoient devenues continues en Octobre : c'étoit jour & nuit un déluge continuel, & jamais saison ne fût moins faite pour se mettre en route. A ce prétexte, mes amis joignoient l'état de mes yeux, pour m'engager à passer l'hiver à Rome. *Voulez-vous donc*, me disoit l'un d'eux, *aller lever boutique à Florence, où les aveugles sont très-communs, & où les habitans, presque tous menacés de cette maladie, se montrent fort charitables, par préférence, envers les gens qui en sont attaqués.*

Malgré ces instances & mon inclination, les arrangemens de mon Compagnon de voyage déterminèrent notre départ. Le déluge, qui augmentoit, loin de diminuer, nous promettoit, pour le retour, un aussi mauvais temps que nous l'avions eu

beau en venant ; & nos Domeſtiques, en allant chercher les Chevaux à la poſte, furent trempés juſqu'aux os. Cependant la pluie finit comme nous montions en chaiſe, après avoir dîné avec nos amis ; & nous eûmes, juſqu'à Florence, le temps du plus bel Automne.

A Baccano, ſeconde poſte, un bel Epagneul de la grande eſpèce ſe joignit à nous, & nous eſcorta juſqu'à Florence, nous careſſant, mangeant & couchant avec nous, nous ſuivant dans les petites courſes que nous faiſions à pied dans les Villes de la route ; en un mot, nous rendant tous les devoirs & nous montrant tout l'attachement d'un Chien né & élevé parmi nous. L'Hôte de l'auberge, où nous deſcendîmes à Florence, le reconnoiſſant dès qu'il l'eut apperçu, nous apprit que ce Chien rouloit ainſi entre Baccano ou Viterbe & Florence ; qu'il l'avoit déja vu pluſieurs fois à la ſuite de différens Voyageurs ; que Florence étoit le terme de ſes courſes, & qu'il en repartiroit pour Viterbe, lorſqu'il ſeroit délaſſé. La pré-

diction fut accomplie : après un séjour de quatre jours, *Baccano* (nous avions ainsi nommé ce Chien,) se remit à la suite de quelques Anglois qui partirent de notre auberge.

Nous arrivâmes avec la nuit, à la troisiéme ou quatriéme poste, dans une maison isolée, au milieu d'un bois situé sur une colline qui étoit environnée de rivières, dont la plûpart étoient débordées. Ce gîte répondoit parfaitement à l'idée qu'on nous en avoit donnée à Rome, avant notre départ de cette Ville. Nous y fîmes un assez bon souper; étant servis par une Hôtesse jeune, gentille & courtoise, dont les manières, ainsi que celles de son mari, ne nous promettoient rien de sinistre.

Pour toute précaution pour la nuit, étant montés à notre appartement, je dis à nos Domestiques, de dessus la gallerie, qu'ils nous fissent partir de bon matin; & qu'à quelque heure qu'ils vinssent nous éveiller, ils trouveroient notre porte ouverte. En effet, nous ne la fermâmes point, & nous dormîmes fort

tranquillement pendant toute la nuit, qui eût été une nuit d'allarme & peut-être de danger pour gens qui auroient marqué de la défiance ou de la crainte.

Cette confiance eſt le rempart le plus sûr qu'il y ait pour les Voyageurs dans ces mauvais pas. Les coquins, qui ſont ordinairement les plus poltrons de tous les hommes, ne redoutent rien tant que le ſang-froid: jugeant d'autrui par eux-mêmes, ils imaginent qu'on ne peut l'avoir qu'avec un arſenal, & ils regardent comme autant d'arſenaux, toutes les chaiſes de poſte dans leſquelles voyagent les Anglois & les François. Cette idée eſt tellement forte en eux, qu'un Anglois ou un François mettant pied à terre, l'épée à la main, menera battant une douzaine de ces coquins chargés de dagues & de piſtolets.

A l'apparition ſubite d'un homme ſortant du coin d'un bois, avec fuſil, épée, dague, ſtilet & piſtolets, il m'eſt arrivé de ſauter une fois hors de ma chaiſe ſans aucune arme, d'aller à lui, de lui demander ſous le

nez : *Che hora è ?* & de le renvoyer frissonnant de peur : frisson qui s'annonçoit par le cliquetis des armes dont il étoit bardé.

J'ignore comment en usent les autres Voyageurs ; ce que je sçai, c'est qu'aucun d'eux ne peut être plus pauvrement armé que nous l'étions. *Tutta Brescia*, disent les Italiens, *non armarebbe un Cogl....*



VITERBE.

VITERBE, que nous vîmes le second jour, eſt une fort jolie Ville, avec Cathédrale, Palais, Hôtel-de-Ville, place & fontaines très-abondantes, ornées avec goût. Cette Ville, aſſez peuplée, s'annonce de loin par des tours très-élevées, ſemblables à celles que nous avions vûes dans la Romagne, & qui, comme elles, ſervoient de forteresses dans les guerres civiles qui déchirèrent Viterbe juſques dans le ſeiziéme ſiécle.

Tous les bâtimens publics de Viterbe, ſont ornés d'inſcriptions antiques & du moyen-âge, fabriquées par le fameux Annius, Dominicain: inſcriptions qui en ont impoſé à Miſſon, & que Grutter avoit adoptées, mais ſans les avoir vûes. Ce même Annius, mort & enterré à Viterbe, ſa patrie, ſous le pontificat d'Alexandre VI, avoit donné au Public, ſous les noms de Philon, de Béroſe, de Métaſthène, & de pluſieurs Auteurs

Grecs & Latins dont il n'exiſte plus rien, différens Ouvrages ſur les Antiquités & l'ancienne Géographie; & ces Ouvrages ſuppoſés ont joui, pendant quelque temps, de la fortune des fauſſes Décrétales. On les trouve cités, comme faiſant texte, par pluſieurs Ecrivains du ſeiziéme ſiécle, & entr'autres, par Léandro Alberti, qui ſoutenoit, ainſi que l'a ſoutenu depuis un Dominicain François, dans une Apologie d'Annius, que tous ces écrits reconnus faux, avoient été donnés d'après d'anciens Manuſcrits, que Léandro dit même avoir vus dans ſa jeuneſſe entre les mains d'Annius *. C'eſt ſans doute d'après des falſifications de cette eſpèce, que le P. Hardouin avoit bâti ſon ſyſtême ſur la fauſſeté de preſque tous les monumens de l'Antiquité profane & Eccléſiaſtique.

VITERBE.

Le territoire de Viterbe eſt couvert de maiſons de plaiſance & de châteaux appartenans aux Cardi-

* *Eſſendo io già molto giovine, hò veduto gli antichi libri di detti Autori.*

VITERBE. naux & aux premières Maisons de Rome. Mais le plus magnifique de tous, est le célèbre Caprarola, bâti par le Vignole, pour le Cardinal Farnèse, neveu de Paul III. Ce château, ainsi qu'une partie du pays contigu au lac de Bolsene, appartient encore à la Maison de Farnèse ou à ses Représentans. Tout cela faisoit autrefois partie du Duché de Castro, dont l'Incamération fut une affaire si longue & si épineuse pour le Saint-Siége, auquel retourneront tôt ou tard ces biens allodiaux que les Loix féodales ont fait passer sur la tête du Roi Dom Carlos, & qu'il a cédés en 1759 au Roi de Naples, son fils, lorsqu'il monta sur le Thrône d'Espagne. Cette réunion, ainsi faite, il ne restera que le souvenir d'une Maison dont la perpétuité sembloit assurée & garantie par l'immensité de ses possessions.

Le chemin qui nous conduisoit de Rome en Toscane, est l'ancienne *via Cassia* dont parle Cicéron dans ses Philipiques, comme partageant l'Etrurie. Ce chemin qui parcourt un pays coupé de montagnes, étoit

le plus mauvais & le plus mal entretenu que nous eussions encore vu en Italie : il n'y a pas d'apparence que, depuis le Cassius dont il porte le nom, personne se soit occupé de son entretien & de sa réparation. Observons encore que les Villes que nous avons vues sur cette route, toutes bâties sur des montagnes, sont de la fondation des anciens Etrusques, excepté Viterbe bâtie au pied du Mont Cyminus, auquel elle a donné son nom. Mais Viterbe est une Ville moderne, formée des débris d'anciennes Cités Etrusques détruites par les Lombards. VITERBE.



MONTE-FIASCONE.

MONTE-FIASCONE fut la Capitale des anciens Falisques : elle est aujourd'hui célèbre par ses bons vins; par un nombreux Séminaire qu'a fondé le Cardinal Barbarigo dont la canonisation occupe le Pape régnant ; enfin par la fameuse épitaphe : *Propter nimiùm EST, &c.* qui est sans date.

Le Prélat Allemand, dont elle consacre la mémoire, étoit un Fugger, de la famille des célèbres Fugger d'Ausbourg, Banquiers de l'Empereur Maximilien, protecteurs des Lettres & des Sçavans, & depuis décorés du titre de Comtes de l'Empire. Leur nom se prononce en Allemand, *Foucre*, que le Valet-de-chambre qui présida aux funérailles de son Maître, a rendu par *de Fucris.* De la dépouille de son Maître, ce même Valet-de-chambre avoit fait une fondation annuelle de deux barils de *Moscatello*, que l'on répandoit, la troisiéme fête de la Pentecôte,

MONTE-FIASCONE.

fur la tombe du Prélat Allemand. Cette fondation s'eſt exécutée juſqu'à l'Epiſcopat du Cardinal Barbarigo, qui l'a convertie en pain que l'on diſtribue aux Pauvres.

Quelques Allemands, ne voyant là qu'une mauvaiſe plaiſanterie faite contre leur Nation, ont pris le parti de s'inſcrire en faux à la fois contre l'épitaphe & contre le titre de la fondation.

Daniel-Guillaume Mollerus, Profeſſeur de Métaphyſique & d'Hiſtoire en l'Univerſité d'Altorf, choiſit ce ſujet pour une Thèſe qu'il fit ſoutenir en 1680 & qu'il intitula: *De Fabulâ Montefiaſconianâ*, Propter nimiùm EST, EST, EST, DOMINUS MEUS MORTUUS EST, *Diſquiſitio hiſtorica.* Les Recherches du Profeſſeur * ſur cette anecdote vraie ou fauſſe, ont éte imprimées avec d'autres morceaux ſinguliers du même, & rempliſſent quelques pages *in*-4°.

D'Aquapendente à Sienne, le che-

* Voyez-en le détail à la ſuite de ſa Vie, par le P. Niceron, *Tom.* 12. *p.* 288.

MONTE-FIASCONE.

min eſt un amas de groſſes pierres de lave qu'y jettent les Cultivateurs des champs voiſins. Ces pierres ſans liaiſon, & roulant l'une ſur l'autre, forment des chemins également rédoutables en toute ſaiſon. On nous dit à Radicofani, que, depuis environ un mois, un jeune Abbé François tenant ce chemin dans une mauvaiſe chaiſe de poſte, le fond de la chaiſe avoit manqué; & que l'Abbé avoit, en cet état, fait environ une lieue, jettant inutilement des cris qu'étouffoit le bruit des pierres ſur leſquelles il rouloit.



RADICOFANI.

CETTE Forteresse est la première place des Etats de Toscane, & a long-temps appartenu aux Papes. C'est une montagne très-vaste & fort élevée, dont le sommet est terminé par une plate-forme, d'où s'éleve une Citadelle qui d'en-bas a l'air d'une ville. Cette Citadelle bâtie, dit-on, par les Lombards, avoit été réparée avec de grandes dépenses par Adrien IV. Les Ducs de Toscane ont perfectionné les anciens ouvrages, & en ont ajouté de nouveaux. Un incendie l'avoit détruite vers l'année 1740, & le dommage n'est pas encore entièrement réparé. Aussi le Pape n'est-il pas un voisin assez dangereux, pour que l'on ait dû presser bien vivement cette réparation.

Radicofani découvre au Midi la mer & les *Stati degli Presidii*, & au Nord, l'ancien *Clusium* & la partie de la Toscane la plus célèbre dans l'Histoire Romaine. Cette Place a

RADICOFANI.

été le théâtre d'une aventure très-ſingulière arrivée à un Abbé de Clugny allant de Rome aux bains de Sienne, qui lui étoient ordonnés pour le rétabliſſement de ſon eſtomac. Cette aventure fait le ſujet de la quatre-vingt-douziéme Nouvelle de Boccace, qui la raconte avec tout l'agrément qu'il ſçavoit répandre ſur de pareils ſujets.



SIENNE.

SIENNE, fondée par les Gaulois Sénonois de l'expédition de Brennus, long-temps fameuse par une nombreuse population, par de riches manufactures, par un commerce étendu, par de hauts faits d'armes, & par des victoires mémorables sur les Florentins & sur les Pisans, a toujours été en décroissant, depuis qu'en 1557, elle fut soumise par les Espagnols, à la domination des grands Ducs de Toscane.

Il ne lui reste aujourd'hui de son ancienne splendeur, que des tourelles dont sont flanquées ses maisons les plus considérables; sa Cathédrale qui, dans son total & dans chacune de ses parties, est un prodige de magnificence & de propreté; quantité d'Eglises & de Monastères qui partagent avec un hôpital aussi opulent que bien servi, ce qui lui reste de richesses.

Les maisons les plus apparentes ont, soit au rez-de-chaussée, soit à

SIENNE.

tous les étages, dans les trumeaux qui séparent les croisées, de forts crampons de fer, d'un pied environ de saillie, ayant à leur extrémité un gros anneau. Je n'ai pu apprendre, ni à Sienne, ni à Florence, quel pouvoit être l'usage actuel ou la destination primitive de ce bizarre hors-d'œuvre.

La grande place creusée en forme de coquille, environnée de bâtimens très-communs, & trop étendue pour la population actuelle de Sienne, n'a de singulier que sa forme, & une fontaine très-abondante, dont les eaux suffiroient pour faire de cette place une petite mer. Cette fontaine qui a son débouché dans le flanc même de la place, a été célébrée par le Dante, *Liv.* 30. de son Enfer :

Per Fonte Branda non darei la vista.

Vers la fin du quinziéme siécle, Pandolphe Petrucci s'étoit emparé à Sienne, de l'autorité ; & il gouvernoit la République au même titre & avec autant de réputation que les premiers Médicis gouvernoient Florence.

rence. C'est ce Pandolphe que Machiavel propose pour exemple aux Usurpateurs de l'autorité suprême dans un Etat libre, donnant pour modèle, aux Ministres de ces Usurpateurs, Antonio di Venafro qui servoit Pandolphe en cette qualité. Florence fournissoit à Machiavel les mêmes exemples & de semblables modèles; mais écrivant sous les Médicis, dont il fut toute sa vie l'ennemi ouvert ou secret, il avoit besoin d'exemples étrangers, quoique voisins, pour autoriser les lumières qu'il vouloit donner à ses Compatriotes, sur ce qu'ils avoient à redouter, & qu'ils éprouvèrent bientôt sous la domination d'Alexandre de Médicis*. On s'est depuis trompé sur l'intention de son Ouvrage, qui a eu le même sort que le Traité de Sanchès sur le mariage. Ce Traité

* Il disoit aux Florentins encore libres, ce que disoit Samuel aux Israélites las du Gouvernement des Juges: *Hoc erit jus Regis, qui vobis imperaturus est, &c.* Machiavel prouve par des exemples voisins & contemporains, ce que Samuel se contentoit d'énoncer.

SIENNE. destiné à combattre l'impureté dans ses derniers retranchemens, est devenu le Livre favori de tous les impurs.

La considération dont jouissoit Petrucci, procura à son fils Alphonse le Chapeau de Cardinal. Promu très-jeune à cette dignité, il se mit mal-adroitement à la tête de la faction, qui, après la mort de Jules II, forma une espèce de conjuration pour éloigner les vieux Cardinaux de la Papauté, & il eut le malheur de réussir, en donnant le jeune Cardinal, Jean de Médicis, pour successeur à Jules II. Chargé de proclamer cette élection, il le fit en ces termes: *Nous avons pour Pape Jean de Médicis, Cardinal-Diacre, qui a pris le nom de* Léon X. ET VIVENT LES JEUNES: *VIVANO I GIOVANI.* Mais bientôt Borghino, son frere, qui avoit remplacé Pandolphe leur pere, ayant été chassé de Sienne par les intrigues des Médicis, il intrigua de son côté; il cabala contr'eux & contre Léon X, qui devenu son ennemi, le fit arrêter, & l'enferma au Château Saint-Ange, où il mourut dans les fers,

Le territoire de Sienne & la partie de la Toscane que l'on parcourt de Sienne à Florence, offrent au Voyageur un nouveau ciel & une nouvelle terre. Les bourgs, les villages, les fermes y sont plus fréquentes & plus peuplées que dans l'Etat Eccléſiaſtique, les champs plus cultivés, & les terreins ingrats induſtriés avec plus de soin. Les hommes auſſi plus robuſtes, ont dans tout leur extérieur, cet air de vivacité, de vigueur & de gaieté qui suit l'aiſance & qu'exclut la miſere. Les Payſans mêmes portent ces phyſionomies marquées & décidées qu'offrent les portraits des Dante, des Boccace, des Machiavel, &c. A raiſon ſans doute de la culture plus ſuivie & plns étendue, le ciel n'eſt point embrumé de ces noires vapeurs qui infeſtent les plaines incultes de l'Etat Eccléſiaſtique. Enfin le coup d'œil qu'offre l'un & l'autre pays, eſt préciſément l'inverſe de la deſcription que deux Géographes, auſſi aimables que peu exacts, nous ont tracée des pays de Papimanie & de Papefiguierre,

SIENNE.

FLORENCE.

FLORENCE, Capitale de la Toscane, fut moins célèbre dans l'Antiquité, que toutes les Villes auxquelles elle commande aujourd'hui. Ses premiers habitans, uniquement occupés à jouir de tous les agrémens d'une situation délicieuse, furent la proie de tous les Barbares qui ravagèrent l'Italie, & les victimes de la jalousie de leurs Voisins, qui, après les avoir chassés de leur Ville & de leurs maisons, détruisirent Florence de fond en comble.

Elle dut son rétablissement à l'Empereur Charlemagne, qui, à son retour de Rome, l'an 802, releva ses murs, & y rappella les habitans dispersés dans les campagnes arrosées par l'Arno.

Ils profitèrent de l'anarchie où tomba l'Italie sous les successeurs de Charlemagne, pour s'ériger en République; & le premier exploit de cette République naissante, fut un acte de vengeance contre la ville

FLORENCE.

de Fiésoli, qui avoit détruit Florence. Les Florentins la détruisirent à leur tour en 1010; & pour lui interdire tout espoir de rétablissement, imitant la conduite des Romains dans leurs premières conquêtes, ils firent passer les Fiésolans à Florence, & les incorporèrent à leur République.

Depuis cette incorporation, Florence devint à l'Italie ce qu'étoit Athènes à la Grèce, dans ces beaux jours dont Thucydide & Xénophon ont écrit l'histoire. Prodigue des richesses que lui apportoient un commerce étendu & des manufactures florissantes; animée de cet orgueil, essor du génie & pere des vastes projets, ainsi que des grandes entreprises, cette Ville aspira à tous les genres de gloire. L'Europe vit renaître enfin les vertus patriotiques, politiques & guerrières, les Sciences & les Arts, dont la Barbarie avoit depuis si long-temps tari les sources.

Côme de Médicis, nouveau Pisistrate, osa entreprendre de dominer un peuple qui regardoit la liber-

FLORENCE.

té comme le premier des biens. D'immenses richesses, une libéralité sans bornes, des mœurs populaires, une politique aussi active que cachée, un courage & une patience à toute épreuve, l'amour des Lettres & des beaux Arts, un grand zèle pour la Religion, & une humble déférence pour tous ses Ministres *, furent les instrumens de la tyrannie qu'osa établir un homme dont l'ayeul étoit à peine connu : si l'on peut appeller du nom odieux de tyrannie, une domination que Côme exerçoit, comme il le disoit lui-même, *con capucchio*, en capot, c'est-à-dire, sans aucun appareil qui le distinguât des autres Citoyens. Un Empereur jugea sainement de cette grande fortune, lorsqu'à la vûe du Palais que Côme s'étoit fait bâtir à Florence, il s'écria : *Combien de traverses, d'inquiétudes, de contradictions, de chagrins, une telle fortune a-t-elle dû coûter à celui*

---

* *Con palesi*, dit Varchi, *e manifeste virtu, con secreti e nascosti vizzi, fatto capo di una Republica più tosto non serva che libera.*

qui a osé la tenter! Quoi qu'il en soit, Cosme ajouta la paix intestine à tous les biens dont jouissoit sa patrie : il aida l'essor des esprits & les progrès des Sciences & des Arts, dont le goût héréditaire dans sa famille ne contribua pas peu à y perpétuer la domination. Enfin, il mérita le titre de *Pere de la Patrie :* titre auguste qui lui tient encore lieu, sur son tombeau, de tous les titres & de tous les éloges dont ses descendans eussent pu le charger :

COSMUS MEDICES,
DECR. PUB.
PATER PATRIÆ.

Laurent *le Magnifique*, son petit-fils, régna aux mêmes titres sur Florence ; & les Médicis en dûrent enfin la Souveraineté, moins aux travaux de leurs ancêtres, qu'aux intrigues de Léon X. & de Clément VII, & aux alliances que ces Papes procurèrent à leur Maison.

Laurent de Médicis, petit-fils de Laurent *le Magnifique*, dut à Léon X. son mariage avec l'héritière de la Maison de Boulogne : mariage qui

FLORENCE. fut, en 1515, une des conditions secrettes du Concordat entre ce Pape & François I. Catherine de Médicis, issue de ce mariage, épousa depuis, en 1533, Henri, second fils du même Roi, qui ne put refuser cette alliance aux instances de Clément VII. Le Dauphin François étant mort de poison en 1545, Henri, mari de Catherine *, prit le titre de Dauphin, & succéda à son pere en 1547.

Cette alliance avoit dû coûter à François I, au moins à en juger par le ton haut qu'il prenoit avec Clément VII, dans une dépêche ** du 13 Avril 1552, en réponse à la proposition que lui faisoit ce Pape d'envoyer, aux ordres de l'Empereur, un puissant secours pour la défense de l'Italie menacée par Soliman, en

* L'Aretin écrivant à Catherine de Médicis, disoit, sur l'avénement de Henri II. à la Couronne : *Non si vanti la Sorte d'averlo assunto in Rè con solenne misterio del Fato.* Gennaro. 1555.

** Voyez les *Mélanges Historiques de Camusat*, vol. 41. où cette piéce est rapportée en son entier.

l'exhortant à saisir ce moyen pour adoucir l'Empereur à son égard : » Que le Saint Pere sçache, disoit ce Prince, » que le Sieur Roi n'est » ni Marchand, ni Florentin, ni » homme de si peu de cœur, que » les rançons, prison & aultres » traictemens, fussent plustost cause » de le faire rabaisser & diminuer » de son debvoir, que de le faire » ressentir de pareilles injures (allusion à la manière dont Clément VII, prisonnier de Charles V, s'étoit tiré de ses mains.) » C'est à Sa Sainteté » à garder cette nature & volonté » pour lui, & n'estimer si peu d'un » Roi de France, qu'il feust pour » faire le semblable. Que, quant à » lui, il n'avoit jamais donné occa» sion à l'Empereur d'estre ni pic» qué, ni eschauffé ; ains, au con» traire, il en avoit eu matière de » par lui ; & que là où Nostredit » Saint Pere trouveroit en son en» droit ces grants eschauffemens, » ledit Sieur s'en rapportoit bien à » lui, s'il vouloit estre son MÉDE» CIN, & que, pour le refroidir, il » lui donnast à sa poste ou rhubarbe,

FLORENCE.

FLORENCE

» ou telle aultre médecine que bon » lui sembleroit, tant pour le radoucir, ramollir, refroidir, ou aultrement, ainsi qu'il adviseroit : car, » quant à lui, que ledit Empereur » allast chercher d'aultres MÉDECINS que lui ; car il n'estoit son » Varlet ni à sa solde, pour chercher » à le guérir de toutes ses maladies ; » & qu'il ne pouvoit se donner assez » de merveilles que le Saint Pere » l'estimoit si peu que de lui user de » ces termes, &c. «

La hauteur & l'aigreur de ce ton n'annonçoient guère l'alliance contractée l'année suivante entre François I. & Clément VII.

Florence doit aux Médicis & aux deux Papes de cette Maison, à leur magnificence & à leur goût éclairé pour les beaux Arts, les édifices & les monumens qui, en la distinguant des autres Villes de l'Europe, ne lui laissent de comparaison qu'avec les plus fameuses Villes de l'ancienne Grèce.

Parmi les édifices de Florence, il en est cependant quelques-uns qui, quoiqu'antérieurs aux Médicis, peu-

vent être regardés comme des préludes du goût anticipé des Florentins pour les belles choses. Tels sont, l'Eglise de *Santa Maria Novella*, que, pour la légèreté du dessein sur lequel elle fut élevée en 1280, Michel-Ange appelloit *la Sposa*; la très-vaste Eglise de Sainte Croix, bâtie en 1294; celle de la Trinité; celle d'*Or-San-Michele*, ornée au-dehors de quatorze niches avec des statues qui sont autant de chefs-d'œuvres des plus grands Sculpteurs de Florence; enfin la décoration intérieure & extérieure du Baptistère de la Cathédrale, & ses portes en bronze, que Michel-Ange disoit dignes d'être les portes du Paradis. La première de ces portes fut terminée & placée en 1330, par Ugolin de Pise, & les deux autres dans le siécle suivant, par Laurent Ghiberti, Florentin, qui, dans les bas-reliefs dont il les a ornées, & dans tous les détails de leurs accompagnemens, a atteint, soit pour le dessein, soit ponr l'exécution, une perfection au-delà de laquelle l'Art n'a point été depuis. L'Italie est pleine de Madones que

FLORENCE. l'on donne pour l'ouvrage des Anges. Si l'on eût imaginé de leur faire honneur du travail de ces portes, en comparant le goût de ce travail avec le goût du siécle dont il date, les Experts eux-mêmes eussent été les premiers à crier au miracle.

La Cathédrale est vis-à-vis le Baptistère. Ce vaisseau, dont les fondemens furent jettés en 1296, est moins étonnant par son étendue, par son élévation, par la légèreté & la solidité de sa bâtisse, que par ses proportions, dans le beau choix desquelles les Architectes du treiziéme siécle ont devancé la renaissance des Arts. Le dôme qui couronne ce vaisseau, fut l'ouvrage du siécle suivant, & il a servi de modèle au fameux Michel-Ange pour le dôme de Saint Pierre. Cet ouvrage est d'autant plus admirable, que le dôme est double, & qu'il fut élevé sans ceintre, sans noyau, sans armature, avec le seul secours d'un échafaud très-ingénieusement imaginé par *Ser Brunelesco*, qui avoit conçu l'idée de cette grande machine, & qui la conduisit à fin, par

des procédés pour lesquels la tradition de son Art le laissoit sans ressource.

La coupole à peine terminée, fit naître à *Paul Toscanelli*, Médecin de Florence, l'idée du premier Gnomon que l'Astronomie moderne ait exécuté. L'essai fut un coup de Maître: il est encore le plus grand des monumens que l'Europe ait en ce genre. Ainsi le jugea M. de la Condamine, qui, à son passage à Florence, avoit agi auprès du Ministère pour la restauration de ce monument, que le rapprochement de l'écliptique, & peut-être l'affaissement de la coupole, avoient mis hors de service. Un Jésuite chargé de cette restauration, venoit de donner le détail de ses procédés, dans un Ouvrage imprimé à Florence en l'année 1757.

Dans les Prolégomènes de son Commentaire sur le Dante, Landini parle avec le plus grand éloge de deux Géomètres qui illustrèrent Florence dès le quinziéme siécle. L'un & l'autre s'appelloient *Paul*: le premier, célèbre par des écrits immor-

FLORENCE.

tels, & dont néanmoins aucun catalogue de livres imprimés n'offre l'indication ; le second, non moins exercé, non moins profond que l'autre dans les hautes Sciences, & qui vivoit encore au commencement du seiziéme siécle, lui offroit *una veneranda imagine d'antichità.*

Le dessein de l'échafaud imaginé par Brunelesco, fait partie des piéces gravées dans la vie du Sénateur Nelli, que son fils a publiée à Florence, en 1753. Ce Sénateur mort en 1725, étoit en même temps grand Architecte ; &, en cette qualité, il avoit été long-temps chargé de la Surintendance de la Fabrique de la Cathédrale. On s'étoit apperçu, en 1692, de quelques crevasses ou lézardes dans la calotte du dôme. Les Architectes le plus en réputation dans l'Italie, avoient été consultés par le grand Duc Côme III ; & ils n'avoient trouvé de reméde que dans de fortes chaînes de fer dont on devoit cercler la calotte qu'ils jugèrent menacer ruine. Les chaînes furent en conséquence préparées ; mais M. Nelli ayant démontré, sous

la garantie du célèbre Viviani, que les voûtes de la nature de celle du dôme, n'avoient point de pouſſée latérale, & que leur conſiſtance dépendoit de celle des fondemens, on abandonna les chaînes qui ne pouvoient ajouter qu'un poids inutile, & l'on ſe contenta d'un léger appareil ſur les lézardes qui furent traitées comme un accident ſans conſéquence.

FLORENCE.

La groſſe cloche de la Cathédrale étant venue à ſe caſſer ſous la Surintendance de M. Nelli, il la fit refondre, mais ſans oreilles. Il y ſuppléa par une ouverture ronde qui traverſoit toute ſa ſommité, & fit adapter à cette ouverture un boulon de métal. Dans ce boulon, d'où pend le battant, eſt enclavé un chapeau de fer, qui ſoutenant la calotte & tout le poids de la cloche, donne la facilité de la faire tourner autour du battant, ſans qu'il ſoit beſoin de la démonter, pour varier les points d'incidence de ce battant.

A propos de cette opération; l'Hiſtorien de M. Nelli rapporte deux certificats en bonne forme,

FLORENCE. par lesquels il paroît qu'en 1658 un nommé Joseph Farnetti racommodoit, sans les refondre, les cloches félées, au point de sonner *meglio che primà*.

M. Nelli nous ramène à un de ces édifices dans lesquels les Architectes Florentins avoient anticipé la renaissance des Arts, c'est-à-dire, à la loge des Allemands qui est encore aujourd'hui, un morceau de décoration pour la grande place du Palais.

Cette loge très-vaste, toute en pierre, & ouverte sur la place par des arcades qu'un socle continu éléve au-dessus du sol à la hauteur d'environ quatre pieds, fut bâtie en 1355, sous la conduite & sur les desseins d'André Orgagna qui, osant abandonner les ogives & le tiers-point usités jusqu'alors, ouvrit ses arcades en plein ceintre. Au commencement de ce siécle, le socle sorti de son à-plomb, & poussant sur la place, y entraînoit les arcades, & menaçoit toute la loge d'une ruine prochaine. Le Grand-Duc résolut, en 1715, de la prévenir. Les

Architectes ne voyoient de reméde que dans une entière reconstruction dont ils faisoient monter l'état à trente mille livres. M. Nelli plus hardi & plus économe, entreprit de reprendre le socle en sous-œuvre, de conserver les arcades, & de les remettre à plomb. Le Grand-Duc entra dans ses vûes : elles furent remplies en 1716, & il n'en coûta que deux mille livres. Cette opération fut aussi simple & aussi heureuse que le renouvellement d'un seuil sous un bâtiment de charpente.

Enfin nous arrivons aux monumens de la magnificence des Médicis, & de leur goût éclairé pour tous les Arts. Je ne rappellerai que ceux qui m'ont frappé par quelque circonstance particulière.

Je commencerai par la Judith du Donatello, placée sous une des arcades de la loge dont je viens de parler, & appellée par les Florentins la *Giulitta*. Cette statue en bronze & de la plus grande beauté, tient à l'Histoire des Médicis, quoique vrai-semblablement elle n'ait été éri-

FLORENCE. gée par aucun d'eux. Elle repréſente l'Héroïne de Béthulie debout & le ſabre levé ſur la gorge d'Holopherne, qui, renverſé ſur le piédeſtal, paroît plongé dans l'yvreſſe. Autour du piédeſtal, on lit cette inſcription :

PUBLICÆ SALUTIS EXEMPLUM.
CIV. POST.

J'ai conclu de cette inſcription ; que le monument avoit été érigé, ou avant que Côme de Médicis ſe fût emparé du Gouvernement, ou pendant l'exil auquel il fut condamné. Mais il eſt très-ſingulier que les Médicis devenus Souverains, ayent laiſſé ſubſiſter un pareil monument avec une telle inſcription, & que le Peuple lui-même n'ait pas imaginé de leur faire ſa cour, & de leur prouver ſon attachement, par la deſtruction, ou au moins par le déplacement d'un ſignal perpétuel de révolte & d'attentats ſur la perſonne du Souverain. La tolérance des Médicis, à cet égard, a peut-être eu ſa cauſe principale dans les raiſons qui leur avoient fait préférer le titre modeſte de *Duché* à celui de *Royauté*,

que comportoit la richesse & l'étendue de leurs Etats. La galerie du Palais Pitti offre la contre-partie de ce monument, dans une excellente tête de Brutus, ébauchée par Michel-Ange, avec ce distique sur le piédestal : FLORENCE.

Dùm Bruti effigiem Michaël de marmore fingit,
In mentem sceleris venit, & abstinuit.

Parmi une foule de chefs-d'œuvres, qui accompagnent la Judith que l'on voit dans la place du Palais, mes yeux se portèrent d'abord sur le *Persée*, ainsi que sur les bas-reliefs qui en ornent la base : chefs-d'œuvres de l'art & de la main de Benvenuto Cellini, Peintre, Sculpteur & Architecte du seiziéme siécle. Dans sa vie, écrite par lui-même & imprimée depuis quelques années, un illustre Florentin entre sur ce morceau dans des détails aussi intéressans pour l'Art même, que piquans pour toute espèce de Lecteurs, par la vivacité, le feu & l'enthousiasme qui animent son récit.

Je remarquai ensuite deux statues

FLORENCE. coloſſales en marbre blanc, l'une du Bandinelli, repréſentant Hercule combattant Cacus, & l'autre de Michel-Ange, qui repréſente David marchant à Goliath. Ces ſtatues, très-eſtimées, ſont expoſées aux injures de l'air qui les ont inégalement moiſies & comme rouillées : ce qui n'aide pas à les préſenter avantageuſement. Mais le reſpect des Florentins pour les monumens de cette eſpèce, eſt tel, qu'ils regardent comme un attentat preſque ſacrilége, le ſoin qu'ailleurs on prend chaque Printems, de faire nettoyer, décroter, ratiſſer, regratter les ſtatues expoſées en plein air.

Le Palais, dont celles d'Hercule & de David ornent le parvis, en a pluſieurs du premier mérite, telles que l'Adam & l'Eve du Bandinelli, & la Victoire de Michel-Ange.

L'Adam & l'Eve, plus grands que nature, & exactement nuds, ont, pendant plus d'un ſiécle, ſervi de retable au maître autel de la Cathédrale : l'œil ſimple des bonnes gens de ce ſiécle, n'y appercevoit ni immodeſtie, ni indécence. On les a

depuis vûes d'un autre œil, & Côme III. ordonna qu'elles fussent déplacées.

La Victoire de Michel-Ange, morceau de sa plus grande force, quoiqu'il n'y ait pas mis la dernière main, étoit destinée pour le tombeau de Jules II. En voyant depuis le mausolée de Michel-Ange, il me sembla que cette Victoire couronnant son buste, eût orné ce mausolée plus convenablement que les trois statues bien terminées, mais un peu froides, dont on l'a décoré.

Sans entrer dans un plus grand détail sur les cent soixante statues publiques qui, répandues en partie dans les places, dans les rues & sur les ponts, offrent à l'Etranger le spectacle qu'offroient aux Pausanias, les Villes de la Grèce les plus florissantes, j'observerai seulement que ces statues abandonnées au Peuple, en sont respectées comme choses sacrées, & que ce respect qui passent des peres aux enfans, a son fondement dans le goût qu'inspire pour les belles choses, l'habitude de les voir admirer & de les entendre louer.

FLORENCE.

Ce respect qui s'étend à Florence aux Paysans & à la dernière lie du Peuple, y tient lieu des grilles & des barrières qui, dans des pays moins éclairés, préservent à peine les monumens publics, des atteintes du goût pour la destruction : goût naturel aux enfans, & que l'éducation peut à peine corriger dans le commun des hommes. Le Centaure, par exemple, morceau comparable aux restes de l'Antiquité les plus précieux, occupe le centre d'une place assez étroite, qui sert de marché deux ou trois jours de la semaine. Y passant un matin, le marché tenant, je m'approchai d'un Paysan, & lui demandai pourquoi il ne profitoit pas de la statue, pour y accrocher de petits inventaires dont il paroissoit embarrassé. Pour toute réponse, il haussa les épaules, en me lançant un regard de mépris & d'indignation *.

Les bâtimens nécessaires à tous

---

* *Con quel sembiante*
Che madre fà sopra figlio deliro.
Dant. Parad. Cant. 1.

les besoins d'une gtande Ville, ont toute la magnificence que comportent les différens usages auxquels ils sont destinés. Tribunaux, Colléges, Hôpitaux, Bibliothéques, marchés couverts, greniers publics, dépôts pour les actes des Notaires, &c. tout cela est l'ouvrage des plus habiles Architectes, sur le goût desquels le Souverain & les Directeurs de ces divers établissemens ont toujours réglé le leur.

Parmi les édifices particuliers, le Palais bâti par le premier des Médicis, tient, à bien des égards, le premier rang : non par la grandeur du terrein qu'il occupoit, puisqu'il n'a pu suffire, dans son premier état, pour l'habitation des Marquis Ricardi à qui il est passé, mais par sa très-élégante simplicité, par le nom des Princes qui l'ont habité & qui y sont nés, par la dignité des Hôtes qu'il a reçus, enfin par l'honneur qu'il a eu d'être le bercèau des Lettres, des Sciences & des beaux Arts, à leur renaissance en Europe. Il est vrai qu'à cet égard la Maison de Ricardi l'a maintenu dans tous ses hon-

FLORENCE. neurs, en y raſſemblant un beau choix d'antiques, une Collection d'excellens tableaux, & une Bibliothéque très-riche en manuſcrits * : Bibliothéque doublement utile & par l'accès qu'y trouve le Public, & par les lumières de l'illuſtre Docteur Lami, attaché à cette Bibliothéque par une penſion honnête. Cependant je n'y pus voir, ſans quelque chagrin, que l'eſcalier qui avoit ſuffi pour les Empereurs Maximilien & Charles V; pour les Rois

* Les anciens Troubadours & leurs Fabliaux font une partie très-intéreſſante de ces manuſcrits. J'ai vu & lu en entier un Extrait de ces Fabliaux, fait avec autant de goût que d'intelligence, ſous le feu Comte de Caylus. Il offroit en proſe les détails & toutes les longueurs par leſquelles ces vieux Poëtes payoient le tribut à leur ſiécle, & il préſentoit, dans leurs termes groſſiers, toutes les choſes piquantes; ſoit par le fonds, ſoit par la tournure. Cet Extrait, écrit en entier de la main du Comte, remplit un volume *in*-4°. Il a paſſé depuis ſa mort en de bonnes mains, (en celles de M. de Sainte-Palaye), qui ne peut choiſir une forme plus agréable que celle de cet Extrait, pour préſenter au Public les objets favoris de ſes études.

de

de France Charles VIII, Louis XII. & François I; pour les Papes Léon X. & Clément VII; pour tous les Médicis; en un mot, pour tout ce que l'Europe eut de plus grand, soit par le mérite, soit par la dignité, dans le siécle le plus fécond en grands Princes & en hommes extraordinaires, ne soit aujourd'hui qu'un escalier de dégagement qui a cédé le rang d'honneur à un escalier beaucoup plus vaste, beaucoup plus magnifique, mais qui peut-être ne servira jamais pour de tels hommes. FLORENCE.

Une rue de traverse sépare ce Palais du Collége des Jésuites: ils parviendront peut-être à l'y incorporer, lorsqu'ils auront gagné l'amitié des Florentins qui les ont toujours vus de mauvais oeil. Il est même d'étiquette à Florence, de dire aux Etrangers, en leur montrant le Palais Ricardi: *Voilà le berceau des Lettres; & voici leur tombeau*, en indiquant le Collége qui l'avoisine.

Un des bâtimens publics qui mérite d'autant plus les regards, que sa sçavante simplicité semble moins les attirer, c'est la Bibliothéque de Saint

FLORENCE. Laurent, plus connue ſous le nom de Bibliothéque de Médicis. Toutes les parties de ce bâtiment, tous ſes plus petits détails, les vîtres peintes, le parquet, le plafond, les pupîtres mêmes, ont été exécutés ſur les deſſeins & ſous la conduite de Michel-Ange, que les plus ſçavans Architectes étudient là avec autant de ſoin & autant de fruit, qu'à Saint Pierre de Rome.

L'Egliſe de Saint Laurent qui donne ſon nom à la Bibliothéque, eſt le premier & l'un des plus majeſtueux édifices qui, depuis la renaiſſance des Arts, ait été ſoumis aux grands principes de l'Architecture. Le deſſein en fut arrêté par le vieux Côme de Médicis, dans le quinziéme ſiécle.

Florence offre, dans toute ſon étendue, une continuité de Palais qui, au premier coup d'œil, paroiſſent jettés dans le même moule. Toutes les façades perpendiculaires à la rue, ſont chargées de boſſages redoublés aux portes & aux fenêtres. Un mur nud forme les étages ſupérieurs; il eſt percé de fenêtres, dans

les chambranles & accompagnemens desquelles les Architectes ont déployé à l'envi toutes les ressources de l'Art & de la science des proportions. Comme la plûpart de ces Architectes étoient en même temps Sculpteurs, ces détails sont souvent des chefs-d'œuvres à double titre. Ce goût mâle & sçavant s'est établi & soutenu à Florence, par l'attachement des Florentins pour l'ordre d'Architecture qui doit son origine & son nom aux anciens habitans de la Toscane. On en a tiré & on en tire encore journellement, tout ce que peut comporter la sévérité de ses proportions * : sévérité qui est un sûr préservatif contre les hardiesses, les libertès & les caprices auxquels se plient plus aisément les autres Ordres. La nouvelle mode pour

* Il en étoit de même des anciens Egyptiens. » Ils aimoient, dit le grand Bossuet, » la régularité toute nue. N'est-ce point que » la Nature porte d'elle-même à cet air simple, auquel on a tant de peine à revenir, » quand le goût a été gâté par des nouveautés & des hardiesses bisarres ? « *Hist. Universelle.*

FLORENCE.

les ornemens, qu'à notre retour nous avons trouvé établie à Paris, sous le nom de *goût Grec*, est précisément au ton qui régne dans tous les détails de l'Architecture Florentine: le passage des Parisiens, du goût pour le *chantourné*, à ce ton mâle & sévère, peut s'expliquer par le passage subit des très-grands chapeaux aux très-petits. Or ces variations périodiques du blanc au noir, sont inconnues à Florence.

La Peinture y est soumise à la même sévérité, quant à la manière de manier le crayon & le pinceau, mais sans exclure la gaieté nationale que les Peintres Florentins ont répandue dans leurs compositions, même sur les sujets pieux. C'est principalement dans les peintures dont tous les cloîtres sont ornés, que les Artistes Florentins se sont permis les plus grandes libertés. Ces tableaux qui n'offrent à un Etranger non instruit, que des histoires édifiantes, présentent au Florentin éclairé par la Tradition, la chronique scandaleuse du Couvent, sous l'époque où le Pein-

tre travailloit. Il eſt rare de n'y pas rencontrer ſes voiſins, ſes amis, ſes comperes, ſes comeres, ſa maîtreſſe, &c. Un des tableaux qui tiennent le premier rang parmi les chefs-d'œuvres qui décorent l'Egliſe de Sainte Croix, offre ainſi tous les entours du vieux Bronzin qui y a repréſenté Jeſus-Chriſt tirant les ames des lymbes. Les plus jolies femmes de ſa ſociété, lui avoient fourni les modèles des Saintes Vierges & des Saintes Femmes de l'ancien Teſtament, repréſentées dans l'état de nature*. Le premier rôle, qui eſt celui d'Eve, y eſt rempli par ſa Maîtreſſe: il s'eſt peint lui-même la regardant avec intérêt. C'eſt ce même Bronzin qui a fourni ſon contingent au Recueil de Poëſies gaillardes, ſi connu en Italie ſous le nom d'*Opere Berneſche*. Il faut cependant ajouter que, dans le tableau où il s'eſt per-

* L'Aretin, dans la cent trente-troiſiéme de ſes Lettres, (*Liv.* 5.) nous apprend que ſa mere, dans ſa jeuneſſe, avoit ſervi de modèle pour une très-belle Annonciation qui décoroit le portail de Saint Pierre de Florence ou d'Arezzo.

FLORENCE. mis toutes ces libertés, l'expression d'Adam, à qui Jesus-Christ donne la main, est du dernier sublime. La contenance, l'air & tous les détails de la physionomie de ce premier pere, expriment la honte, le repentir, la reconnoissance, la confiance & tous les sentimens dont son ame devoit être remplie & combattue, dans cet instant depuis si long-temps attendu.

Tout Florence est rempli d'excellens morceaux en ce genre, la plûpart du crû du pays, c'est-à-dire, en général plus sçavans qu'agréables, plus forts de dessein, que gracieux, & généralement travaillés d'après cette nature forte & vigoureuse que voyoit Michel-Ange, & qui avoit servi de modèle à ses Ouvrages. Parmi les chefs-d'œuvres de ce genre, j'ai vu avec quelque chagrin, plusieurs grands morceaux d'André Del-Sarte, entassés dans les appartemens du Palais Pitti, après avoir été successivement tirés par les Grands-Ducs de diverses Eglises de Florence qu'ils décoroient. Ainsi répandus, ils contribuoient beaucoup

plus à la décoration générale de la Ville : chacun d'eux brilloit davantage, & ils ne couroient pas le danger de périr tous dans un ſeul incendie. A ſon exemple, & même avant lui, les Artiſtes Florentins, preſque tous à la fois Sculpteurs, Architectes, ſouvent Peintres, mais toujours grands Deſſinateurs, acquéroient, par la réunion de ces Arts & des connoiſſances particulières à chacun d'eux, une facilité, une préciſion, une juſteſſe de coup d'œil que donne rarement l'étude iſolée d'un des trois Arts.

Cette ſçavante Ecole dut, ainſi que les Ecoles de l'Antiquité, ſon origine & ſes progrès à l'opulence & à la liberté. Florence regorgeant de richeſſes que lui apportoient le Commerce & une induſtrie qui ne ſe refuſoit à aucun objet de gain, voulut jouir, & elle prit le goût de la magnificence. Jalouſe de ſa liberté juſqu'à la fureur, diviſée ſans ceſſe au-dedans par cette jalouſie, victorieuſe & conquérante au-dehors *,

* L'Hiſtoire de Florence offre, dit le Var-

FLORENCE.

elle prit les sentimens de sa fortune: le même désir de gloire qui la portoit aux grandes choses, lui inspira l'amour du beau dont il découvrit les sources à ses Artistes. L'Opulence ouvrit les atteliers ; la Liberté, dont l'effet est d'étendre les idées, de fortifier l'ame & d'augmenter son ressort, échauffa les génies nés pour les Arts; l'Emulation, la Rivalité, la Jalousie firent le reste *. Chaque Artiste jugé par ses Pairs, avoit dans les découvertes, dans les succès & dans les fautes de ses Rivaux, des leçons dont une pratique continuel le mettoit en état de profiter. Les analyses de l'Art, les observations, les dissertations, fruits posthumes du génie, n'eurent aucune part à cette brillante révolution. Les Amateurs, les Protecteurs y contri-

chi, *tutte quelle varietà ed accidenti che in un Popolo non meno ambizioso e sottile che avaro, ne meno ricco che nobile ed industrioso, possono occorrere.*

* Voyez la fin du premier Livre de Velleius Paterculus, où on lit: *Alit æmulatio ingenia & nunc invidia, nunc admiratio incitationem accendit, &c.*

buèrent, en donnant aux Artistes de l'ouvrage, & non des avis, de l'admiration, & non des préceptes. En un mot, les Arts les plus sublimes, ainsi que les Arts les plus méchaniques, furent créés & perfectionnés par ces mains infatigables au travail, & non par d'oisifs raisonneurs.

La vénération des Florentins pour leurs grands Hommes, n'aida pas peu à en former. Florence est remplie de monumens consacrés à leur gloire, par les Souverains & par les particuliers. Je vais rendre compte de ceux que j'ai observés.

La maison bâtie par le célèbre Vincent Viviani, dans le voisinage de *Santa Maria Novella*, est un monument de sa reconnoissance envers le célèbre Galilée, dont il s'intituloit par-tout *le dernier Elève*. Le frontispice de cette maison est orné du buste en bronze de ce Restaurateur des hautes Sciences; & des cartouches ménagés dans les trumeaux extérieurs des croisées, offrent le détail & les époques des découver-

FLORENCE.

tes dont il a enrichi ces Sciences. Ce témoignage n'a pas suffi à la reconnoissance du Viviani. En substituant, par son testament, le Sénateur Nelli son Eléve, dont j'ai parlé ci dessus, à l'Abbé Panzanini, son neveu, qu'il instituoit son héritier, il ordonna qu'aux frais de sa succession, il seroit élevé à son Maître un mausolée, dont la magnificence répondît à ses sentimens pour lui: ce qui a été exécuté en 1733, par les Tuteurs du fils posthume de M. Nelli mort en 1725. Ce monument placé dans l'Eglise de Sainte Croix, en face du mausolée de Michel-Ange, & exécutée en marbre sur les desseins de Jules Foggini, est un grand sarcophage au-dessus duquel on voit le buste de Galilée excellemment travaillé par Jean Foggini. L'Astronomie & la Géométrie, figures plus grandes que nature, exécutées, l'une par Vincent Foggini *, & l'autre par

* Cette famille a donné à la République des Lettres, l'Abbé Foggini, l'un des Sous-Bibliothécaires du Vatican, connu par l'édition du Virgile de Médicis, & par d'autres

Jérôme Ticciati, cantonnent le sarcophage. FLORENCE.

L'exécution des intentions du Viviani avoit été suspendue par une forte difficulté, qui étoit une suite de celles qui avoient troublé la vie & les études de Galilée. Cet homme vraiment Philosophe, si aucun Mortel a jamais pû s'arroger ce titre, avoit essuyé toutes les persécutions & toutes les tracasseries qu'ont rencontrées tous les hommes supérieurs à leur siécle *. Ses Ouvrages avoient été flétris par l'Inquisition : poursuivi lui-même & jetté dans les prisons de ce Tribunal, il n'en étoit sorti, après six ans environ de captivité, qu'en abjurant ce que tout le monde croit & soutient aujour-

Ouvrages traduits en François, sur les éditions qu'il en a données d'après les Manuscrits du Vatican.

* *Urit enim fulgore suo qui prægravat artes Infrà se positas.*

Horat.

Voyez ces persécutions justifiées dans le Journal de Trévoux, *Octobre* 1759, sec. vol.

FLORENCE. d'hui ſur le mouvement de la Terre autour du Soleil *. Ayant ſurvécu dix-huit ans à cette diſgrace, il étoit mort en 1642, âgé de quatre-vingt-dix-huit ans. Ses travaux, ſes découvertes, le mérite ſupérieur de la plus grande partie de ſes Eléves, la protection dont l'honoroit ſon Souve-

* Galilée, comme il a été dit, fut pourſuivi & jugé par l'Inquiſition de Rome, qui le tint fort long-temps dans ſes priſons. Florence n'avoit alors, & n'a encore aujourd'hui, qu'un ſeul Franciſcain pour Inquiſiteur, auquel le feu Empereur (François-Etienne de Lorraine), depuis qu'il étoit Souverain du Duché de Toſcane, avoit adjoint un nombre ſuffiſant de Conſeillers de la Régence, ſans le concours deſquels le Franciſcain ne peut commencer ni pourſuivre aucune procédure. L'Inquiſition de Rome attira en première inſtance l'affaire de Galilée, comme affaire majeure. Il eut pour un de ſes premiers Juges le Cardinal Bentivoglio, qui, dans ſa jeuneſſe, avoit pris ſes leçons à Padoue; qui l'aimoit, qui l'eſtimoit, & qui le regardoit comme l'Archimede de l'Italie; qui enfin prit ſa défenſe, *autant qu'il lui fut poſſible*. C'eſt le Cardinal lui-même qui nous l'apprend dans ſes *Mémoires, chap. 9.* La crainte de nuire à ſa fortune, en défendant efficacement l'*Archimede de l'Italie*, explique le *quanto mi fu poſſibile*.

rain, ses souffrances mêmes ne purent rien pour la tranquillité de ses dernières années. J'ai vu dans la Bibliothéque de M. Nelli, en originaux, des Lettres & des Actes qui apprennent que des Moines, des Curés, des Prélats déclamoient en chaire contre lui. Il fut même agité s'il pouvoit disposer de ses biens par testament, & si l'Eglise lui devoit accorder la sépulture ecclésiastique. Ce dernier point avoit été décidé pour la négative; & en conséquence, lors de sa mort, il avoit été inhumé en terre profane, dans la place de Saint Marc, vis-à-vis la porte du Noviciat des Dominicains, comme hérétique fortement soupçonné d'être relaps.

Le Viviani eut besoin de toute la considération que lui donnoit l'estime de Louis XIV. & la pension dont ce Prince l'honoroit, pour oser entreprendre d'ériger à son Maître, au milieu de Florence, le monument dont j'ai parlé. Le Mausolée ordonné par son testament, souffrit les plus grandes difficultés. Il fut décidé par de graves Théologiens, que l'on pouvoit, à toute rigueur,

FLORENCE. transporter les os de Galilée en terre sainte ; mais qu'on les y devoit laisser sans honneur & sans distinction : j'ai vu l'original de la Consultation sur ce sujet. L'Abbé Panzanini, héritier du Viviani, tenta inutilement de vaincre cette difficulté : elle ne fut enfin levée que sur les instances & les poursuites juridiques des Tuteurs de M. Nelli, qui, après avoir fait exhumer ce qui restoit de Galilée, le firent placer dans le mausolée que je viens de décrire.

Il ne reste plus de monument de la haine théologique contre ce grand Philosophe, que dans l'*Index* des Livres défendus, renouvellé & corrigé par Benoît XIV. en 1758. Le Dialogue qui avoit fait son crime capital, y est encore proscrit, sans aucun adoucissement, ainsi que les Œuvres de Bacon, de Copernic, de Képler, de Descartes, & de Foscarini, Eléve de Galilée.

On se tromperoit, si l'on pensoit que Galilée eût attiré sur lui la persécution, par des imprudences, des hauteurs & des bravades. Pour qu'on le puisse juger par ses propres écrits,

je vais rapporter, d'après l'original, une partie de la Lettre qu'il écrivoit en 1618 à l'Archiduc Léopold, en lui envoyant les premières lunettes d'approche qu'il avoit inventées. Il avoit joint à cet envoi, un Mémoire ſur les cauſes du flux & reflux de la mer, entièrement dans les principes du ſyſtême de Copernic, condamné depuis par l'Inquiſition. Il diſoit ſur ce Mémoire :

» Je m'en occupois dans le temps » préciſément où les Théologiens » préparoient la condamnation de » l'ouvrage de Copernic & de ſon » ſyſtême ſur la mobilité de la Ter- » re : ſyſtême dans lequel j'avois » bonnement donné. En effet, l'ou- » vrage a été prohibé depuis, & » l'opinion de Copernic déclarée » fauſſe & répugnante à l'Ecriture. » Sçachant le reſpect & l'obéiſſance » que l'on doit aux déciſions de » nos Maîtres qui parlent, d'après » l'abondance de leurs lumières, ſur » des objets auxquels la baſſeſſe de » nos eſprits ne peut atteindre, je » regarde ce Mémoire que je prends » la liberté de vous envoyer, com-

FLORENCE. » me une fantaisie poëtique, com-
» me un songe, & je prie Votre Al-
» tesse de ne le prendre que sur ce
» pied. Elle sçait quelle estime font
» les Poëtes de leurs productions :
» je n'ai point été à l'abri de cet or-
» gueil, & je n'ai pu refuser mon
» estime au Mémoire dont il s'agit.
» Je m'étois contenté d'abord d'en
» faire part au Cardinal Orsini & à
» un petit nombre d'amis : j'en ai
» depuis laissé prendre quelques co-
» pies pour des Seigneurs ; ce qui
» me servira au moins pour prendre
» date, dans le cas où quelqu'un de
» nos Freres errans voulût s'attri-
» buer cette découverte : chose qui
» ne seroit pas sans exemple de leur
» part. Au reste, ce Mémoire est un
» simple croquis que j'ai fait à la
» hâte dans un temps & dans des
» circonstances qui ne permettoient
» pas de prévoir que Copernic dût
» être mis à l'*Index* quatre-vingt ans
» après sa mort. Je me proposois de
» remanier par la suite ce croquis,
» de l'étendre, d'y joindre de nou-
» velles idées, enfin d'en changer
» la forme & la disposition ; mais

» une voix céleste a parlé, le crayon » m'est tombé des mains, & toutes » mes idées s'en sont allées en fu- » mée *, &c. «

FLORENCE.

---

* *Mi è occorso di farlo mentre che trà questi Signori Teologi si andava pensando intornò alla prohibizione del Libro di Nic. Copernico, e della opinione della mobilità della terra posta in detto Libro, e da me creduta per vera in quel tempo : sichè piacque à questi Signori di sospendere il Libro, e dichiarare per falsa e repugnante à le Scritture sacre, la detta opinione. Hora, perche io sò quanto convenga ubidire e credere alle determinazioni de' Superiori, come quelli chi sono scorti dà più alte cognizioni, alle quali la bassezza del mio ingegno per se stesso non arriva, reputo questa presente Scrittura che gli mando, come una Poesia o vero un sogno; e per tale la riceva l'Altessa Vostra. Tuttavia, perche anco i Poeti apprezzano talvolte alcuna delle loro fantasie, io parimente fo qualche stima di questa mia vanità. E giache mi ritrovavo averla scritta e lasciatala vedere dal Cardinale Orsino e dà alcuni altri pochi, ne hò poi lasciato andare alcune copie in mano di altri Signori Grandi; e questo, affinche, in ogni evento, che altri, forse separati dalla nostra Chiesa, volesse attribuirsi questo mio cappriccio, come di molte altre mie invenzioni e accaduto, possi restare la testimonianza di persone maggiori, come io era stato il primo à sognare questa*

FLORENCE. Galilée avoit trouvé, pour ses dernières productions, un Protecteur aussi zélé qu'éclairé dans la personne du Comte de Noailles. Il avoit entretenu avec ce Seigneur une correspondance suivie pendant le cours de son Ambassade à Rome, & à son retour en France, lors de son passage à Florence, il lui avoit présenté ses Dialogues manuscrits sur le local & sur la résistance des solides*. Le Comte de Noailles fit à ces écrits l'accueil qu'ils méritoient, & à son arrivée en France, il les fit passer aux Elzévirs qui se hâterent de les imprimer en un volume *in*-4°.

---

chimera. Questa che ti mando, e veramente una abbozzatura che fù da me frettelosamente scritta, mentre speravo che il Copernico non avesse, ottant' anni dopo la sua publicazione, ad esser condennato per erroneo: siche avevo in pensiero di amplificarmi con maggior commodità e tempo, apportandone altri riscontri, riordinandolo e distinguendolo in altra migliore forma e disposizione. Ma una celeste voce mi risvegliò, e risolvette in nebbia tutti li miei confusi ed avviluppati fantasmi, &c.

* *Volendo mostrare, che, se bene taceva, non però passava la vita ociosamente.*

Galilée en ayant eu avis s'empressa de les dédier au Comte lui-même, par une Epître du 6 Mars 1633, qui fut imprimée à la tête de cette édition. Il se borne dans cette Dédicace à rappeller à M. de Noailles que, par l'édition qu'il a procurée de ses écrits, à son insçu, il se trouve engagé à défendre sa réputation contre ses ennemis avec lesquels il le fait descendre en champ clos*.

La Maison de Saint Marc, dont l'Eglise posséde les restes de Galilée, fut le domicile d'un personnage très-fameux dans un autre genre; c'étoit Jérôme Savonarole. On ne pouvoit l'invoquer après sa catastrophe malheureuse: mais, en signe de respect pour sa mémoire, on a converti en Chapelle la chambre qu'il habitoit, & l'on y apperçoit dans un coin son portrait, qu'un coup de sabre sur la tête feroit prendre, au

* *Per questo (sia mi licito di dire), si trova V. S. Illustrissima in obbligo di diffendere la mia riputazione contro chi volesse offenderla: mentre ella cui hà posto in steccato contro à gli anversarii.*

FLORENCE. premier coup d'œil, pour celui de Saint Pierre le Martyr, si l'on n'avertissoit qu'il représente Savonarole. En allant à cette Chapelle, je vis avec admiration, sur de vieux murs, quelques peintures à fresque, que l'on me dit être d'un Frà Angelico, Religieux de cette Maison, dans le quinziéme siécle. On lui avoit donné ce surnom, à cause de la perfection avec laquelle il réussissoit à peindre les Anges : sa touche me parut en effet avoir toute la finesse & le gracieux du Barocci & du Guide. Une Lettre originale du Bruzzini au Varchi, conservée dans la Bibliothéque de Magliabecchi, nous apprend que le Bruzzini revenant de Rome avec Machiavel, on leur dit de quelle manière Savonarole avoit fini ; & qu'à cette nouvelle, Machiavel s'étoit écrié : *Il ne sçavoit pas le bon homme que les Prophètes qui n'ont point d'armées à leurs ordres, font tous une mauvaise fin* *. J'ai vu ailleurs que, quand Savonarole défia,

* *Non sapeva il povero uomo, che gli Profetdisarmati capitano tutti male, &c.*

en plein Sénat, un Moine qui lui étoit opposé, de passer avec lui par les flammes, pour éprouver, par le Jugement de Dieu, de quel côté étoit la raison, Jean Canucci, l'un des Sénateurs, opina qu'il valoit mieux faire cette épreuve dans un cuvier plein d'eau ; qu'elle seroit moins périlleuse, & le miracle non moins éclatant en faveur de celui qui en sortiroit sans être mouillé. FLORENCE,

Le célèbre Saint Antonin a aussi eu sa sépulture dans l'Eglise des Religieux de Saint Marc. Parmi les tableaux qui représentent ses miracles, j'en ai retrouvé un fort singulier que j'avois déja vu en France, dans une petite Eglise de Dijon. Il représente cet Archevêque tenant une balance, dans l'un des bassins de laquelle est un panier de fruits, & dans l'autre, un morceau de papier sur lequel est écrit : *Deo gratias*. A côté est un Villageois dans un stupide étonnement. Voici le fait. Un Paysan apporta à Saint Antonin un panier de fruits, & au lieu du prix qu'il en attendoit, Saint Antonin lui dit : *Deo gratias*. Le Paysan

FLORENCE. prétendant que ce *Deo gratias* ne valoit point ses fruits, & pour lui en apprendre la valeur & le poids, Saint Antonin fit apporter une balance dans laquelle le *Deo gratias* l'emporta.

Parmi les miracles de Saint Dominique, peints dans le Cloître de la même Maison de Saint Marc, on en remarque un plus merveilleux que tous les miracles de l'ancien & du nouveau Testament. Voici ce qui l'occasionna. Une Dévote de la Confrérie du Rosaire avoit deux Amans. Dans un accès de jalousie, l'Amant qui se croyoit le moins bien traité, assassina cette fille & lui coupa la tête qu'il jetta dans un puits : elle étoit morte sans confession. Cinq mois après l'événement, sur les ordres de la Sainte Vierge, Saint Dominique se transporta à ce puits pour y confesser & absoudre cette fille ; & à l'arrivée du Saint, la tête s'éleva hors du puits pour se confesser & recevoir l'absolution. On voit dans le Tableau cette tête suspendue en l'air, à portée de l'oreille de Saint Dominique. Si cela res-

femble à quelque chofe, c'eft à un Chapitre du Roman d'Acajou. FLORENCE.

Le campanile ou clocher de la Cathédrale de Florence, élevé fur les deffeins du Giotto, eft orné, dans fa partie inférieure, de quatre ftatues de la main du Donatello, repréfentant quatre illuftres de fes Contemporains, de deux defquels le Vafari a confervé les noms *. Il regardoit comme fon chef-d'œuvre celle qui repréfente un petit Vieillard à tête chauve, auquel en effet il ne manque que la parole.

Dans la Cathédrale, les murs qui de part & d'autre ferment les bas-côtés de la nef, font couverts, comme l'étoient ceux du Pritanée d'Athènes, de portraits, d'épitaphes & d'infcriptions en l'honneur de divers Perfonnages diftingués dans les armes, dans les Lettres & dans les Arts, quoique la plûpart n'ayent point leur fépulture dans cette Eglife. On voit d'un côté le bufte en

* *Soleva Donato, quando voleva giurare fi che fe gli credeffe, dire* : Alla fè ch'io porto al mio Zuccone. *Vafari, vie du Donatelle.*

FLORENCE. marbre du Brunelesco, Architecte du dôme; puis le portrait du Giotto, avec deux éloges, dont l'un, en distiques Latins par le Politien renferme ce beau vers :

Naturæ deerat nostræ quod defuit Arti.

Suivent des inscriptions en l'honneur de quelques Capitaines qui se distinguèrent au service de la République; & cette file est fermée par le buste de Marsile Ficin, à qui la Philosophie de Platon dut sa renaissance en Europe. Le côté opposé offre des portraits de Guerriers, & celui du Dante de la main de Giotto, son contemporain, dont les talens firent naître au Poëte une belle réflexion qu'il a placée dans l'onziéme Chant de son Purgatoire :

O vana gloria dell' humane posse,
Con poco verde in sù la cima dura
Se non è giunta dall' etati grosse!
Credette Cimabue nella pintura
Tener lo campo; ed ora ha Giotto il grido,
Sì chè la fama di colui oscura....
Così ha tolto l' uno al' altro Guido
La gloria della lingua; e forse è nato
Chi l' uno e l' altro caccerà di nido.

Le

FLORENCE.

Le portrait du Dante placé là, est un hommage que, par un Décret public, la République de Florence rendit à la mémoire d'un homme qu'elle avoit banni, & qui étoit mort en exil. Le Décret portoit même que, des deniers publics, il lui seroit élevé dans la Cathédrale, en un lieu exposé aux regards, un tombeau de marbre, orné de figures convenables, & de tous les embellissemens que pouvoit comporter un monument de cette importance *. C'est ce que nous apprend Landini, dans ses Prolégomènes sur le Poëme du Dante, où il presse avec force l'exécution de ce Décret dans tous ses points **.

Florence a rendu au Poëte un hommage d'une autre espèce, en instituant dans son Université, une Chaire uniquement destinée à l'explication de son Ouvrage, dont le

* *E in luogo honorato, un marmoreo e artificiosamente sculto sepolcro, con quelle statue e segni, che lo potessero rendere ornatissimo.*

** *Vid. sup.* l'article de FERRARE.

FLORENCE. vieux ſtyle & les phraſes ſouvent obſcures, ſemblent avoir ajouté à la vénération publique.

De la part des Florentins, cette vénération l'a emporté ſur leurs raiſons perſonnelles contre un Poëme qui, dans l'intention de ſon Auteur, n'étoit autre choſe qu'une ſatyre du Gouvernement & de ſes principaux Membres, & une peinture en laid des moeurs de ſes Compatriotes dans l'un & dans l'autre ſexe. C'eſt ſans doute dans cette intention, qu'il a intitulé ſon Poëme du nom de *Comédie*, tandis qu'il y donne celui de *Tragédie* à l'Enéïde de Virgile, quoique ſon ſujet fût infiniment plus tragique que celui de l'Enéïde.

L'Enfer dont il avoit compoſé les ſept premiers Chants, avant ſon exil, n'y contribua pas moins ſans doute que la hauteur * avec laquelle il rejetta le choix que la République avoit fait de lui pour une ambaſſade auprès de Boniface VIII. Il eſt dans l'ordre des choſes, que ce début de

* *S' io vo*, répondit-il, *chi ſtà : S' io ſto, chi và.*

ſon Ouvrage eût percé dans le Public. Il l'acheva dans ſon exil, & y joignit le Purgatoire & le Paradis, que le beſoin de travail & d'occupation lui fit ajouter à ſon premier plan, ſans ſortir de ſa première intention, qu'il eut ſoin de maſquer ſous une foule de queſtions théologiques & myſtiques.

La partie du cloître de Saint Laurent qui ſert de premier veſtibule à la Bibliothéque de Médicis, eſt ornée d'une ſtatue du fameux Hiſtorien Paul Jove, de grandeur naturelle, en marbre, & de la main de Franceſco San-Gallo, l'un des premiers Maîtres de l'Ecole Florentine.

La façade du Palais Guicchardini, aujourd'hui Altoviti, eſt chargé de quinze pilaſtres terminés en guaines, & portant chacun un buſte, dans le goût des Hermès antiques. Chacun de ces buſtes repréſente un illuſtre Florentin. Cinq Juriſconſultes, Philoſophes ou Littérateurs, occupent le rez-de-chauſſée : cinq Hiſtoriens occupent le premier étage ; & l'on voit au ſecond, cinq

FLORENCE.

Poëtes ou Ecrivains agréables : le Dante, Pétrarque, Boccace, Monſignor de la Caſa & Louis Alamanni.

Le Palais des Offices qui réunit les différens Tribunaux, élevé par le Grand-Duc Côme I. ſur les deſſeins du célèbre Vaſari, a, dans tous ſes trumeaux, des niches que le Grand-Duc deſtinoit à recevoir les ſtatues des plus illuſtres Florentins. Sa mort rompit ce projet, & les niches ſont demeurées vuides.

Le temps n'a rien diminué de l'intérêt des Florentins pour la gloire de leurs Illuſtres. On voit dans la Bibliothéque Magliabechi, le buſte en marbre de ſon Fondateur dont elle porte le nom. Ce buſte bien exécuté, & que l'on dit d'une reſſemblance parfaite, ſemble moins offrir le viſage d'un homme, que la hure de quelque animal ſauvage. Cependant à travers des traits hideux, il eſt plein de phyſionomie.

Ce monument eſt de nos jours, ainſi que celui que M. le Marquis Nicolini a érigé en l'honneur de M. Joſeph Avérani, l'un des plus ſçavans Juriſconſultes qui ayent paru dans

l'Université de Pise, & dont les Ouvrages, comparables à ceux de Cujas, réunissent les fleurs de la belle Littérature, la sévérité de l'Histoire, l'austérité de la Critique & l'exactitude des hautes Sciences, à une connoissance profonde des Loix Romaines, & de leur analogie avec le Droit naturel & le Droit public. Il avoit été le maître de M. Nicolini, qui a consacré son image, dans le cloître de Saint Marc, en un médaillon de marbre, exécuté avec le plus grand soin. Ce médaillon me frappa d'autant plus, qu'il offre, au premier coup d'œil, le visage, les traits & tous les détails de la physionomie de M. de Voltaire, dont aucun portrait ne lui a peut-être jamais autant ressemblé, qu'il ressemble à ce médaillon.

La reconnoissance du Marquis Nicolini ne s'est pas bornée à ce monument. Le 28 Avril 1745, il avoit prononcé, devant l'Académie de la Crusca, l'éloge de son Maître, dans un Discours qui remplit quarante pages d'impression *in*-4°.

Parmi les moyens de perpétuer la

FLORENCE. mémoire de ses grands Hommes; on imagine aisément que Florence n'a pas négligé les épitaphes en leur honneur. Je ne rapporterai que celle du Varchi : elle m'a paru contenir un éloge aussi vrai que bien exprimé. La voici toute entière :

D. O. M.

BENED. VARCHIO, Poëtæ, Philosopho, Historico, qui cùm ann. LXIII. summâ animi libertate, sine ullâ avaritiâ aut ambitione, vixisset, obiit non invitus, XVI. Kal. Decemb. M. DC. LXVI.

A ce détail des monumens consacrés au mérite par la reconnoissance, joignons:

1°. Celui qui décore le vestibule de l'Hôpital de *Santa Maria Nuova.* La première idée de la fondation de cet établissement en faveur de l'humanité, fut conçue par une vieille Servante qui la communiqua à une riche veuve de la Maison de Portinari*, à laquelle elle étoit attachée.

* Cette Maison avoit donné à l'illustre

En 1290, la veuve saisit cette idée, FLORENCE.

Michel-Ange, dans Béatrix Portinari, l'objet des amours qu'il a chantées dans ses Poësies, dont le Recueil fait partie des Livres Classiques employés par l'Académie *de la Crusca*. Les Arts, dans lesquels il excelloit, lui fournissoient le plus souvent les idées galantes qu'il développoit dans ses vers. Rempli de ces idées, il disoit à sa Maîtresse:

Forse ad amendue noi dar lunga vita
Posso, o vuoi ne' colori, o vuoi ne i sassi,
Rassembrando di noi l'affetto e'l volto.
Sicchè mill' anni dopo la partita,
Quanto tu bella fosti ed io t'amassi
Si veggia, e come à amarti io non fui stolto.

La Beauté a ses droits les plus certains sur les grands Artistes qui s'en occupent & la cherchent dans toutes leurs études. Elle frappoit Michel-Ange, le saisissoit, s'emparoit de son ame & de toutes ses facultés, par-tout où il la rencontroit. On a la preuve de ce qu'elle pouvoit sur lui dans les deux plus beaux de ses Sonnets, qui commencent par ces mots: *A che più debbo*, & *Veggio con bei vostri occhi.* Ils sont cités par le Varchi, comme deux chefs-d'œuvres en ce genre. Suivant le même Écrivain, ils avoient pour objet Thomas Cavallieri, jeune Gentilhomme Romain, qui vivoit encore lorsque le Varchi fit cette observation: *Nel quale*,

FLORENCE. & employa une partie de ses biens à en commencer l'exécution, avouant qu'elle y avoit été déterminée par les instances de sa Servante. La vieille fille étant décédée, les Administrateurs de la nouvelle maison voulurent avoir son corps, qu'ils firent enterrer dans leur Eglise, sous une tombe de marbre blanc, où sa représentation fut sculptée en ronde bosse. Cette tombe se dégradant par le frottement continu des pieds de ceux qui fréquentent cette Eglise, on l'a tirée de-là & encastrée dans le mur du vestibule de la maison.

2°. La statue d'une Mule que l'on voit au fond du portique qui forme le rez-de-chaussée du Palais Pitti, avec un distique sur la base, qui apprend que la Mule que cette statue représente, servit avec autant de courage que d'assiduité, à la construction de ce Palais, ne refusant

---

dit-il, *io conobbi già in Roma (oltrà l'incomparabile bellezza del corpo) tanta leggiadria di costumi, e così eccellente ingegno e graziosa maniera, che ben meritò, e merita ancora che più l'amasse chi maggiormente il connosceva.* Lezione III. del Varchi.

aucun des services auxquels on la vouloit employer. De ce genre, est une autre inscription consacrée par un Vénitien, sur la face d'un des quais de l'Arno, à la mémoire d'un Cheval tué sous lui au siége de Florence, dans le seiziéme siécle: monumens condamnables, si l'on peut pécher par excès de gratitude, mais que l'on peut justifier par l'exemple des anciens Egyptiens, des Athéniens & de l'Empereur Adrien qui, au rapport de Spartien, aimoit tellement ses Chevaux & ses Chiens, qu'il leur consacroit des tombeaux.

Ces vûes perpétuelles des Florentins vers la postérité, leur ont fait, depuis plusieurs siécles, imaginer, pour la conservation des actes qui intéressent la fortune & l'état des Citoyens, un moyen dont le défaut répand un air de barbarie sur nos pays Septentrionaux les plus policés.

Deux dépôts sont consacrés à ces actes: l'un, au-dessus de l'Eglise d'*Or-San-Michielle*; l'autre, dans les vastes appartemens qui occupent la partie supérieure du Marché neuf, bâti en

FLORENCE. 1548, dans le quartier que l'Arno sépare de celui du Palais.

De quatre ans en quatre ans, les Notaires de la ville de Florence & de l'Etat de Toscane, sont tenus de verser, dans le premier de ces dépôts, une expédition de tous leurs actes. A la mort de chaque Notaire, son Protocole en volume relié, cotté & paraphé, passe à celui du Marché-neuf. Au moyen de cet arrangement, de la distance des deux dépôts, du choix que l'on a fait, pour leur établissement, de lieux isolés, enfin des précautions les plus scrupuleuses pour en éloigner tous les accidens qui peuvent arriver par le feu, Florence a, par *Duplicata*, & en forme authentique, tous les actes les plus intéressans pour la Société; & dans le cas où, malgré toutes ces précautions, un des dépôts seroit enveloppé dans un incendie, la société n'en souffriroit point.

L'ordre qui régne dans ces dépôts, répond aux vûes qui en ont déterminé l'établissement. Chacun d'eux a un double répertoire; l'un par matières, l'autre par noms. Au

FLORENCE.

moyen de ces répertoires, une généalogie à dresser, quelque étendue, quelque compliquée qu'elle soit, est l'ouvrage d'une matinée. On l'établit même en Justice, sur la simple notice des actes donnée par le Garde-minute, qui en délivre les expéditions, lorsqu'il en est requis. On se procure avec la même facilité, des indications juridiques sur tous les objets à l'égard desquels le recours aux actes est nécessaire. Comme la recherche en est aussi prompte qu'aisée, la notice de chaque acte est taxée à une somme très-modique: ce qui est compensé à l'égard des Gardes-minutes, par la multitude prodigieuse de consultations que procure la facilité de la recherche: chaque particulier y ayant recours, lorsqu'il a besoin d'une indication suivie des titres mêmes qui sont en sa possession. En un mot, ce double dépôt auquel les Représentans du Souverain actuel continuent les attentions & les soins qui en ont conçu & dirigé l'établissement, est un sanctuaire de la sûreté publique, & un Chartrier commun où toutes les fa-

FLORENCE. milles & chaque Citoyen ont les titres publics de leur état & de leurs possessions.

Dans son Commentaire sur les Pandectes, le Docteur Budée se plaint hautement de ce que, de son temps, les François n'avoient encore aucun établissement de cette espèce. » Le » François, dit-il, est toujours étran- » ger dans son pays : lui seul ignore » les affaires & les intérêts de la » France : il est de toute éternité » dans le génie de ce Peuple, de re- » garder tout monument, tout dé- » pôt public, comme étranger au » Gouvernement *. «

Les Florentins ont les mêmes attentions pour tout ce qui peut faire titre dans les familles. Les divers cantons & la plûpart des rues de la ville de Florence, portent encore

---

* *In patriâ suâ Galli peregrinari videntur, soli hominum rerum suarum ignari .... sed hic est perpetuus hujus Regni genius, ut rerum monumenta nihil pertinere ad Rempublicam videantur.* Et ajoutons encore avec Horace :

Hodièque manent vestigia ruris.

le nom des premières familles qui les ont habitées. Les Palais conservent invariablement les noms de ceux qui les ont bâtis, & ils ne sont que comme des auberges pour les seconds & troisiémes possesseurs. On dit *Palazzo di tal, poi di tal, oggi di tal.* Cette attention s'étend à tous les monumens des premiers Propriétaires, au point que la façade qui porte l'écusson de leurs armes, ne peut être démolie & renversée, dans le cas même où le second possesseur voudroit élever une nouvelle façade sur un plan plus étendu : sauf à raccorder de la manière la moins choquante qu'il est possible, l'ancienne façade avec la nouvelle. Le Palais Pitti est une preuve bien frappante de la force des Loix & de l'usage à cet égard. Ce Palais immense, dont celui du Luxembourg à Paris est une copie, appartient, depuis plus de deux siécles, à la Maison de Médicis : tous les Grands-Ducs l'ont habité ; cependant il n'a point changé de nom, c'est toujours le Palais Pitti.

Au moyen de toutes ces précautions pour la conservation des titres

FLORENCE. & des monumens qui peuvent aſſurer l'état des familles, la Nobleſſe de Florence eſt peut-être, de tous les pays de l'Europe, celle dont l'état ſoit le plus certain. Excepté quelques Maiſons qui, à la faveur de leur antiquité, font remonter leur origine à Charlemagne, chacun ſçait d'où chacune eſt partie, ſes alliances & les divers degrés de croiſſance, de ſplendeur & de décadence qu'elle a parcourus. C'eſt d'après ces notions communes, que le Landini, dans ſon Commentaire ſur le ſeiziéme Chant du Paradis du Dante, a donné une Notice étendue des anciennes Maiſons de Florence, avec l'indication des différens quartiers où elles avoient leur principal domicile. Auſſi eſt-ce à Florence que tous les gens de fortune vont en Italie chercher des ayeux. Une reſſemblance de nom facilite ces marchés, où l'on gagne de part & d'autre. On en rit à Florence; mais le Florentin adoptif ſe pare chez lui d'une généalogie où le point de ſuture n'eſt pas apperçu de tous les yeux.

Le Commerce, la Banque & une Induſtrie toujours active, formoient l'aliment de cette Nobleſſe dans les beaux jours de la République de Florence. Le vieux Côme de Médicis devint le premier homme de l'Etat, parce qu'il étoit le premier Commerçant & le premier Banquier de Florence, & peut-être de l'Europe. Pierre ſon fils, & Laurent ſon petit-fils, continuèrent le négoce & la banque. Tous les édifices publics & particuliers de Florence ont été élevés par des Marchands, la plûpart Fabriquans & Membres de l'*Arte della Lana* : manufacture qui fut la principale ſource de la grandeur de la République de Florence & de toutes les grandes & belles choſes qu'elle entreprit. On nomme encore les Maiſons qui faiſoient le commerce de papier, de toile, de bois, de tuile, de fromage, de charbon. Enfin dans le ſeizième ſiècle, Nicolas Capponi, Gonfalonier & le premier homme de la nouvelle République formée par les Florentins, pendant la priſon de Clément VII, *loin*, dit le Varchi „ *d'avoir abandonné ſes affai-*

FLORENCE. *res de commerce, pendant qu'il fut en place, ne les interrompit pas un ſeul inſtant* *.

La ſtabilité des Médicis, & les alliances qu'elle leur procura avec des Princeſſes Allemandes & Eſpagnoles, changèrent leurs idées ſur le commerce. A l'exemple du Souverain, les Maiſons les plus riches quittèrent le négoce, abandonnèrent les manufactures, & préférèrent la Chevalerie à des richeſſes acquiſes & perpétuées par le travail. Pour aſſurer à leurs deſcendans celles que leur laiſſoit leur dernier billan, ils profitèrent de la liberté qu'accordoient les anciennes Loix Romaines, de faire des ſubſtitutions perpétuelles & graduelles juſqu'à l'infini; enſorte que, tant qu'il y avoit des parens, ils ne ſe ſuccédoient pas dans les biens ſubſtitués, ſuivant l'ordre des ſucceſſions ordinaires, mais ſuivant l'ordre preſcrit par le teſtateur qui faiſoit loi perpétuelle

* *Non aveva mai, non che laſciata, intermeſſa la mercatura.* Voyez la fin du neuviéme Livre de l'Hiſt. du Varchi.

pour sa famille. Côme I. ouvrit une ressource aux Cadets, par l'institution de l'ordre de Saint Etienne: l'Eglise en offroit d'autres à ceux qui vouloient s'y engager. Un grand nombre chercha fortune avec succès dans le pays Etranger; mais la population diminuoit, & toutes les richesses de Florence, circonscrites dans quelques Maisons, étoient incommuniquables à de nouvelles familles.

Depuis que l'Empereur est Souverain de la Toscane, il a réduit les substitutions à quatre degrés, conformément à la Loi de Justinien. Qu'attendre de ce nouvel arrangement? c'est l'affaire de ceux qu'il intéresse.

Villani nous découvre une des sources des richesses primitives des Florentins, dans leur manière de vivre au treiziéme siécle *. *Les viandes les plus communes & les plus viles suffisoient*, dit-il, *à leur sobriété. Les étoffes dont s'habilloient les hommes &*

* Voyez sur le même sujet, les Chants XV. & XVI. du Paradis du Dante.

FLORENCE. *les femmes, étoient, comme leurs mœurs, simples & grossières. Des peaux tenoient lieu d'étoffes pour le vêtement de la plûpart : elles leur fournissoient aussi des bonnets & des bottines**. Il ajoute qu'alors les dots des femmes étoient de cent francs, & les plus considérables de trois cens livres ; & que les filles ne se marioient que, lorsqu'ayant atteint vingt ans & plus, elles avoient été formées, dans la maison paternelle, à tous les détails du ménage & de l'économie domestique. *L'opulence*, dit-il, *& le luxe qui régnent de nos jours, n'ont rien produit de comparable à ce qu'avec leur vie pauvre & grossière, nos ancêtres ont exécuté de grand & de digne de la postérité***. Ils

* *Vivevano sobri, e di grosse vivande, e con piccole spese, e molti costumi grossi e rudi ; e di grossi panni vestivano loro e loro donne. Molti portavano le pelli scoperte senza panno e con berette in capo, e tutti con usatti in piede.*

** *Con la loro grossa vita e povertà, facienno maggiori e più virtudiose cose, che non sono fatte à tempi nostri, con più morbidessa e con più richessa.* » Le luxe, dit M. de la Rochefoucault (*Réflex. CCCVIII.*), » & la trop grande politesse dans les Etats,

étoient libres, & comme chez les premiers Romains, au milieu de particuliers pauvres, la République étoit opulente *. Ce furent ces gens vivans & vêtus, comme nous l'apprend Villani, qui subjuguèrent la Toscane, & qui élevèrent à Florence les bâtimens que j'ai placés ci-dessus à la tête des édifices publics.

La diminution des richesses a insensiblement ramené Florence à l'antique sobriété & à la parcimonie du treiziéme siécle. Depuis qu'il n'y a plus ni Souverain ni Cour, le luxe a fait place à une modeste simplicité dans les habits : quelques gens fort à leur aise, y portent même, à l'exemple de Rome, l'habit ecclésiastique, sans être engagés dans l'Eglise.

Quant à la table, j'ai souvent entendu les Lombards vanter ironique-

» sont le présage assuré de leur décadence ; » parce que tous les Particuliers s'attachant » à leurs intérêts propres, ils se détournent » du Bien-public. «

* *Privatus illis census erat brevis, Commune magnum.*

FLORENCE. ment les soupers Florentins qui consistent, disent-ils, en quelques feuilles de salade que les convives cueillent eux-mêmes dans des pots exposés à la fenêtre, & garnis de quelques pieds de chicorée sauvage. J'ai mangé dans quelques bonnes Maisons de Florence. Ces dîners proprement servis, étoient assaisonnés de très-bon vin, & de cette gaieté qui fait le fond du caractère Florentin. Au reste, dans toute notre route, nous n'avons trouvé aucune auberge où nous ayons été aussi bien traités, aussi bien servis, & à aussi bon compte, qu'à Florence : ce qui peut prouver l'abondance & peut-être la surabondance des denrées.

Nous passions une partie de nos soirées au Caffé, dans des assemblées qui réunissoient quantité de gens très-bons à connoître & à voir ensemble. Ils s'exercent par des plaisanteries de toute espèce, qu'il sçavent faire & recevoir de très-bonne grace. Le célèbre Docteur Lami, l'homme le plus sçavant de la Toscane, y entroit activement & passivement, comme s'il n'eût sçu que plaisanter.

FLORENCE.

Les dots ne sont pas encore revenues au point où elles étoient dans le treiziéme siécle. J'ai cependant vu un Florentin, homme riche & de condition, qui, par choix, s'étoit marié sur le pied de cet ancien taux, parce que, nous disoit-il, il vouloit être maître au logis.

Les spectacles y sont en parti, ainsi que dans le reste de l'Italie, Il y avoit deux Théâtres d'Opéras bouffons, animés par la rivalité à se surpasser l'un l'autre; & une Comédie italienne, dont l'Arlequin étoit un honnête bourgeois ayant boutique & un magasin bien fourni en marchandises de mode. Mademoiselle Radicati, l'une des premières Danseuses d'Italie, nous fournit l'occasion de payer le tribut à Florence, par une plaisanterie que nous lui adressâmes sous le nom d'un Docteur étant à la suite de plusieurs Abbés de la première distinction, qui revenoient du Conclave. C'étoit une douzaine d'assez mauvais vers, mais les plus tendres que nous pûmes, en l'honneur de cette jeune & jolie Danseuse.

FLORENCE. A propos de vers, dans une conversation avec un Seigneur Florentin, homme de goût, & qui, sans avoir jamais été à Paris, parloit le François mieux que moi, & avoit une connoissance intime des meilleurs Livres François, je me plaignois à lui de ce que j'allois quitter l'Italie, sans avoir pu saisir la mesure, le rithme & l'harmonie de la Poësie Italienne. » J'ai, me répondit-il, les » mêmes plaintes à me faire à moi-» même à l'égard de la Poësie Fran-» çoise. Les vers de Chapelain, de » Brébeuf, de Racine, de Rousseau, » de l'une & l'autre Pucelle, de Zaï-» re, &c. tout cela est égal à mon » oreille : elle n'y sent aucune diffé-» rence ; je n'y vois que de la prose » rimée. « Nous nous avouâmes avec la même franchise, que nous sentions aussi peu le rithme & l'harmonie des vers de Térence qu'Erasme a pourtant pris la peine de mesurer au compas, mais plus à vûe d'œil qu'à vûe d'oreille, si l'on peut user de cette expression. Erasme travailloit sur ces vers, comme le Mathématicien Sauveur sur la Musique.

Pendant notre séjour à Florence, l'Arno grossi par les pluies & par les eaux de la Chiana, que les anciens Romains ont partagées entre l'Arno & le Tibre, se déborda, franchit les quais, engorgea même une partie des ponts, & monta dans la Ville jusqu'au premier étage de quelques maisons. La désolation fut générale : les marchandises déposées à la Douane en ballots, & celles de beaucoup de magasins s'y trouvèrent à flot. On porta en bateau des vivres aux quartiers surpris par l'inondation, qui causa de plus grands dommages à la campagne qu'à la ville, comme on le reconnut par les tas de fumier, par les bestiaux, par les arbres & par les débris de maisons que charioit l'Arno. Lorsque les eaux furent retirées, les rues les plus basses & les cours de leurs maisons étoient remplies d'un sédiment de couleur d'ocre, sur trois à quatre pouces d'épaisseur. Florence, nous dit-on, est exposée à cette calamité, une fois environ tous les vingt ans, malgré mille projets anciens & nouveaux pour l'éviter, ou la diminuer. Il n'y a

FLORENCE.

de reméde certain, que dans le creusement du lit de l'Arno, dans toute l'étendue de son cours de Florence à la mer. Ce lit est exhaussé d'environ six pieds, depuis la contestation qui s'éleva sous Tibère, entre les habitans de Rome & ceux de la Toscane : contestation dont on peut voir l'objet, les détails & le résultat dans l'éloge de Viviani par M. de Fontenelle. Cette inondation occasionna beaucoup de réparations aux maisons qu'elle avoit submergées, sans respect pour quantité de croix grossièrement peintes en rouge, dont est garni, sur la rue, le socle de presque tous les bâtimens de Florence. Ces croix n'ont d'autre objet que d'en imposer aux passans, dans une Ville où l'air est aussi diurétique, qu'il est anodin à Naples *.

Dans le détail des Hommes illustres

* Cet usage ancien à Florence explique la plaisanterie de l'Aretin, dans sa Comédie du Maréchal : *Che un Cavaliere senza entrata, e un muro* SENZA CROCI, *scompisciato da ognuno*. Cette plaisanterie est répétée dans une Lettre à l'Evêque de Vaison, du 17 Septembre 1530.

tres de Florence, que donne Léandro Alberti, j'ai vu avec quelque surprise son attention à rassembler, sous cet article, quantité de Docteurs Thomistes, Scotistes, &c. aujourd'hui absolument ignorés, & son silence sur *le vénérable & docte Boccace*, pour me servir des termes de Brantôme. Il n'est pas tombé dans le même oubli à l'égard de Machiavel, qu'il dit Auteur de l'Histoire de Florence, de la vie de Castruccio, du Prince, *con molte altre degne opere*, & que le même Brantôme appelloit ironiquement, *le vénérable Précepteur des Princes & des Grands*. Voici quelques époques de sa vie, que j'ai recueillies à Florence.

FLORENCE.

Il y naquit le 3 Mai 1466, de Bernardo, Docteur en Droit, & de Bartholomée, fille d'Etienne Nelli. Il perdit son pere à l'âge de seize ans. Il passa sa jeunesse dans le Bureau de Marcello Vergilio Adriani, Secrétaire de la République de Florence. Il étoit à Nantes en Bretagne, en 1501. Il épousa, l'année suivante, Marietta Corsini, fille de Louis, laquelle lui donna plusieurs enfans. En

FLORENCE. 1520, il ſuccéda à Adriani, dans le Secrétariat de la République. Déplacé en 1527, il mourut le 22 Juin de cette année. Son *Prince*, imprimé à Rome en 1515, ſous les yeux & avec privilége de Léon X, & dédié à Laurent de Médicis, Duc d'Urbin, ne fut mis à l'*Index* que ſous Clément VIII. Ses autres Ouvrages n'ont vu le jour que depuis ſa mort. On lui attribue la Comédie intitulée *la Sporta*, qui a paru ſous le nom du Gelli. M. Nelli me dit avoir en ſa poſſeſſion des *Diſcorſi* de Machiavel ſur les Commentaires de Jules Céſar, dans le goût de ceux que nous avons de lui ſur Tite-Live. Machiavel, ainſi que Boccace, doivent d'autant moins être oubliés parmi les illuſtres Florentins, que le caractère Florentin ſemble être un amalgame de celui de ces deux Auteurs.

L'Europe doit à Galilée le renouvellement de cette Philoſophie dont Thalès & Pithagore avoient ouvert les premières routes aux Grecs d'Ionie & d'Italie. Il devint, comme eux, le Chef d'une Ecole aujourd'hui répandue dans toutes les Aca-

FLORENCE.

démies qui ont les Sciences pour objet*. Elle fut concentrée, pendant environ vingt ans, dans une Société de Sçavans en différens genres, formée en 1650 par le Grand-Duc Ferdinand, & qui fondit ensuite dans l'Académie *del Cimento*, instituée en l'an 1657** par le Car-

---

* Après l'avoir comparé à Jason & à Christophle Colomb, le Marini ajoute:

Mà tu maggior del primo e del secondo,
I campi inaccessibili e remoti
Gisti à spiar de lo stellato mondo;
E internato in quei recessi remoti
Trovar sapesti entrò il suo sen profondo
Novi Orbi, novi Lumi, e novi Moti.

Ritratti, pag. 166.

** Il s'étoit formé à Paris, dans la même année, une Société de Gens de Lettres sous le titre d'*Académie de Physiciens*. Fermat, Roberval, Bouilliaud, Pierre Petit, Papin, Sorbière, en étoient les principaux Membres, & ce dernier y tenoit la plume. Elle s'assembla pour la première fois chez M. de Monmort, Doyen des Maîtres des Requêtes, le 18 Décembre 1657. Sorbière a fait imprimer quelques Discours qu'il avoit prononcés devant cette Société, qui s'occupoit des mêmes objets

FLORENCE. dinal Léopold de Médicis. Les travaux & les découvertes de cette Académie ſont connus de toutes les Sociétés ſçavantes. Elle étoit compoſée de ſept ſujets, la plûpart Eléves de Galilée.

Paul del Buono, Préſident des Monnoies de l'Empire, imagina les expériences ſur la compreſſibilité de l'eau, & fit paſſer en Toſcane l'uſage conſervé en Egypte, de faire éclore les Poulets, au moyen d'une chaleur artificielle & graduée *.

Candido del Buono, ſon frere, Curé de Saint Etienne à Campoli, inventa la machine pneumatique, & une autre machine pour meſurer & comparer les évaporations de divers fluides.

---

que l'Académie *del Cimento*. Voyez la vie de Sorbière, qui ſe trouve à la tête du *Sorberiana*.

* J. Gravius donna depuis dans les Tranſactions Philoſophiques un Mémoire étendu, intitulé: *De modo pullos ex ovis, in fornacibus, lento & moderato igni caleſcentibus, apud Kachirenſes excludendi.* M. de Réaumur a donné, en 1752, deux volumes ſur le même ſujet.

Alexandre Marſigli, Profeſſeur de Philoſophie en l'Univerſité de Piſe. FLORENCE.

Vincent Viviani, dont on peut voir l'éloge parmi ceux de l'Académie des Sciences de Paris, donnés par M. de Fontenelle.

François Rédi, connu par de ſçavans Ouvrages qui rempliſſent pluſieurs volumes, s'employa à extraire les ſels, des cendres de différens végétaux.

Le Comte Lorenzo Magalotti, Secrétaire de l'Académie.

L'Abbé Antoine Oliva, Calabrois. Ayant quitté Florence, il ſe retira à Rome, où il pratiqua la Médecine, & devint premier Médecin de Clément IX. Enveloppé depuis dans l'affaire de Monſignor Gabrielli, il périt miſérablement dans les priſons du Saint-Office.

Jean-Alphonſe Borelli, Napolitain, connu par ſes Ouvrages & par ſes démêlés avec le Viviani, fut un de ceux qui travaillèrent le plus pour l'Académie.

Le Comte Charles Rinaldini, d'Ancône.

On peut joindre à ceux qui eurent

FLORENCE. part aux travaux de cette Société ; Dominique Caſſini, Nicolas Stenon, & M. Auzout, que l'amour des hautes Sciences avoit attiré de France & retenu long-temps en Italie.

Les recherches & les découvertes de Dom Benedetto Caſtelli, d'Evangeliſta Torricelli, de Nicolas Aggiunti, premiers Eléves de Galilée, appartiennent en quelque ſorte à cette Société, dont ils auroient partagé le travail avec leurs amis & leurs co-diſciples, ſi leur mort n'eût prévenu ſon établiſſement.

Je dois cette Notice ſur l'Académie *del Cimento*, à M. Nelli, qui l'a depuis donnée lui-même dans une Brochure de cent quarante pages *in*-4°. intitulée *Saggio di Storia Litteraria Fiorentina nel ſecolo XVII*. C'eſt lui qui a érigé à Galilée le monument dont j'ai donné ci-deſſus la deſcription. Il a entre ſes mains une quantité prodigieuſe de Lettres & d'Opuſcules de ce grand Homme, non encore imprimés, & qu'il ſe propoſe de donner au Public. Il y joindra ſa vie formée de la réunion de toutes les lumières que peuvent

fournir les ouvrages & le commerce épiſtolaire de ce Philoſophe avec tous les Sçavans de ſon ſiécle. Le mérite d'une collection ſi précieuſe, juſtifie l'impatience avec laquelle elle eſt attendue.

Sans rien vouloir dérober à la gloire de Galilée, regardé généralement comme le Thalès de l'Ecole Philoſophique de Florence, peut-être n'en ſeroit-il que l'Anaxagore ; ſi l'on en faiſoit remonter l'origine au premier de ces deux Pauls, dont j'ai déja parlé d'après Landini, au ſujet de la Méridienne de la Cathédrale de Florence. Ce Gnomon, digne de l'attention & enſuite de l'admiration d'un Connoiſſeur (tel que M. de la Condamine), qui l'a jugé le plus grand des monumens que l'Europe ait actuellement en ce genre, annonce, dans celui qui l'a entrepris & exécuté, des vûes, des connoiſſances & des talens d'autant plus merveilleux, qu'ils étoient plus ſupérieurs au ſiécle où il vivoit : *Exortus uti æthereus Sol.* Si un tel homme a remonté aux ſources des connoiſſances que ſuppoſe un tel

FLORENCE.

Ouvrage ; si, par la seule force de son génie, il a suppléé les lumières de l'Antiquité qui étoient encore enfouies, lorsqu'il vivoit ; s'il a prévenu les tentatives, qui ont conduit les siécles suivans à des procédés qui demandent autant de finesse que de précision ; s'il a laissé des Ouvrages à la postérité ; s'il a formé des Disciples, ainsi que l'assure Landini, précurseur de Galilée, il sera le Chef de l'Ecole Philosophique de Florence.

Personne n'est plus à portée que M. Nelli, d'éclairer les Florentins sur les Disciples, sur les travaux & sur les découvertes de cet illustre Compatriote. En partageant sa gloire, Galilée ne perdra rien de la sienne ; & celle de Florence s'en accroîtra.

Dans les détails où je viens d'entrer, on ne m'accusera pas d'avoir manqué à l'estime, au respect & à la vénération qu'ils m'ont inspirés. Cependant il s'en faut beaucoup que j'aie égalé les expressions des Florentins sur tout ce qui tient à leur patrie. Ils sont, à cet égard, ce

FLORENCE,

qu'étoient les anciens Athéniens. A leurs yeux, Florence est à l'Europe, ce que, dans le fameux Panégyrique d'Isocrate, Athènes étoit au reste de la Grèce. Ils voyent chez eux tout ce qui a été produit de meilleur dans tous les genres. Ils n'apperçoivent ailleurs que rudesse & barbarie. Ce sont eux qui ont tout créé, tout inventé, tout imaginé, tout fait : orgueil louable dans leurs ancêtres qu'il a conduits à tout ce qu'ils ont exécuté de grand & de beau.

Parmi les faits de barbarie étrangère, ils se rappellent encore, & racontent avec complaisance la manière dont le Confesseur du Roi Dom Carlos se présenta à la Bibliothéque de Médicis.

Ce Confesseur, Cordelier réformé, accompagnoit le jeune Prince, lorsqu'il vint prendre possession des Etats de Toscane. Comme il étoit le seul homme de la suite du Prince, dont l'habit promît un Lettré, les Intendans de la Bibliothéque prévinrent par des offres obligeantes, l'empressement qu'ils lui suppo-

FLORENCE. soient pour un des plus augustes monumens que la magnificence des Princes ait consacrés aux Lettres. Il répondit assez bien à ces offres, & prit jour. L'Intendant avoit rassemblé tous les gens de Lettres les plus distingués. Après avoir partagé avec eux une Collation servie avec autant de délicatesse que de profusion, le Confesseur s'achemine vers la Bibliothéque, suivi de ce brillant cortége. Arrivé à la porte, il s'arrête sur le seuil, parcourt le vaisseau des yeux, & adressant la parole à l'Intendant, il lui crie: » Monsieur l'Intendant, avez-vous là-dedans le » Livre des sept Trompettes? « L'intendant répondit que la Bibliothéque ne possédoit pas ce Livre; & tout le Cortége avoua, avec quelque sorte de confusion, qu'il ne le connoissoit pas. » Hé bien, dit le Confesseur* en se retirant, *tanquàm*

* Cet ancien Cordelier vivoit encore en 1757, & exerçoit les mêmes fonctions auprès de Dom Carlos. A Portici, un jour de *Gala*, où la Cour du Roi des Deux-Siciles alloit être admise à lui baiser la main, ce Confesseur arriva dans la grande salle que

re benè gestâ, » je ne donnerois pas » de toute votre Bibliothéque une » pipe de tabac. « On s'empressa de connoître ce Livre, que l'on apprit être un ramas d'histoires pieuses, les plus apocryphes, rédigé en Espagnol par un Franciscain, à l'usage du plus bas peuple, & dont la traduction fait partie de ces Livres qui se vendent en France sous le nom de *Bibliothéque bleue* *. FLORENCE.

Par attachement à tout ce qui vient de leurs ancêtres, les Florentins conservent encore cette prononciation gutturale dans laquelle tous les *C* se changent en *H* forte-

toute la Cour remplissoit; & il la traversa dans sa longueur, en étendant les mains que s'empressoient de baiser ceux qui avoient le bonheur de se trouver le plus à portée de lui; les autres se contentant de baiser les pans de son manteau ou la pointe de son capuchon. Cet empressement m'eut encore plus réjoui, si j'avois sçu alors l'histoire des *sept Trompettes*.

* Rabelais (*Liv.* 4. *chap.* 11.) fait voyager à Florence un Moine blanc de cette Ville, qu'il nomme *Bernard Lardon*. Les observations qu'il lui fait faire, peuvent aller de pair avec celles du Franciscain.

FLORENCE. ment aspirées : prononciation particulière à Florence, dès le siécle du Dante, qui dit que les gens de l'autre monde le reconnoissoient pour Florentin, à ces sons du gosier *. Dans son Dictionnaire pour Sainte Catherine de Sienne, le Gigli reproche (Lett. C.) aux Florentins la dureté de ces sons qu'il appelle *gorgia*. Il leur propose pour modèle la prononciation Siennoise. Or il étoit

* Si l'on jugeoit de cette affectation, d'après les régles proposées par Cicéron sur la prononciation, il seroit aisé d'y reconnoître ces *sonos asperos, anhelatos, vastos, hiulcos, qui, quosdam delectant*, dit-il, *quò magis antiquitatem retinere videantur*. De Orat. L. 3. La prononciation Romaine, à laquelle Cicéron vouloit que l'Orateur se formât, avoit dès-lors en partage, *suavitatem pressam, æquabilem, lenem, in quâ nihil offendi, nihil displicere, nihil animadverti poterat, nihil sonare aut olere peregrinum*. Ces deux passages peuvent servir de commentaire au proverbe trivial : *Lingua Toscana in bocca Romana*. Cependant l'un des derniers Maîtres de l'Eloquence grecque, & celui qui contribua le plus à l'énerver, Démetrius de Phalère disoit, que *La dureté du son des paroles donne de la grandeur & du poids au Discours*. De Elocut.

Siennois, & il ne ſentoit pas dans ſa propre bouche, ce qu'il reprochoit aux Florentins.

Quel que ſoit le principe ou la cauſe du goût Toſcan pour une forte articulation, elle a formé le caractère ſpécifique de l'Architecture, de la Sculpture, de la Peinture de la Toſcane antique & moderne. C'eſt cette forte articulation, qui, aux yeux de MM. de Caylus & de Winkelman, (dont on a déja parlé ailleurs), diſtingue le ſtyle Etruſque du ſtyle Grec, & l'Ecole Florentine de l'Ecole Romaine.

Le commerce de Florence eſt réduit aujourd'hui à un petit nombre d'objets très-languiſſans, en comparaiſon de ce qu'ils furent autrefois.

L'*Arte della Lana*, à laquelle Florence dut principalement ſes richeſſes & ſa ſplendeur, fournit à peine à la conſommation du peuple. Tous les habits de parure ou de fatigue, ſont de drap d'Angleterre.

Les ſoies dont la Toſcane produit une très-grande quantité, malgré leur qualité ſupérieure, paſſoient à l'Etranger en écru. Pour les retenir

FLORENCE. à Florence, & y animer l'induſtrie ; la Régence en a fait défendre l'exportation. Depuis cette défenſe, les anciennes manufactures ſe ſont ranimées, & il s'en eſt formé de nouvelles. Tout ce qui en ſort, en taffetas, damas, velours, &c. eſt bien fabriqué, d'un bon goût de deſſein & de bonne couleur.

La bijouterie, la poterie, dont les manufactures ſe ſont perpétuées en Toſcane depuis les anciens Etruſques, & les pierres gravées, occupent beaucoup de mains, ſans pouvoir être regardées comme des branches conſidérables de commerce.

La teinture en formoit autrefois une d'autant plus importante, que le territoire de la Toſcane produit une plante, qui peut, à ce que l'on nous dit, ſuppléer à l'indigo. On nous aſſura même, qu'il feroit fort aiſé de la multiplier au point de fournir en même temps à tous les beſoins de Florence en ce genre, & à des envois conſidérables pour l'Etranger.

Le vin du territoire de Florence eſt fort eſtimé & très-répandu dans toute l'Italie. Stomachique & léger,

il a précisément le *generosum* & le *lene* que demandoient au vin les Gourmets de l'Antiquité. Il doit être l'objet d'un commerce d'autant plus considérable, que le prix en est assez modique à Florence.

FLORENCE.

Les Juifs ont un *Ghetto* qui sert de repaire à la canaille de cette Nation. Ceux que leur fortune met en état d'avoir maison en ville, y jouissent de tous les droits de la Bourgeoisie. Répandus dans les différentes classes du commerce, ils partagent les charges publiques avec les autres Marchands, entre lesquels ils se distinguent par une exactitude, par une bonne foi, en un mot, par des sentimens dont ils se croyent dispensés dans les pays où leur état est un état d'opprobre & d'ignominie. En les admettant à Florence, les grands Ducs ne les ont point assujettis à ces marques flétrissantes qui les distinguent ailleurs des Chrétiens. En un mot, ils sont à Florence, ce que sont les Catholiques en Angleterre, & les Calvinistes en France : c'est-à-dire, ils sont Citoyens contribuans de leur cotte-part, à la po-

FLORENCE. pulation, à la richesse & à la splendeur de l'Etat.

Les Acteurs, Chanteurs & Danseurs des Spectacles de Florence, loin d'y être, comme ailleurs, dans l'un & l'autre sexe, des membres inutiles à la Société, des pierres d'achopement & de scandale, sçavent s'y appliquer ou au commerce, ou à des travaux utiles. Comme les Spectacles ne sont ouverts qu'en certains temps de l'année, le gain qu'ils en tirent, ne pouvant leur faire un état, est pour eux un bénéfice accidentel, & non un engagement à l'oisiveté. Leur jeu, loin d'en souffrir, est d'autant meilleur, qu'ils jouent autant pour leur compte, que pour celui du Public, & que la pure nécessité ne les force point à risquer en public des talens non décidés. L'Arlequin, par exemple, l'un des meilleurs & des plus agréables Acteurs que j'aie vus en ce genre, avoit une boutique & un magasin très-bien fournis en marchandises de mode que son talent l'aidoit à pousser. J'ai vu les livres qu'il tenoit avec toute l'exactitude & l'intelligence du *parfait Négociant*.

La Librairie fut autrefois une branche importante du commerce de Florence. Tous les Bibliophiles connoiſſent le mérite ſupérieur des Editions des Torrentius & des Juntes; mais tous ne ſçavent peut-être pas comment le Varchi, leur contemporain, repréſente dans ſon Hiſtoire le Chef de cette dernière Maiſon. *Thomas Giunta*, dit cet Ecrivain, *marchand auſſi riche qu'avare, étoit moins occupé de l'honneur que du produit de ſa fameuſe Imprimerie* *. Le Junte d'aujourd'hui eſt un Libraire François, nommé Bouchard.

FLORENCE.

L'ancienne Librairie Florentine rouloit preſque uniquement ſur les Ouvrages des Florentins. Sans parler de ceux des Poëtes, des Orateurs, des Philoſophes, des Artiſtes, des Juriſconſultes, &c. on compte environ cent Corps d'Ouvrages écrits par des Florentins, & ſortis des preſſes Florentines, dans les ſeiziéme & dix-

* *Thomaſo Giunta, non meno avaro che ricco, era unicamente occupato, ne' groſſi guadagni della ſua, più toſto utile che onorevole Stamperia.*

FLORENCE. feptiéme fiécles, fur l'Hiftoire générale & particulière de Florence.

Parmi ces Hiftoriens, le Varchi mérite une diftinction particulière. Son ouvrage en feize Livres qui rempliffent un *in-folio* de fix cens quarante pages, n'a pour objet que l'Hiftoire de Florence fous le Pontificat de Clément VII ; c'eft-à-dire, tout ce que cette Ville ofa & fouffrit alors pour la défenfe de fa liberté. Les Hiftoriens Grecs des meilleurs fiécles, n'offrent rien de plus intéreffant ni de mieux écrit : indépendamment du mérite très-rare de l'impartialité & de la vérité. Les harangues que le Varchi a mêlées dans fon Hiftoire, peuvent être juftifiées par les mêmes raifons qu'emploie M. d'Ablancourt pour juftifier celles de Thucydide : » Quand, dit-il, le fujet vous arrête » par fa grandeur & par fon impor- » tance, vous haïffez tout ce qui en » interrompt le fil : mais quand il ne » contient rien que d'ordinaire, vous » cherchez d'autres divertiffemens » & comme des repofoirs dans une » longue carrière. «

Nous découvrîmes à Florence un

objet ſingulier de commerce, dont nous ne pûmes pénétrer la manœuvre & les détails. L'Hôte de notre auberge étoit parti pour Rome avec un jeune homme qu'il avoit élevé dès le bas-âge pour la Muſique, & à qui il avoit fait donner toutes les inſtructions relatives à cet objet, après lui avoir fait faire l'opération uſitée en pareil cas. L'avoit-il pris enfant dans quelque Hôpital d'Enfans-Trouvés, avec les formalités qui s'obſervent dans ces Maiſons pour l'adjudication des bâtards & des orphelins qui ſont à leur charge? L'avoit-il acheté de ſes parens? Alloit-il le vendre à Rome, ou ſeulement lui chercher une place dont il ſtipuleroit les émolumens à ſon profit, juſqu'à concurrence de ſes avances, & d'un bénéfice proportionné aux riſques? C'eſt ce que nous ne pûmes découvrir; mais nous en apprîmes aſſez pour être très-étonnés qu'un tel commerce eût lieu en pays Chrétien.

Dans le détail de tant de belles & bonnes choſes qui doivent à Florence leur naiſſance ou leur perfec-

FLORENCE.

tion, j'ai oublié la Finance: ſcience dont il faut évaluer le prix & les avantages, d'après tant de brillantes & ſolides fortunes qu'elle a procurées à ceux qui l'ont cultivée, & non d'après la déſolation * des pays qui ont été le théâtre de ſes ſpéculations, de ſes recherches & de ſes opérations.

Cette ſcience inconnue dans nos pays Septentrionaux, étoit depuis long-temps cultivée par les Florentins, qui y avoient porté la dextérité, la fineſſe, la ſagacité qui les diſtinguoient dans le commerce **.

---

* Eh bien! manger Manans, canaille, ſotte
eſpèce,
Eſt-ce un péché? Non, non: vous leur fites,
Seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur.

La Fontaine.

** Aux Etrangers qui leur reprochent (aux habitans de Florence) l'amour de l'argent & certains goûts qui ne ſont pas dans les mœurs générales, les Florentins répondent ce que Sénèque fait répondre par Socrate à ceux qui, pour ſe conſoler du mérite des grands Hom-

Elle fut une de leurs principales ressources, pour soutenir les derniers efforts qu'ils firent en faveur de leur liberté, dans les années 1530 & 1531. Ceux d'entr'eux qui suivirent en France la fortune de Catherine de Médicis, y trouvant un pays neuf, commencèrent à le *travailler en finance**; ce qui dura jusques sous le regne de Louis XIII. Les principaux Partisans furent des Florentins expatriés, ou ayant encore maison à Florence. Les termes même de la Finance constatent le lieu de son

mes, font valoir quelques irrégularités dans leur conduite : *Objicite Platoni, quod petierit pecuniam; Aristoteli, quod acceperit; Democrito, quod neglexerit; Epicuro, quod consumpserit : mihi ipsi Alcibiadem & Phædrum objectate. O vos usu maximè felices, cùm primùm vobis imitari vitia nostra contigerit.* De Vitâ beatâ, cap. 27.

* » La France, dit Pasquier en termes peu choisis, » se peupla d'une je ne sçai quelle » *vermine de gens* ingénieux à la ruine de » l'Estat, lesquels trouvoient à regratter sur » toutes choses, pour s'enrichir en leur par» ticulier des dépouilles du pauvre Peuple, » & faulcher l'herbe sous le pied des Rois à » venir. « *Liv. 5. chap. 27.*

FLORENCE.

origine : la plûpart de ces termes & des mots ſacramentaux ſont empruntés de la Langue Italienne.

Les Florentins ſe plaignent à leur tour d'être *travaillés* par ceux qui ont mis leurs leçons à profit; mais le ſouvenir du paſſé doit leur adoucir un peu le préſent. Peut-être en ſera-t-il de la Finance, comme des autres Sciences, qui ſe perdent & ſe ruinent elles-mêmes en s'étendant.

Fin du troiſiéme Volume.

ERRATA du troisiéme Volume.

PAge 1 lig. 1, eff. où ne les quitte.
lig. 3, eff. ni.
3 lig. 23, eff qui est.
12 lig. 2, eff. de la.
lig. 6, eff. souvent.
16 lig. 1, eff. dis-je.
18 lig. 25, lis. parmi eux.
24 lig. dern. lis. en impromptu.
31 lig. 22, lis. qui en s'écriant.
46 lig. 19, lis. à ces vertus.
47 lig. 2, lis. où ils le croyent.
54 lig. 17, eff. ainsi.
85 lig. 17, lis. ritournelles.
86 lig. 22, lis. dans le désespoir.
117 lig. 21, lis. croyez-vous que le vœu puisse tenir?
119 lig. 5, lis. sur la part.
lig. 7, lis. en ajoutant.
124 lig. 17, lis. qui sçut profiter.
126 lig. 24, lis. le prétendant Roi d'Angleterre à Rome.
128 lig. 3, lis. leurs applaudissemens.
lig. 20, lis. livrent à tour.
lig. dern. eff. qui se passeroit.
129 lig. 1, eff. contre l'usage.
136 lig. 22, lis. il en étoit lui-même le Bibliothécaire.
141 lig. 9, eff. ajoutoit-il.
143 lig. 9, eff. fort.
154 lig. 17, lis. ne retirent.
159 lig. 5, lis. dans la nature même.
161 lig. 4, lis. les horreurs de la guerre.
162 lig. 7, lis. sont entiers.

Pag. 162 *lig.* 17, *lis.* de hauteur.
165 *lig.* 5, *eff.* dans ce Pape depuis ce temps-là.
173 *lig.* 2, *eff.* pour lors.
175 *lig. dern. eff.* parce qu'elle est plus haute, &c.
176 *lig.* 18, lis. *MŒRENTIBUS.*
181 *lig.* 14, *eff.* lorsqu'il a quitté le Royaume, &c.
note, eff. qui est.
189 *lig.* 3, *lis.* voulumes-nous.
195 *lig.* 5, *lis.* devenu.
lig. 10, *eff.* solides.
207 *lig.* 5, *lis.* démembrement.
209 *lig.* 24, *eff.* particuliere.
212 *lig.* 7, *eff.* qui lui sont présentées.
note, lis. colonne.
219 *lig.* 8, *lis.* tenir au courant.
230 *lig.* 3, *lis.* diversité relative.
235 *lig.* 24, *eff.* alors.
239 *lig.* 2, *lis.* au rez-de-chaussée.
242 *lig.* 5, *lis.* oriental.
249 *lig.* 13, *lis.* qui croissent.
lig. 14, *eff.* & qui.
253, *lig.* 21, *eff.* dont chacune & *le reste de la phrase.*
266 *lig.* 12, *après* feu, *lis.* à l'Archevêché & à la.
274 *lig.* 7, *lis.* les conserver, qu'ils se.
275 *lig.* 4, *après* Gênois, &c. *lis.* j'ai vu avec.
280 *lig.* 19, *lis.* adressée par Charles.
note, lis. *fuga mœstd.*
288 *lig.* 26, *eff.* tout-à-fait.
289 *lig.* 21, *eff.* nous croyant François.
lig. antépénult. lis. comme acte d'humanité.

Pag. 291 *lig.* 5, *lis.* cinquiéme.
292 *lig.* 13, *lis.* du Rhéteur Héliodore.
298 *lig.* 14, *lis.* ces mêmes parages.
302 *lig.* 14, *eff.* augmentée &.
305 *lig.* 3, *eff.* écrit.
note, *lig.* 7, *eff.* même celle.
308 *lig.* 6, *lis.* désert & opulent.
310 *lig.* 26, *eff.* de Province.
320 *lig.* 21, *lis.* qui naquit chez eux, fut.
323 *lig.* 16, *lis.* souper servi par.
Ibid, *lis.* Hôtesse jeune, assortie & gentille.
324 *lig.* 7, *eff.* qu'il y ait.
lig. *antépénult.* *eff.* une fois.
327 *lig.* 2, *lis.* plus que le nom.
331 *lig.* 7, *eff.* fait.
lig. 8, *eff.* à la fois.
lig. 20, 21, *eff.* vraie ou fausse ont été.
lig. 23, *eff.* &c.
333 *lig.* 1, *lis.* Ce Radicofani, la premiere a long-temps.
335 *lig.* 21, *eff.* qui.
lig. *dern.* ont au rez, & plusieurs à tous.
336 *lig.* 16, *lis.* suffisoient.
337 *lig.* 16, *eff.* quoique, *lis.* mais.
344 *lig.* 15, *eff.* haut.
350 *lig.* 6, *lis.* vivant.
354 *lig.* 8, *lis.* C I V. P O S.
355 *lig.* 22, *lis.* cet illustre.
357 *lig.* 5 *après* sauvées, *lis.* respect; qui passant.
lig. 17, *eff.* en partie.
360 *note*, *lig.* 5, *lis.* par le feu Comte.

Pag. 367 *lig.* 5, *lis.* à l'exemple de Michel-Ange.
lig. 8, *lis.* mais tous.
369 *lig.* 7, *lis.* des mains.
371 *lig.* 5, *eff.* forte.
372 *note prem.* *eff.* comme il a été dit.
lig. 9, *eff.* suffisant.
375 *lig.* 9, *lis.* déja condamnés.
379 *lig.* 16, *eff.* c'étoit.
282 *lig.* 2, *eff.* &.
384 *lig.* 17, *lis.* cette belle.
390 *lig.* 7, *eff.* toute entiere.
396 *note*, *eff.* & encore.
405 *lig.* 23, *lis.* Docteur qui se trouvoit à
407 *lig.* 16, *après* Ville, *lis.* dommages qui s'annonçoient par.
lig. 6, *eff.* même.
415 *lig.* 18, *eff.* *les deux crochets.*
419 *seconde note*, *eff.* de cette Ville.
421 *lig.* 12, *eff.* *toute la parenthese.*
423 *lig.* 17, *eff.* en un mot.
428 *seconde note*, *eff.* aux habitans de Florence.



